

LE CHIEN DE MONTARGIS

ÉTUDE DE FOLKLORE JURIDIQUE

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le 30 mai 1932, à 13 h. 30

PAR

Jean VISCARDI

Président : M. MAUNIER, professeur.

*Suffragants : MM. MEYNIAL, professeur.
GRANDCLAUDE, chargé de cours.*

PARIS
LES ÉDITIONS DOMAT-MONTCHRESTIEN
F. LOVITON et Cie
160, RUE SAINT-JACQUES

1932.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

THÈSE POUR LE DOCTORAT

***La Faculté n'entend ni approuver, ni désapprouver
les opinions émises dans les thèses, ces opinions
doivent être considérées comme propres à leurs
auteurs.***

LE CHIEN DE MONTARGIS

ÉTUDE DE FOLKLORE JURIDIQUE

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le 30 mai 1932, à 13 h. 30

PAR

Jean VISCARDI

Président : M. MAUNIER, professeur.

Suffragants

{ MM. MEYNIAL, *professeur.*
GRANDCLAUDE, *chargé de cours.*

PARIS
LES ÉDITIONS DOMAT-MONTCHRESTIEN
F. LOVITON et Cie
160, RUE SAINT-JACQUES

1932



CHAPITRE PREMIER

« LA LEGENDE DU CHIEN DE MONTARGIS »

A cent kilomètres de Paris, entourée d'une forêt encore épaisse et blottie, parmi ses grands arbres frissonnants, se dresse, surmontée de son vieux manoir, une cité chargée de beaucoup de légende et même d'un peu d'histoire : c'est Montargis, la Venise du Gâtinais. Tel est le surnom de notre bonne ville; bien mérité, il est vrai, car le Loing et ses affluents, la canal creusé par Sully, passent et repassent entre ses vieilles maisons, et que cent vingt-deux ponts sont nécessaires pour assurer la circulation à travers le lacs de ses cours d'eau.

Le charme de ses grands bois, la douceur de ses prairies où serpentent ses rivières, son agréable climat, ont, depuis l'époque de Louis VII, attiré les Rois de France; Charles V, Charles VII, Charles VIII, en particulier, en furent les hôtes assidus.

Aussi, n'est-il pas étonnant qu'un peu de notre folklore national soit venu se cristalliser à Montargis et qu'aux touristes qui visitent le jardin Durzy et contemplent un groupe du sculpteur Debrie, représentant un lévrier de forte taille serrant dans ses crocs la gorge d'un homme, le guide raconte la légende suivante :

Sous le règne de Charles V en 1371, alors que ce roi

tenait cour pleineière au Château de Montargis, un chevalier appelé Macaire assassina l'un deses compagnons, Aubry de Montdidier, dans l'horreur des grands bois, voisins de la ville.

Or, Aubry de Montdidier possédait un lévrier, nommé Verbaux, qu'il affectionnait beaucoup et qui l'accompagnait au moment où Macaire commit son crime. Le lévrier après avoir flairé son maître étendu sans mouvement sur la mousse et hurlé à la mort en veillant le cadavre, partit pour la ville, au bout de quelques jours, poussé par la faim.

Les Montargois, voyant ce chien errer dans les rues, efflanqué et hors d'haleine, lui donnèrent à boire et à manger, car ils le reconnurent pour être le lévrier d'Aubry dont l'absence commençait à leur paraître suspecte.

Or, un beau jour, le lévrier rencontre Macaire. Aussitôt, rageusement, il se précipite sur lui, le couvre de morsures et ne le lâche qu'après les multiples efforts du chevalier aidé de ceux qui sont accourus à ses cris.

Après cette scène, les Montargois, commencent à soupçonner Macaire d'être pour quelque chose dans la disparition d'Aubry, d'autant plus qu'on les savait vivre en mauvaise intelligence.

Le roi Charles V eut ouï dire de ces faits étranges, et lui aussi se mit à soupçonner le chevalier Macaire, qui, interrogé, nia. En conséquence, le roi ordonna que Macaire se purgerait par le combat, de l'accusation que tout le monde portait contre lui et prescrivit que sur le pâtis de la ville, le chevalier, sans son armure, simplement muni d'un bâton, combattrait contre le lévrier qui aurait pour refuge, un tonneau percé aux deux bouts.

Le combat eut lieu devant le Roi, le Clergé, la Cour et

un grande affluence de peuple. Après bien des péripéties et bien que Macaire était réputé pour sa force et son adresse, le lévrier parvint à lui sauter à la gorge, à lui serrer si fort le cou entre ses crocs, que le chevalier dût avouer son crime, pour ne pas mourir étouffé... Il fut pendu...

Après ce récit, le guide fera visiter le musée de Montargis à ses auditeurs et leur montrera une gravure représentant le duel entre Macaire et le lévrier. Cette gravure porte la légende suivante : « Le combat d'un chien contre un gentilhomme qui avait tué son maistre fait à Montargis sous le règne de Charles V, en 1371. »

Après de telles affirmations, corroborées par une gravure ancienne, qui douterait de l'authenticité de Verbaux ?

Pourtant... les exploits du chien de Montargis ne se sont déroulés, ni à Montargis, ni à la date de 1371... Il faut chasser cette anecdote résolument en dehors de l'Histoire... Elle ne peut être considérée que comme une agréable légende... Mais, comme beaucoup de légendes, elle est « plus vraie que l'histoire », car si elle contient des inexactitudes matérielles, elle peut fournir de précieux renseignements sur les coutumes féodales...

Il faut, d'après l'opinion d'historiens réputés, tels que Léon Gauthier et Guessard, chercher son origine dans une chanson de gestes du ^{xiii}e siècle, qui la première, en reprenant un très vieux thème : celui du chien qui dévoile les meurtriers de son maître, décrit le combat judiciaire entre le criminel et le lévrier.

Cette chanson de gestes, appelée *Macaire*, dont l'auteur est malheureusement inconnu, fait du lévrier d'Aubry le *deus ex machina*, grâce auquel l'innocence

d'une jeune reine diffamée est reconnue, la trahison, démasquée par le duel judiciaire et châtiée.

D'après le trouvère anonyme, l'action se déroule sous Charlemagne, notre héros national du moyen âge. L'œuvre du poète, un bon mélodrame, fait revivre la mentalité des féodaux et la procédure des « gages de bataille » qui a réglé tous les grands procès pendant plus de neuf siècles. Les sentiments, l'idéal dont le poème est imprégné ont tellement frappé l'imagination des hommes qu'aujourd'hui encore la légende du chien de Montargis, qui est l'un de ses épisodes, est toujours racontée et toujours écoutée avec plaisir. Depuis que fut chanté le *Macaire*, le récit du combat entre le lévrier et le criminel, en France, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, a obtenu le plus grand succès. Le chien fidèle a inspiré des poètes, des prosateurs, des sculpteurs, des verriers, des graveurs; il a même tenu pendant des années, au cours du siècle dernier les feux de la rampe.

L'amitié, la fidélité, ont été appréciées de tous les temps, parce que rares, et de tous les temps, le chien a été considéré comme un animal aimant et fidèle, d'une intelligence quasi-humaine¹. C'est pourquoi, interprété à différentes époques, par des témoins qui retraçaient les coutumes de leur civilisation, et adaptaient au goût du jour, la naïve légende, le vieux mythe nous a été transmis avec des détails faux... mais qu'importe.

Dans leur récit, les vieux auteurs ont mis le meilleur d'eux-mêmes, ils ont ressuscité les croyances de leur temps. Et dans ce recul considérable des âges, nous

1. Voir M. P. Saintyves, *En marge de la Légende dorée*, Paris, E. Nourry, 1930, un vol. in-8°, chap. IX, p. 411.

pouvons suivre, en comparant les diverses façons d'interpréter le même récit, l'évolution qui s'est produite dans les mœurs des hommes, leurs progrès, souvent leurs erreurs, leurs manières de trouver la vérité. Malheureusement, nous constatons que le degré de civilisation ne progresse pas suivant une courbe ascendante, mais plutôt suit le cours des âges suivant une courbe sinusoïdale. Et ce qui est curieux pour nous, c'est de remarquer que le trouvère médiéval a ajouté, sans la copier nulle part, l'intervention d'une procédure divino-légale aux récits d'auteurs dans les œuvres desquels il avait puisé son inspiration, et qui ni les uns ni les autres ne faisaient allusion au jugement de Dieu, pour la raison péremptoire que de leur temps, ce mode de preuve n'était pas usité.

C'est en adaptant le vieux thème du chien fidèle à la mode de son temps, que notre trouvère a marqué le sceau de son époque... et fait œuvre d'historien. Grâce à son imitation originale de la tradition classique, le combat du lévrier contre Macaire, rapproché de ce que nous connaissons de l'époque médiévale, acquiert une importance historique.

La chanson de Macaire, devenue par l'érosion des temps la légende du chien de Montargis, constitue ainsi, un document, un des éléments qui facilitent la connaissance de l'histoire du Droit.

CHAPITRE II

DE LA DATE DE LA LEGENDE MEDIEVALE

Le premier texte qui parle du duel judiciaire entre le chien d'Aubry, la victime, et Macaire le meurtrier, se trouve dans *l'Itinerarium Cambriae* du prosateur anglais Giraud de Barry ou Gérard le Cambrien qui écrivait au XII^e siècle.

Gérard le Cambrien vint à Paris, d'abord en 1166 quand il avait vingt ans, puis en 1176. Il était étudiant en théologie¹. Il devait donc connaître, pour ses études, les auteurs latins, et pour son plaisir, les compositions des jongleurs. Voilà ce qui peut expliquer l'anomalie suivante : dans son ouvrage, Giraud de Barry, cite mot pour mot, Saint Ambroise qui raconte, dans son *Hexameron*², l'aventure du chien d'Antioche, mais sans l'enjoliver d'un duel entre le meurtrier et l'animal; puis notre écrivain anglais ajoute de son cru, mais comme s'il continuait à copier : « Ob Tantam igitur et tam vehementem homicidii praesumptionem (milite tamen cons-

1. *Life of Giraldus de Barri* en tête de la traduction anglaise de *l'Itinerarium Cambriae* : « The itinerary of archibishop Baldwin trough Wales », translated into english by sir Richard Colt Hoare, Londres, 1806, 2 vol. in-4°.

2. Voir p. 30.

tanter inficiente) *judicatum est duello rei certitudinem experiri, in campo itaque constitutis, et vulgi circumstante corona, hinc cane dentibus armato, illinc baculo cubitali milite munito* : tandem cane victore victus homicida succubuit et ignominiosa publico patibulo poenam dedit¹ ».

Pourquoi l'auteur anglais a-t-il accolé, sans crier gare, ce passage au texte de l'*Hexameron* ? Pourquoi retrouve-t-on les détails qu'il donne, dans le texte d'une chanson de gestes italianisée dont nous allons parler dans un instant ?

Les critiques d'Histoire littéraire Léon Gauthier² et Guessard³ se sont appuyés notamment sur ce texte pour soutenir que Gérard le Cambrien avait dû pendant son séjour d'étudiant à Paris, entendre chanter un poème composé en langue française, qui, au récit traditionnel de Saint-Ambroise ajoutait le *campus*, le duel judiciaire ; Gérard de Barry s'est sans doute souvenu de cette geste avec un plaisir tel que dans son ouvrage, il n'a pu résister au désir d'en reproduire l'un des plus curieux épisodes...

Paulin Paris⁴ prétend, au contraire, que ce passage n'apporte aucune clarté sur la question et que Giraud a très bien pu emprunter « la circonstance du duel à quelque compilateur latin d'exemples moraux ». Le savant auteur n'indique pas cependant quel pourrait

1. Giraldi Cambriensis : *Itinerarium Cambriae* lib. I, Londres, in-12, 1585, n° 124 et 125.

2. Léon Gauthier, *Les épopées françaises*, t. III, p. 684 et suiv.

3. Guessard, *Les Anciens poètes de France*, t. IX. Préface du « Macaire »

4. Paulin Paris (1873), *Histoire de la littérature française* commencée par les moines de l'Abbaye de Saint-Maur, et continuée par l'Académie des Inscriptions, xiv^e siècle, t. XXVI, édition qui se trouve à la Bibl. Sainte-Geneviève, p. 373 et suiv.

être ce compilateur,... qui, en fait, est resté jusqu'aujourd'hui introuvable !..

D'autres arguments militent d'ailleurs contre cette thèse. En effet, en 1856, l'érudit Guessard, dans un manuscrit français de la Bibliothèque de Saint-Marc à Venise, datant du début du *xiv^e* siècle, découvrit un poème écrit dans une langue intermédiaire entre le français médiéval et l'italien de cette époque. Ce poème, outre de nombreux épisodes, contient celui du chien qui démasque l'assassin de son maître. Le duel judiciaire y figure et constitue l'une de ses plus curieuses parties. Les héros en sont Charlemagne, Blanche fleur, l'épouse innocente et persécutée, Macaire, le traître criminel; Aubry, la victime, et son fameux lévrier.

L'importance de sa découverte n'échappa pas à Guessard, aussi dès 1857, la faisait-il connaître... dans la revue de l'Ecole des chartes, puis, en 1866, il publiait, dans sa collection des Anciens Poètes de France, un volume dont les pages portent l'une, le texte italianisé, et l'autre, en face, un texte en vieux français du *xii^e* siècle, reconstruit par Guessard lui-même d'après le texte italianisé et ses connaissances profondes de la langue française du moyen âge. Il faisait précéder ce magnifique travail d'une préface, où il démontrait péremptoirement la préexistence d'un poème français au manuscrit italien. Malheureusement, ce poème est perdu... Peut-être, un jour, en retrouvera-t-on des fragments?... Guessard eut d'autant plus de mérite à découvrir le texte italianisé de ce poème disparu, que ce texte se trouve englobé dans une énorme compilation, connue sous le nom du « Charlemagne de Venise », et due à un italien du *xiii^e* siècle. Cette compilation comprend

six poèmes français : « Beuve d'Hanstonne », dans lequel se trouve intercalé « Berte aus grans piés », les « Enfances Charlemagne », les « Enfances Rolant », les « Enfances et la Chevalerie Ogier le Danois », enfin, « Blanchefleur ou Macaire ».

Elle fut recopiée au début du *xiv^e* siècle et constitue la manuscrit français¹ dans lequel Guessard a su trouver la copie italianisée d'un poème français du *xiii^e* siècle intitulé « Macaire ou Blanchefleur », point de départ de la légende du Chien de Montargis.

Le poème italianisé « Macaire ou Blanchefleur » comprend trois mille six cent quinze vers de dix syllabes, et est écrit dans une langue telle qu'il semble à peu près impossible de le considérer comme un original, mais bien comme la copie servile de la geste française primitive perdue du *xiii^e* siècle à laquelle Giraud du Barry fait allusion. Nous y trouvons à côté de mots sonores, brillants méridionaux, des syllabes éteintes, muettes, septentrionales, des milliers de mots reçoivent tantôt la forme française, tantôt la forme italienne, formant des barbarismes trop criards pour pouvoir être considérés soit comme des mots français, soit comme des mots italiens ; enfin, si le poème est écrit en langue originale, on est malheureusement obligé de constater que la plus grande partie des vers sont faux. C'est pourquoi Guessard et Léon Gauthier combattirent la thèse d'un savant allemand, Adolf Mussafia qui soutient que le Macaire était un « précieux témoin » d'une langue originale à

1. Manuscrit français de la Bibl. de Saint-More à Venise, n° XIII ZZ, 3.

jamais disparue, demi-française, demi-lombarde, la langue franke¹.

Paulin Paris prétendit au contraire, que le *Macaire* était l'imitation en bas italien d'un poème français antérieur à l'année 1241, communément appelé « la Reine Sibile », qui contenait aussi l'épisode du duel entre le chien et l'homme. D'après lui, un trouvère lombard du xiv^e siècle, après un long séjour en France où il aurait entendu chanter « La Reine Sibile », revenu en son pays natal, aurait chanté à son tour « la geste de mémoire en en changeant quelques terminaisons pour la rendre plus intelligible à ses auditeurs et en en supprimant pas mal d'épisodes qu'il avait du reste pu oublier² ».

Cette théorie est également combattue par Guessard et Léon Gauthier. La date de naissance de « Macaire » précède celle de « La Reine Sibile ». C'est la seconde geste qui a été copiée sur la première; elle lui ajoute d'ailleurs de nombreux épisodes et de nombreux personnages, dont beaucoup se retrouvent dans des gestes du xiii^e siècle, tandis qu'ils sont inconnus dans celles du siècle précédent. Inversement ce n'est pas de « La Reine Sibile », touffu et volumineux poème qu'un trouvère italien a extrait quelques épisodes dont il aurait fait à la fin du xiii^e siècle ou au commencement du xiv^e siècle le : « Macaire ».

Comment le poème de « la Reine Sibile » est-il parvenu jusqu'à nous ?

Leibnitz, en 1698, publia à Hanovre³, les chroniques

1. Adolf Massafia, *Allfränzösischen Gedichte aus venezianischen Handschriften*, 1 vol. in 8°. « La prise de Pampelune » et « Macaire ».

2. *Histoire littéraire* précitée, p. 376 et suiv.

3. Chroniques d'Albéric des Trois Fontaines. Voir Leibnitz, édit. de Hanovre, 1698, p. 105 ou un ms. de la Bibl. Nationale, fonds latin, n° 4896 A (fol. 33 v° et 34 r°). Voir en appendice, p. 151 le passage relatif à la « Reine Sibile ».

qu'Albéric, moine de l'abbaye des Trois Fontaines, de l'ordre de Cîteaux, écrivait au XIII^e siècle. Dans cette œuvre, Albéric donne le sommaire d'un poème où l'on retrouve à côté des mêmes personnages et des mêmes faits qui ont leur place dans le « Macaire », de nombreux figurants et des épisodes inconnus de la première version. Albéric date les faits qui font l'objet de ce poème de l'année 770. On y voit, un Galéran de Baccaire, un larron fameux, Grimoard, l'ermite frère de l'empereur de Constantinople, le duc Naam, sa fille, Blanchefleur, l'union de cette fille avec le fils de l'héroïne qui est devenue Sibile au lieu de Blanchefleur, nom qu'elle portait dans la première version. Le fils de l'héroïne, dans le poème original, est un tout jeune bébé quand la chanson se termine, tandis que dans la geste du XIII^e siècle, il est en âge de combattre et même de se marier. Enfin, quatre Mayençais sont pendus à la porte de Montaimé après avoir joué le rôle des traîtres comme la plupart des poèmes de cette époque.

Cette geste résumée par Albéric, appelé la « Reine Sibile » du nom de son héroïne, existait donc avant l'année 1241, date à laquelle le moine termine ses chroniques. Existait-elle avant l'*Itinerarium Cambriae*? Ou en posant la question sous une autre forme : est-ce au « Macaire » ou à la « Reine Sibile » que Giraud de Barry a voulu faire allusion ? Nous croyons pouvoir affirmer que ce n'est pas à la « Reine Sibile ». En effet, Giraud de Barry reprend à peu de chose près ces vers du « Macaire » :

« E in sa main li dono un baston, qe de un brago estoit voire lon », en écrivant « illine baculo cubitali milite munito ». Or, dans ce qui nous reste de la « Reine Sibile »

et dans ses nombreuses imitations, la mesure du bâton n'est jamais ainsi précisée.

Donc, « La Reine Sibile » est antérieure certainement aux chroniques d'Albéric où elle est résumée, c'est-à-dire à l'année 1241, date où Albéric cesse d'écrire; et probablement postérieure à l'*Itinerarium Cambriae*, puisqu'elle est une répétition augmentée et remaniée d'un poème dont s'est inspiré Gérard le Cambrien.

En définitive, la seule hypothèse plausible est celle de l'antériorité du « Macaire » à la « Reine Sibile ». Il paraît invraisemblable d'admettre que le compilateur italien ait eu connaissance du long et diffus poème français. Il faudrait alors supposer, si on s'arrêtait à cette thèse, qui est celle de Paulin Paris et de Mussafia, qu'il aurait été, lui italien, plus concis qu'un français !

En outre, il est d'usage de partir d'une chose, d'une idée simple pour la compliquer, et non pour opérer des coupes sombres, et faire d'une œuvre épaissie d'anecdotes et grouillante de héros, un poème « d'une sécheresse incroyable, d'une grossièreté, qui indique l'extrême décadence de l'art, et (qui) est complètement dénué de l'intérêt que jettent dans le poème analysé plus haut (« Reine Sibile ») les divers épisodes qui s'y mêlent¹. »

Un autre argument milite encore en faveur de la thèse de Guessard et Léon Gauthier.

En 1836, dans les notes de son édition des chroniques de Philippe Mouskes², le baron Reiffenberg publia 126 vers trouvés sur quelques morceaux de parchemin. Ces morceaux de parchemin avaient été détachés de la

1. Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, Paris, 1865, un vol. in-8°, p. 389 et suiv.

2. Chroniques de Philippe Monskes, édit. Baron de Reiffenberg, Bruxelles, 1836, t. I, p. 160.

couverture d'un « Jean de Lyra » relié au x^ve siècle et lui avaient été communiqués par le professeur Bormans de l'Université de Gand. Ces vers ne furent interprétés que quelques années plus tard par Ferdinand Wolf, secrétaire de l'Académie impériale de Vienne, grâce au sommaire d'Albéric des Trois Fontaines, et à deux traductions de la « Reine Sibile », l'une espagnole, l'autre néerlandaise qu'il avait déjà analysées¹.

Or, ces vers, vestiges du poème « la Reine Sibile » d'après Guessard, reste d'un poème copié sur la « Reine Sibile » au xiv^e siècle, d'après Léon Gauthier, sont dodécasyllabiques. De cette observation, nos deux savants concluent qu'un poème écrit en vers de dix syllabes, mètre plus ancien que l'alexandrin, ne peut que précéder une œuvre écrite en vers de douze pieds.

Eu égard à tous ces arguments, nous inclinons plutôt à supposer avec Léon Gauthier, Guessard et Gaston Paris que l'auteur de la « Reine Sibile » a écrit son poème entre les dernières années du xiii^e siècle, pendant lesquelles Giraud le Cambrien composait l'*Itinerarium Cambriae* et l'année 1241, date à laquelle Albéric des Trois Fontaines, termine ses Chroniques; en second lieu que le trouvère avait sous les yeux le texte français primitif du « Macaire », ou l'avait simplement entendu chanter, puis à son tour, a voulu composer une geste, imitation originale de la précédente; enfin qu'il en a repris les épisodes et en particulier celui du combat entre l'homme et le chien, puis y a ajouté tous les autres qu'il pensait devoir plaire à ses contemporains du xiii^e siècle.

De son côté, un trouvère italien a reconstitué servile-

1. Voir page 20, notes 3 et 4.

ment au XIII^e siècle plusieurs poèmes français du siècle précédent dont le « Macaire », au texte primitif, hélas ! introuvable...

Mais il est nécessaire de faire remarquer, et sur ce point nous tomberons d'accord avec tous les historiens, que « le Macaire » disparaissait de bonne heure, pour échouer et se couvrir de poussière au fond de la bibliothèque de Saint-Marc; tandis que la « Reine Sibille » jouissait d'un succès éclatant à travers les âges, et les pays les plus divers. C'est elle et non le « Macaire » qui était reprise, remaniée, plagiée; c'est elle seule qui avait une influence sur les littératures allemande, anglaise, espagnole, néerlandaise, italienne, française.

Au xv^e siècle, la « Reine Sibille » passe en Allemagne et devient un poème intitulé « l'Innocente Reine de France¹ ». En Angleterre, elle sert de modèle au vieux poème « Sir Triamour² ».

C'est encore la « Reine Sibille » qui dès la fin du xiv^e siècle fut traduite en prose en espagnol³, sous le titre : *l'Historia de la Reyna Sibilla*, qui fut imprimée pour la première fois à Séville en 1532, puis à Burgos en 1551.

Aux Pays-Bas, de 1500 à 1544, des presses de Wilhem Worstermann d'Anvers, sortit une « Reine Sibille » néerlandaise, mais plus concise que l'espagnole⁴!

1. Massmann, *Die Kaiserchronick*, Quedlinburg, 1854, in-8°, t. IV, p. 893 à 917.

2. Georges Ellis, *Specimens of early english metrical Romances*, Londres, 1848, p. 491-501.

3. D. Amador de los Rios, *Historica critica de la literatura de la Reyna Sibilla*, Madrid, 1864, t. V, p. 344 à 391; M. Mila y Fontanals, *Poesia heroico popular castellana*, p. 340; Koehler, *Jahrbuch für romanische literatur*, XII, p. 286 à 316; Ferdinand Wolf, *Über die neuesten Leistungen der Franzosen für die Herausgabe ihrer National-Heldengedichte*, Wien, 1833, in-8°, p. 124 à 159.

4. Ferdinand Wolf, *Über die beiden wiederaufgefundenen Niederlandischen Volksbücher von der Königin Sibille und Huon von Bordeaux*,

En Italie si le « Macaire » fait l'objet d'une compilation, « la Reine Sibile » également fut reproduite dans les *Nerbonesi* du xiv^e siècle d'Andréa da Barbarino¹.

Enfin, en France, après avoir donné lieu au xv^e siècle à une version en prose² qui contient presque l'intégralité de ses épisodes, en tous les cas, celui du combat entre le chien et le meurtrier d'Aubry, le plus important pour nous, la « Reine Sibile » a eu la fortune étonnante que nous allons exposer au cours de cet ouvrage.

Mémoires de l'Académie impériale de Vienne, in-4°, Vienne, 1857, t. VIII, p. 3 à 16.

1. *Storie Nerbonesi romanzo cavallerescho del secolo XIV* (Livre I, cap. II et VIII et X à XII). Edit. d'Isola. Bologne, 1877, in-8°, t. I, p. 6 et 11.

2. Manuscrit de la Bibl. de l'Arsenal, sous le faux-titre, Garin de Montglane, n° 3351, ancien BLF 226. Voir Léon Gauthier, références précitées.

CHAPITRE III

DES SOURCES DU POÈME MÉDIEVAL

En admettant définitivement que l'auteur de « la Reine Sibile » ait emprunté le fond de sa geste au « Macaire » il nous reste à savoir à quelle source l'auteur de ce poème s'est inspiré

Le personnage de la reine innocente et persécutée Blanchefleur puis Sibile, est de tous les âges et de tous les pays. La vertu est une fleur rare et fragile, d'autant plus sympathique quand elle est rencontrée chez une reine, jeune et belle, que son vieux mari jaloux soupçonne injustement.

En Orient, la sultane diffamée se retrouve dans nombre de contes¹ ! Dans la plupart des chansons de la geste de Charlemagne ou du Roi, l'histoire de la femme innocente et persécutée forme le fonds du récit; ainsi en est-il dans « Berte aus grans piés » et « Geneviève de Brabant ».

En Allemagne, ce thème est développé dans la légende de « Diétrich et Gunild² » qui s'est répandue en

1. Voir Léon Gauthier, référence précitée, p. 695. Conte de Rep-sima dans les *Mille et un jours*.

2. Voir Svend Grundtoig, *Danmarks Gamle Følkeviser*, Copenhague, 1853, in-4°, t. I, p. 177-213. 4

Angleterre, au Danemark, en Islande et aux îles Féroé, et dans « l'Impératrice Hildegarde et son beau-frère Talaad¹ ». Ce dernier poème fut repris par Vincent de Beauvais et fit même l'objet d'un « miracle² ». En Espagne, dans la *Gran Conquista d'Ultramar* (XIII^e siècle), Galienne, épouse Charlemagne, et en se mariant prend le nom de Sibile. Le ménage royal vit dans l'harmonie la plus parfaite, mais Galienne-Sibile a un protecteur Morand pour lequel elle a beaucoup d'affection. Cette amitié est mal interprétée et le poème finirait dans le drame si Charlemagne ne s'apercevait enfin de sa méprise.

Macaire le traître de la race de Mayence n'est pas non plus une invention de notre trouvère. Dans « Berte aus grans piés » dans « Geneviève de Brabant », dans la chanson de « Roland », on trouve obligatoirement un traître mayençais, soit qu'il s'appelle Aliste, ou Golo ou Ganelon³. La légende du traître qui profite de l'absence de l'empereur pour s'emparer de son trône se rencontre dans l'œuvre du poète allemand Enenkel au XIII^e siècle⁴. Léon Gauthier a rapproché judicieusement ce poème allemand de la *Spagna* en prose connue sous le nom d'*Il Viaggio*, qui elle aussi possède son traître, et est due à un compilateur du XIV^e siècle⁵. Il a conclu que ces deux ouvrages avaient dû s'inspirer d'un même original qui serait, selon toute vraisemblance : « La Reine Sibile ».

En Angleterre également le traître trouve sa place

1. Gaston Paris, référence précitée, p. 395-396.

2. Voir le *Théâtre français au Moyen-Age* de Monmerqué et Francisque Michel, édit. F. Didot, p. 365-416.

3. Léon Gauthier, référence précitée, p. 687.

4. Massmann, référence précitée, p. 1033 à 1038.

5. Manuscrit du XIV^e siècle de la Bibl. Albani à Rome, découvert en 1830 par Ranke.

dans la chronique de Weihestephan du xiv^e siècle qui est un abrégé du poème d'Enenkel¹ : le roi d'Angleterre va épouser la femme de Charlemagne quand celui-ci revient miraculeusement dans son palais pour confondre l'usurpateur.

Mais si nous rencontrons dans « le Macaire » ces lieux communs, il existe aussi des personnages qui paraissent avoir moins servi. Ainsi le protecteur de la Reine Blanchefleur, exilée loin de Paris, après les manœuvres criminelles du traître, est un bûcheron nommé Varocher, un rustaud, un vilain qui part du bas de l'échelle sociale pour parvenir au rang de chevalier, et au grade de champion de la cour de Charlemagne, par sa force, sa bravoure, sa délicatesse, son respect de la femme sans défense, livrée à sa merci. Point n'est besoin de la naissance pour avoir le cœur généreux : telle est la signification de ce caractère d'après Guessard, qui insiste sur l'originalité d'une telle conception à cette époque² ! Paulin Paris prétend cependant que ce n'est pas la seule fois que les chansons de geste ont glorifié les truands qui avaient quelques mérites. Il cite à cet effet, notamment Garin le Loherain qui avait pour aïeul « un vilain enrichi dans la marchandise », le pauvre savetier dans « Beaudoin de Sebourg » qui est jugé digne de porter la couronne de Babylone, « la chanson de Jérusalem » où c'est aux vilains et aux ribauds, que revient l'honneur d'escalader les premiers les remparts de Sion³.

Le nom attribué à la reine épouse de Charlemagne :

1. Voir Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 396-397.

2. Guessard, référence précitée, préface, p. lxxvij.

3. Paulin Paris, référence précitée, p. 384

Blanchefleur puis Sibile, a depuis Albéric des Trois Fontaines, fort intrigué les historiens. A quelle épouse de Charlemagne, le trouvère a-t-il voulu faire allusion ? Est-ce à Désirée, fille de Didier, roi des Lombards, répudiée au bout d'un an de mariage, comme le prétend Albéric, mais on ne sait pour quelle cause. Est-ce à Hilmitruide ? Personne n'a su encore résoudre cette question.

D'autre part, que faut-il penser sur la filiation si généreusement attribuée par le poète à Blanchefleur, prétendue par lui fille de l'empereur de Constantinople. Eginhard, historiographe de Charlemagne, donne la liste de probablement toutes les épouses ou concubines que l'empereur put épouser¹ ! Notamment il eut comme femme légitime la fille de Didier, roi des Lombards, Hildegarde, une souabe de haute noblesse ; Fastrade, une germaine de la race des francs orientaux, et l'Alamanne Luitzarde. Dans cette liste, ne figure aucune fille des empereurs latins d'Orient. Si nous cherchons maintenant, toujours d'après Eginhard, parmi les royales concubines, nous verrons défiler la mère de la princesse Rothaïde, dont l'historiographe a oublié le nom, puis Malegarde ; Géraude, une saxonne ; Reine et Adeline... mais pas de Blanchefleur... pas de Sibile... Il eut d'ailleurs été assez invraisemblable que le trouvère supposât le concubinage possible pour la fille d'un prince byzantin... de plus, il avait un assez grand choix dans la liste des épouses sans aller chercher son héroïne chez les petites maîtresses.

1. Eginhard, *Vie de Charlemagne*, édition de M. Louis Halphen, Paris, 1923, p. 56 et suiv.

Un seul fait pourrait et avec quelle complaisance¹, autoriser ce rapprochement ! Rotrude, la plus âgée des filles de Charlemagne fut fiancée toute enfant à l'empereur grec Constantin VI, en 781.

Il faut plutôt considérer dans cette avantageuse paternité, le souci de vouloir grandir le prestige de Charlemagne. En effet, aux yeux des latins d'Occident, l'empire latin d'Orient et sa capitale Byzance, étaient les vrais successeurs, le premier de l'empire romain, la seconde de la Rome des Césars. « Il faut se souvenir, dit M. Louis Halphen, au prix de quelles longues et pénibles démarches et de quels sacrifices d'amour-propre Charlemagne finit par obtenir des princes byzantins la reconnaissance officielle de son titre impérial et un traité d'alliance » !

Tout cela devait être connu de notre trouvère qui a pensé en mariant la fille de l'empereur de Constantinople avec l'empereur d'Occident et grandir son héroïne et élever au plus haut degré la gloire de son héros.

Dans la chanson de Macaire, le traître a pour complice un nain. Ce nain est surpris par l'empereur, alors qu'il revient de « matines », couché dans le lit nuptial à côté de la reine endormie. Charlemagne, à la vue de ce spectacle, pense aussitôt que la reine le trompe avec un nain. Où le trouvère a-t-il pris l'idée grotesque de ce nain hideux prétendu séducteur d'une reine de sang illustre et d'une fraîche jeunesse ? Est-ce dans sa propre imagination qu'il a pu trouver une scène aussi choquante... D'après Svend Grundtvig, le personnage du nain est une invention française. Malheureusement l'érudit Danois

1. Eginhard, référence précitée, p. 49 et la note de M. Louis Halphen.

ne nous dit pas comment il justifie son opinion. Il ne faut que déplorer l'attribution de ce déplaisant épisode, par un étranger, au génie français. D'ailleurs dans deux poèmes postérieurs « Doon de la Roche » du XIII^e siècle¹ et « Florent et Octavien » du XIV^e², le nain fait place à un garçon puis à un valet, ce qui paraît moins monstrueux; enfin dans le poème anglais, Sir Triamour, c'est un chevalier qui voudrait tromper l'empereur.

Un autre fait curieux, est la croix blanche qui, d'après le trouvère, apparaît sur l'épaule des fils de roi, à l'œil de l'homme avisé. D'où vient cette nouvelle légende ? Sans conclure sur ce point, nous laisserons le savant Wolf, dans son mémoire de 1833³, nous donner la réponse.

Le poème de Floovant, découvert par lui, débute par un traité sur ce sujet, que voici : « Florello ou Florel, roi de France et petit-fils de Constantin, était fort affligé pour plusieurs raisons, mais surtout parce qu'il ne pouvait avoir d'enfants. Il fit donc des vœux, alla en pèlerinage à Rome, et de là au Saint-Sépulcre, toujours priant Dieu de lui donner un héritier à qui il pût transmettre sa couronne. Il fut exaucé; sa femme devint grosse après vingt ans de stérilité et mit au monde un fils qui portait sur l'épaule droite une croix de sang entre cuir et chair. De là vient ce qu'on raconte sur la croix vermeille que portaient sur l'épaule droite les héritiers de la noble maison de France. Ce fut le premier enfant qui naquit avec ce signe couleur de sang; aussi reçut-il en baptême le nom de Fioravante, ce qui veut

1. Musée Britannique, manuscrit Harleien, n° 4404.

2. 3 manuscrits, Bibl. Nat.; 1 manuscrit, Bibl. Bodleienne d'Oxford.

3. Wolf, référence précitée.

dire en français **Fleuravant**, ou en avant la fleur ! Plusieurs personnes présagèrent qu'il serait roi de **France** et beaucoup d'autres provinces et royaumes, et le signe merveilleux qu'il avait reçu au sein de sa mère fut l'heureux augure des destinés de la maison de **France**... Ce signe fut plus tard appelé la « nielle » et tous ceux de sa race le portèrent, mais non en forme de croix. Il y en a cinq seulement qui le portèrent précisément sous cette forme, les autres avaient un signe couleur de sang, mais comme il ne figurait pas une croix, voilà pourquoi on lui donna le nom de « nielle »... De ceux qui naquirent avec une croix, le premier fut **Fleuravant**, le second **Beuve**, le troisième **Charlemagne**, le quatrième **Roland** et le cinquième **Guillaume d'Orange** ».

Le poème **Florent** et **Octavien** reprend le même thème. Pourquoi notre poète a-t-il fait de la croix vermeille, une croix blanche ? Ou bien pourquoi, après lui, a-t-on fait de la croix blanche une croix vermeille ? Voilà encore une question à résoudre.

Nous en arrivons maintenant à chercher à quelles sources, le trouvère médiéval a puisé pour écrire l'épisode du lévrier fidèle.

Raconte-t-il un fait réel qui se serait déroulé au cours de l'année 770, date des événements qui font l'objet de son poème ? Ou plus simplement reprend-il une tradition déjà ancienne et connue de nombreuses littératures, en y ajoutant le duel judiciaire, marque caractéristique de la féodalité.

La première solution est absolument insoutenable et n'a jamais été admise, à notre connaissance, jusqu'à ce jour, dans le monde des historiens. Un fait aussi extraordinaire ne se serait pas produit à une époque déter-

minée sans laisser seulement des traces dans les vers du poète, — vers postérieurs de plus de trois siècles aux événements qu'il chante. La vie de Charlemagne écrite par Eginhard ne contient rien à ce sujet et pourtant Eginhard fut peut-être l'homme qui le plus longtemps et de plus près a approché l'empereur d'Occident¹ !...

Au contraire, depuis les temps les plus lointains, nous trouvons traces de nombreux chiens, grâce auxquels le crime est châtié.

D'abord Plutarque, dans son traité : « Quels animaux sont les plus avisés, ceulx de la terre, ou ceulx des eaux » dont nous donnons ici le texte traduit par Amyot, raconte le trait suivant : « Pyrrhus, allant par pays, rencontra un chien qui gardait le corps de son maistre que l'on avoit tué, et entendant des habitans qu'il y avoit déjà trois jours qu'il estoit auprès sans en bouger et sans boire n'y manger, commanda que l'on enterrast le mort et qu'on amenast le chien quand et luy, et qu'on le traitast bien. Quelques jours après, on vint à faire la monstre et reveue des gens de guerre, passans par devant le roy, qui estoit assis en sa chaire, et avoit le chien auprès de luy, lequel ne bougea aucunement, jusques à ce qu'il apperceut les meurtriers qui avoient tué son maistre, ausquels il courut sus incontinent avec grands abbays et grande aspreté de courroux, en se retournant souvent devers Pyrrhus; de manière que non seulement le roy, mais aussi tous les assistans, entrèrent en suspicion grande que ce devoient estre ceulx qui avoient tué son maistre : si furent arrestez,

1. Louis Halphen, *Etudes sur l'Histoire de Charlemagne*. Paris, Alcan, 1921, in-8°.

prisonniers, et leur procez fait la-dessus, jointet quelques autres indices et présomptions que l'ont eut d'ailleurs à l'encontre u'eux; tellement qu'à la fin ils advouerent le meurtre et en furent punis. »

Le fond de l'épisode que le trouvère écrit au ^{xiii}^e siècle existait donc, bien avant l'ère chrétienne. Est-ce que notre trouvère a puisé à cette source grecque, à une époque où l'on ne lisait que le latin ? C'est bien improbable; d'autant plus qu'alors il n'existait vraisemblablement aucune traduction, soit latine, soit française des œuvres de l'auteur des « Vies », que peut-être même, aucun exemplaire de Plutarque n'avait encore émigré vers le barbare Occident.

On trouve également dans Plutarque l'exploit d'un autre chien : Le chien d'Hésiode. En voici la traduction latine : « Idem fecisse aiunt Hesiodii illius sapientis canem qui Ganyctoris Naupactii filios prodiderit a quibus Hesodius interfectus fuerat¹ »

Plus tard, au ^{iv}^e siècle, un des Pères de l'Eglise, l'Evêque de Milan, saint Ambroise, dans son *Hexameron*, raconte un fait analogue : « Un homme avait été tué à Antioche, dans un quartier écarté. Le meurtrier était un soldat qui avait profité de la nuit pour échapper sans être reconnu. Le cadavre gisait étendu sur la terre et les passants voyaient le chien de la victime arrêté sur son maître en poussant des cris lugubres. Le coupable, sans doute pour aller au-devant des soupçons, se joignit à la foule, qui regardait avec une égale surprise, le corps laissé sans sépulture, et le chien qui ne le quittait pas. Mais ce chien n'eut pas plutôt aperçu le soldat, que

1. *Plutarchi Scripta Moralia*, édit. Didot, II, 1186.

cessant d'aboyer, il s'élança sur lui et le saisit de façon à ne plus le lâcher. Le coupable effrayé, crut voir ici le jugement du ciel. Quand on l'interrogea, il ne put rien alléguer pour sa défense, et son silence parut l'accuser autant qu'aurait fait un aveu sincère¹. »

Ce texte latin a très bien pu passer entre les mains de notre trouvère qui devait être un clerc puisqu'au moyen âge les seuls clercs recevaient quelque culture. D'autre part, les lettres latines ainsi que l'étude des œuvres des Pères de l'Eglise formaient la base de l'instruction donnée alors.

D'ailleurs saint Ambroise est connu des auteurs médiévaux puisqu'il est reproduit par *Hugues de Saint-Victor*², puis par *Vincent de Beauvais*³.

Le thème passe au x^e siècle, en Allemagne.

L'historien Thietmar, qui fut évêque de Mersebourg en 1009, écrivit une chronique des années 918-1018 dans laquelle il relate une anecdote à peu près semblable à celle que raconte Saint-Ambroise et la situe en Allemagne, au temps d'Henri l'Oiseleur qui régna de 919 à 936. Voici un extrait des chroniques de Thietmar :

« In palatio regis accidit res una mirabilis. In conspectu totius populi presentis, quidam canis, dum eminus hostem suum consedentem agnosceret, propius accedens, manum ejusdem rapido morsu ex improvise abstraxit et, quasi optime fecisset cauda reverberante, mox rediit. Mirantibus hoc cunctis et admodum stupentibus, ab his

1. *Divi Ambrosii opera*. Henameron, I, VI : 1^o Paris, 1559, p. 882; 2^o Edit. des Bénédictins, 1686, I, VI, 122.

2. *De bestiis et aliis rebus*, lib. III, chap. XI, édit. de Rouen, 1648, II, 436.

3. *Speculum naturale*, lib. XIX, cap. XIII.

miser is, quid fecerit, interrogatur. Quibus illico respondit, divina ultione id sibi merito evenisse et prosequitur : Inveni, inquiens, virum, hujus canis dominum fesso corpore dormientem, et infelix occidi eum¹ !.. »

Chez les Grecs du bas empire, un poète contemporain de l'auteur du « Macaire », Tzétzés, qui vécut de 1120 à 1183, écrivit un recueil d'anecdotes sur les hommes et les animaux, qu'il appela les « Chiliades ». Dans ce recueil il raconte une histoire toute semblable à celle de Saint-Ambroise, et lui aussi affirme qu'elle s'est passée de son temps et dans son pays².

Bien plus, les littérateurs arabes ont connu notre légende. René Basset, dans la *Revue des Traditions populaires*, donne une relation très complète sur le « Chien de Montargis chez les Arabes³ ». De cette relation, il appert que dès les premiers siècles de l'hégire, des auteurs arabes, tels qu'El Quaronini, El Ibchihi, Ed Damiri reprenaient, eux aussi, l'anecdote du chien révélateur.

Voici d'après René Basset, la version donnée par El Quaronini⁴ : « Entre autres choses surprenantes, on raconte qu'un individu en tua un autre à Ispahan et jeta son cadavre dans un puits qu'il combla. Le défunt avait un chien qui avait été témoin du crime. Tous les jours, cet animal venait gratter le puits et quand il voyait l'assassin il aboyait après lui. Ce manège se répéta si souvent qu'on creusa le puits et qu'on y trouva

1. Pertz, *Scriptores*, III, 742. *Monumenta Germaniae historica*.

2. Référence précitée Léon Gauthier, p. 692.

3. Voir *Revue des Traditions populaires*, V, 1890, p. 65 à 67 (article de René Basset).

4. *Kosmographie*, édit. Wustenfeld, 1^{re} partie, *Adjaib el Maklouquat*. Gottingen, 1849, in-8°, p. 404.

le cadavre. Les aboiements du chien dénoncèrent le coupable. On le saisit, on le mit à la torture et il avoua son crime. »

Peu de différences entre cette version et celle que nous donne El Ibchihi¹ : « On raconte qu'un homme fut assassiné et enterré. Il avait un chien qui chaque jour venait à l'endroit où était le cadavre de son maître, aboyait, grattait le sol et s'acharnait après un individu qui était là. Les gens se dirent : ce chien doit avoir quelques motifs d'agir ainsi. Ils creusèrent l'endroit, trouvèrent le cadavre, arrêtaient l'homme contre lequel le chien aboyait, et le battirent. Il avoua son crime et fut mis à mort. »

Le récit le plus intéressant est sans nul doute celui que nous donne Ed. Damiri. Nous y relevons le trait saillant que nous allons constamment retrouver au cours de cette étude : Ed Damiri, comme Plutarque, saint Ambroise et l'évêque Thietmar, comme notre trouvère, raconte les mêmes faits que d'autres avaient déjà relatés, mais il les date du temps de son héros favori, le Kalife Er Radhi Billah, en l'an 320 de l'hégire, et a soin de les placer dans le pays de son choix « Bagdad ». Voici la recension d'Ed. Damiri² :

« Il y avait à Bagdad, un homme qui aimait à se divertir avec les chiens. Un jour, il partit pour une affaire ; un de ses chiens qu'il affectionnait tout particulièrement le suivit, il le renvoya, mais inutilement ; à la fin, il le

1. *Mostatref*, édit. de Boulaq (1292 heg.), 2 vol. in-4°, t. II, chap. XII, p. 150.

Voir aussi Bel Kassem ben Sedira, *Cours de littérature arabe*, Alger, 1872, in-12, n° XXXV, p. 18.

2. Ed. Damiri, *Halal el H'aiouân*, édit. de Boulaq (1292 heg.), 2 vol. in-4°, t. II, p. 307.

laissa aller avec lui. Il arriva jusqu'à une tribu entre laquelle et lui il y avait de l'inimitié; il fut surpris et saisi en présence de son chien. On le fit entrer dans une maison, l'animal y pénétra avec lui, l'homme fut jeté dans un puits dont on boucha l'ouverture. Les assassins battirent le chien et le chassèrent. Il courut en toute hâte à la maison de son maître et se mit à hurler sans qu'on fit attention à lui. La mère du mort fit rechercher son fils : elle apprit qu'il avait disparu, prit le deuil et chassa les chiens de la maison. Mais celui dont il s'agit, resta constamment à la porte, sans qu'on put l'éloigner. Un jour, un des meurtriers de son maître passa près de cette demeure. En l'apercevant, le chien qui s'était couché, s'élança sur lui, lui déchira la jambe, le couvrit de morsures et s'acharna après lui sans que les passants pussent délivrer l'individu. Il s'éleva parmi les gens une grande rumeur, le gardien du quartier arriva et dit : « Ce chien ne s'acharnerait pas ainsi après cet homme, s'il n'avait eu avec lui quelque histoire, il aura peut-être été blessé par lui. » La mère de la victime entendit ces paroles, sortit de chez elle, et, voyant l'animal accroché après l'étranger, elle examina ce dernier et se souvint de lui comme d'un ennemi de son fils. Il lui vint à l'esprit que c'était son assassin, elle le saisit et on les amena tous deux devant le commandeur des croyants, Er Râdhi Billah. Elle porta plainte du meurtre; l'homme fut jeté en prison, après avoir été battu mais n'avoua rien. Le chien ne quitta pas la porte du cachot. Quelques jours après, Er Râdhi Billah, fit relâcher le prisonnier. Lorsqu'il sortit, le chien s'acharna après lui comme auparavant. Cela excita l'étonnement général : on s'efforça de délivrer l'homme, mais on n'y arriva qu'avec

beaucoup d'efforts. Le Kalife en fut informé. Il ordonna à l'un de ses serviteurs de laisser partir l'individu, mais de lâcher le chien après lui, de le suivre, et lorsque le prisonnier entrerait dans sa maison, de se hâter d'y introduire l'animal et de venir lui rendre compte de tout ce que celui-ci ferait. Le serviteur obéit : il entra avec le chien, chercha partout, mais sans trouver aucun indice. Cependant, l'animal se dirigea en aboyant vers l'emplacement du puits, il se mit à gratter la place où la victime avait été jetée. L'envoyé d'Er Râdhi Billah, en fut surpris; il avertit son maître de ce détail, le Kalife ordonna qu'on déblayât le puits et on y trouva le cadavre. Le maître de la maison fut arrêté, conduit en présence du commandeur des croyants qui le fit battre; il se dénonça lui et sa tribu, comme coupable du crime : il fut mis à mort, ses complices furent poursuivis et s'enfuirent... »

Voilà les sources nombreuses et variées où le trouvère médiéval a pu puiser l'idée de l'anecdote du lévrier fidèle.

Cette énumération des ouvrages, qui à notre connaissance, ont traité ce thème, montre qu'il était commun à toutes les époques et à toutes les traditions.

Le chien révélateur du crime de son maître est un mythe très ancien. Quoi d'étonnant à cela, depuis toujours, le chien a été l'ami de l'homme, son gardien, son défenseur... A la guerre, comme à la chasse, il seconde son maître. Il fait partie intégrante de la vie de l'humanité. Nous connaissons tous le chien d'Ulysse... Un peuple d'Ethiopie, fut, paraît-il, gouverné par un chien. Plutarque nous apprend que les Egyptiens adorèrent un Dieu à la forme de chien, qui portait le nom d'Anubis...

Une ville égyptienne, Cynopolis, était consacrée au culte du chien.

Plutarque encore raconte qu'un chien préposé à la garde d'un temple d'Athènes fit arrêter le voleur qui avait dérobé des vases précieux et bijoux de ce temple.

Etant donné le rôle du chien dans l'humanité, il est possible, sans invraisemblance, de supposer que le texte de Plutarque qui rapporte les exploits du chien de Pyrrhus, et qui est le plus vieux que nous connaissons relativement à ce sujet, ne soit pas le premier; que peut-être jamais, sous Pyrrhus, un chien ne fit châtier les meurtriers de son maître, que le prosateur grec a déchiffré cette légende sur un parchemin bien plus antique.

D'un autre point de vue, si on s'explique assez facilement la filiation des recensions successives du chien révélateur, dans le monde gréco-latin, comment établir la filiation entre le texte grec de Plutarque et les textes arabes cités tout à l'heure?

Il est évidemment possible que le monde arabe ait pu connaître la source grecque bien avant Mahomet, par la perpétuelle friction des infidèles avec l'empire latin d'Orient, puis plus tard, par le contact à travers l'Espagne, de la Chrétienté et du monde musulman.

Mais combien serait-il plus vraisemblable de penser que les nomades de l'Arabie, de la Mésopotamie, de l'Irak, grands pères des fidèles du Prophète, comme les Grecs, ont appris notre légende au contact des civilisations millénaires d'Asie par la Perse, et par l'Inde, notre « Alma mater¹ ».

1. On peut comparer la genèse de notre mythe avec celle du conte du chien et du serpent, dont les recensions diverses sont relatées dans le livre de M. Saintyves, *En marge de la Légende dorée*, précité p. 10. Voir dans l'édition de la librairie E. Nourry, 1930, p. 412 et suiv.

Cette question de la très lointaine origined'un mythe qui intéresse encore aujourd'hui, échappe à notre compétence.

Retenons-en seulement l'ancienneté et la popularité, pour faire comprendre combien il était naturel pour le trouvère médiéval de recueillir dans sa chanson de geste une anecdote aussi célèbre... Comme beaucoup de ses prédécesseurs il l'a placée dans son pays et sous le règne de son héros national.

Quoi de surprenant ? L'auteur du « Macaire » n'était pas un historien, mais un jongleur qui chantait ses compositions dans le but de gagner sa vie... Il a placé de-ci de-là, dans sa chanson, les éléments qu'il pensait devoir plaire à son public... A-t-il eu tort ? Ne soyons pas pour lui plus sévère critique qu'Albéric des Trois Fontaines qui juge ainsi « La Reine de Sibile » : « Toutes ces inventions propres sans doute à divertir un auditoire, à y provoquer le rire et même les larmes, sont cependant trop éloignées de la vérité historique. Elles n'ont d'autre but que le gain (*Lucri gratia ita composita*) ».

Mais ce qu'il est nécessaire de souligner et dire à sa louange c'est qu'en reprenant une tradition usée, il a su être original. Il a su la rajeunir et lui donner assez de sève, pour que le chien révélateur, devenu lévrier et bataillant à la mode féodale, fasse de nouveau le tour des littératures et parvienne jusqu'à nos jours, solide dans l'histoire.

Pourquoi ce succès, cette persistance ?

Parce qu'au vieil épisode, il a ajouté l'institution qui a régi la vie de toute la chrétienté, jusqu'à la Renaissance : le duel judiciaire ; parce qu'il a « ressuscité » des temps révolus ; parce qu'il a montré dans son œuvre la vie de

ses contemporains simples comme de grands enfants et mystiques, mais tellement braves et chevaleresques !

L'adolescence d'un grand peuple revit dans ses vers, dont évidemment il ne faut pas rechercher la finesse du style,... car ils furent écrits à une époque où la langue était encore trop imparfaite; mais dans la chanson de « Macaire » on trouve la grandeur des conceptions, l'idéal d'un âge un peu oublié. Dans sa geste, on sent bruïsser le souffle qui animait les constructeurs de cathédrales, ou ceux qui symbolisaient la nature en peignant leurs « primitifs ».

Par cette description de son temps; de la coutume juridique qui réglait, vaille que vaille, les plus grandes querelles d'alors, le poète, quoique chantant des événements légendaires, a écrit une œuvre durable.

Un peu, grâce à la chanson de « Macaire » qui devint la chanson de « la Reine Sibile », pour après bien des péripéties se restreindre à la légende du chien de Montargis, nous pouvons aujourd'hui savoir comment autrefois on tranchait les différends, par quel mode de preuve on triomphait de son adversaire. Ainsi, la légende du chien de Montargis, au même titre que des faits authentiques, mérite d'être classée parmi les documents qui permettent la connaissance de nos procédures d'antan.

CHAPITRE IV

RÉSUMÉ DE LA CHANSON DE MACAIRE

Il nous semble utile de reproduire ici les principaux événements que décrit le trouvère.

Donc, Charlemagne, riche, glorieux, puissant se repose de ses luttes contre les païens, dans sa bonne ville de Paris où il tient cour pleine. Il est très amoureux de son épouse Blanche-Neige, fille de l'empereur de Constantinople très belle très bonne, loyale et de grand sens. Il est entouré de nombreux vassaux : Ogier le Danois, le sage Duc Naimes, les hauts dignitaires du clergé, enfin tout ce que les Gaules possédaient alors d'artistes, de savants, de guerriers. Parmi ceux-ci se trouvait, un descendant de Ganelon, un membre de cette race traîtresse de Mayence. Il s'appelait Macaire de Losane, et par sa force, sa richesse, était très en faveur à la Cour. Il prenait place à la table du roi qui le tenait en grande amitié. Or Macaire tomba amoureux de la reine Blanche-Neige. Un tel sentiment dans un cœur haut placé, et fidèle à son seigneur, ne peut que pousser celui qui le porte dans la voie du bien, mais l'amour qui fait frémir le sein d'un homme de la race de Ganelon n'est susceptible que d'engendrer bassesse et félonie. Aussi le jour de la Saint-Riquier, alors que la reine se trouvait dans son verger,

au milieu de ses dames d'honneur, et écoutait des romances chantées au son de la vielle, Macaire s'approcha d'elle, et lui dit son amour. D'abord surprise, croyant à une plaisanterie galante, la reine prend la chose au badinage, puis s'apercevant que le sentiment de Macaire est tout à fait réel, et ses intentions non douteuses, prise de colère, elle l'éconduit rudement, Macaire s'éloigne. Mais au lieu de voir la grandeur de sa faute et de s'en repentir, comme l'aurait fait un preux digne de ce nom, qui a eu un moment d'oubli, le traître ne songe qu'à poursuivre ses mauvais desseins, ou s'il échoue à perdre la reine...

Or, un nain vivait dans l'intimité de Blanchefleur qui l'aimait pour ses plaisanteries et ses cabrioles. Macaire s'en va trouver le nain; il lui promet de l'argent s'il parvient à dégoûter la reine de son vieux mari, et s'il l'amène insensiblement à penser que Macaire est un noble et jeune chevalier, qui au besoin pourrait lui donner des joies, qu'un vieil époux n'est plus à même de fournir à une dame belle, jeune et passionnée. Le nain ferait n'importe quoi pour la possession d'un peu d'or — et un beau matin assis aux pieds de la reine, il la courtise, puis lui tient les propos que lui a enseignés le paladin félon.

La reine rit, le nain insiste, elle le fait taire; il reprend, elle se fâche et d'un grand coup de mule l'envoie rouler sur les degrés d'un escalier : il en a la tête toute froissée. Après s'être fait panser, il s'en va raconter ses mésaventures à Macaire. Les deux complices joignent leur colère et leur haine contre la reine. Ils jurent de la perdre. Voici le plan odieux qu'ébauche le triste descendant de Ganelon : pendant que l'empereur sera sorti de la cham-

bre nuptiale pour entendre matines, le nain ira se coucher nu dans le grand lit où dorment les époux impériaux, naturellement sans réveiller la reine. A son retour, Charlemagne trouvera à côté de la couche les habits du nain et dans la couche la reine endormie avec un homme et quel homme : un nain ! Le courroux de l'empereur n'aura pas de bornes ; la reine subira le châtiment des épouses infidèles : elle sera brûlée vive. Quant au nain, il dira ingénument que depuis qu'il est à la cour, il appartient corps et âme à Blanchefleur ; que c'est sur l'ordre de la reine qu'il est devenu son amant — qu'il pensait, qu'étant si petit cela n'avait pas d'importance, et que c'est ainsi qu'il s'expliquait les désirs de sa maîtresse. Il ne risquerait donc rien et se vengerait lui-même, en même temps que Macaire.

Huit jours plus tard, le nain étant guéri des blessures occasionnées par sa chute, le plan infernal fut mis à exécution. En rentrant de l'office matinal, Charlemagne trouve dans sa couche, la reine et le nain endormis. Attérré, il ne dit rien, mais sort et rencontre quelques grands vassaux dans la grande salle du Palais, parmi lesquels Macaire. Il leur conte son malheur et les convie à venir contempler de leurs yeux la preuve de son infortune.

Quand la reine se réveille, elle voit autour de son lit, son époux, Macaire, quelques vassaux, et dans sa couche le nain. Désespérée, accusée, elle ne songe même pas à se défendre ; elle est femme — elle pleure... Macaire de suite questionne le nain, qui répète la leçon apprise. Charlemagne fou de rage, jure que Blanchefleur expiera son crime sur un bûcher. Elle est de suite jetée dans un noir cachot. Le nain séparément d'elle, est également mis au secret.

Lorsque Paris apprend l'effroyable nouvelle, tout le monde est pris de pitié pour la malheureuse reine. Les femmes à qui elle donnait ses vêtements, les hommes qui connaissaient, ou avaient entendu chanter son sourire, déploraient son malheur et remplissaient la Basilique Sainte-Marie de leurs prières pour que les tourments de l'enfer soient évités à la gracieuse Blanchefleur. Le roi lui-même regrette son emportement. Il voudrait user de clémence, car il aime tendrement sa jeune et belle épouse. Mais Macaire lui représente que le seul moyen de se faire respecter en de tels événements, est une inflexible sévérité. Tous les barons de la famille de Ganelon sont acharnés à la perte de la Reine. Mais beaucoup d'autres et des plus sages, tels que Richier et le Duc Naimés ne sont pas convaincus de la culpabilité de Blanchefleur et en tous les cas, inclinent vers le pardon. — De plus la reine est fille d'un puissant prince, disent-ils, l'empereur de Constantinople qui songera certainement à venger sa fille si elle est honteusement jugée et suppliciée. Cependant Macaire, sûr de sa force offre, de combattre ses contradicteurs, et de prouver par la lance et l'épée que son avis est le seul sage... Personne n'ose relever le défi. Le traître l'emporte... Charlemagne après avoir interrogé lui-même la Reine qui, dans ses tourments, a perdu ses fraîches couleurs, après l'avoir entendue crier son innocence, poussé par Macaire, ayant encore sous les yeux le lit nuptial souillé par l'immonde nain, ordonne le supplice, malgré son amour...

Un grand feu d'aubépine est allumé devant le Palais. Le peuple accourt, en pleurant la reine. On amène Blanchefleur. Courageusement, elle prend encore Dieu à témoin de sa vertu... Sur ces entrefaites, Macaire arrive

devant le bûcher tenant le nain dans ses bras. Après lui avoir fait avouer qu'il a été de nombreuses fois l'amant de la reine, il le jette dans les flammes en s'écriant : Va traître ! tu as déshonoré le Roi ! tu ne pourras plus désormais t'en vanter. » Ainsi, il détruit le seul être qui pourrait révéler un jour la vérité.

La Reine réclame un confesseur. Après avis favorable de l'empereur, le bon abbé de Saint-Denis est désigné. C'était un grand docteur de l'Eglise, renommé pour sa sagesse et sa sainteté. La Reine se confesse à lui, mais ne s'accuse pas du crime dont elle est inculpée. Elle ne peut que dire la vérité, l'amour de Macaire, sa trahison. Enfin, elle déclare qu'elle porte en son sein un enfant de Charlemagne. L'abbé est convaincu de sa bonne foi : on ne ment pas devant la mort... Il s'en va trouver l'empereur et devant lui, devant de grands vassaux, tels que le Duc Naimès, Ogier le Danois, mais pas un seul de la race de Mayence, affirme que la reine est innocente, que, de plus, elle est enceinte du roi; que, de tous les temps une sentence n'a jamais été exécutée quand il s'agissait d'une femme fécondée, qu'il est impossible de la livrer à la flamme, comme d'ailleurs de l'absoudre entièrement, vu les charges qui pèsent encore sur elle; qu'il paraît donc sage de commuer la peine de mort en la peine de l'exil. Charlemagne approuve cette décision avisée, et décide malgré sa tendresse pour elle, que sans plus tarder un de ses plus nobles damoiseaux, parent de Morant de Rivier, Aubry, conduira Blanchefleur, jusqu'à la frontière du royaume.

La Reine en pleurs, suivie d'Aubry, monte sur son palefroi et part pour l'exil. Aubry, trop confiant en la sécurité des routes de l'empire, avait négligé de s'armer

de pied en cap, il avait simplement ceint son épée, pris sur son poing un épervier et emmené un lévrier qui ne le quittait jamais...

C'est à présent que nous sommes parvenus à la partie de la geste qui a trait à l'épisode du chien, instrument de la justice divine, et d'où est sortie la légende du chien de Montargis; nous ne voulons pas retirer à celui qui a découvert l'original italianisé du poème, point de départ de la légende du chien de Montargis, l'honneur de raconter lui-même l'anecdote; nous citons donc, ici, le sommaire de Guessard : « Dans le même temps, Macaire court à son hôtel, s'arme des pieds à la tête et sort de Paris à l'insu de tous, chevauchant sur les traces d'Aubry, qui chemine sans crainte avec la reine. Après une longue traite, ils arrivent à une fontaine, près d'une grande forêt. La dame voit jaillir l'eau et prie Aubry de la descendre en ce lieu : « Je suis si lasse, dit-elle, que je sens le besoin de boire. » Aubry se prête à son désir, la prend dans ses bras et la dépose près de la fontaine. La dame s'y abreuve, s'y lave les mains et le visage, puis lève les yeux et aperçoit Macaire qui arrive en grande hâte. Jamais elle ne ressentit pareille douleur : « Aubry, s'écrie-t-elle, malheur à nous ! Voici le traître qui m'a fait bannir du royaume des Francs. Soyez sans crainte, répond Aubry, je saurai bien vous défendre. » Mais voici venir Macaire. « Tu ne l'emmèneras pas, dit-il à Aubry, et je disposerai d'elle à mon gré ». « Non certes, répond Aubry, ou auparavant, tu feras connaissance avec le tranchant de mon épée. Quand l'empereur et le Duc Naimés et le Danois sauront pourquoi tu m'as suivi, toutes tes richesses ne te sauveront pas des fourches. Arrière ! et ne cours pas à ta perte ! » — « Tu ne l'emmèneras

pas, dit Macaire, et si tu veux te défendre, tu vas mourir de mâle mort ! » Il dit, et voyant qu'Aubry refuse de lui livrer la reine, il pique son destrier et s'élance sur le damoiseau, qui tire son épée et se met en défense. Il eut bien résisté même à un chevalier s'il avait eu son armure ; mais que peut un homme sans autre arme que sa seule épée, contre un adversaire armé de toutes pièces ? — Bientôt la lance acérée de Macaire lui traverse le corps et l'étend raide mort sur le pré. La reine saisie d'effroi à la vue de cette lutte, a réclamé le secours de Dieu et de la Vierge, et s'est enfoncée en pleurant dans le plus épais de la forêt. Après avoir tué Aubry, Macaire ne la retrouve plus et c'est pour lui un grand regret et un grand remords. Il laisse Aubry gisant sur l'herbe, non loin de la fontaine, et s'en retourne à la Cour, espérant que le meurtre demeurera à jamais inconnu. Aubry est là étendu sur le pré. Son lévrier est couché sur lui ; son palefroi paît l'herbe. Le lévrier demeure trois jours sans manger, et personne au monde ne pleura jamais son seigneur mieux que ce chien ne pleura son maître, qu'il avait tant aimé. Au bout de trois jours, vaincu par la faim, il prend le chemin de Paris, y arrive, court au Palais et monte les degrés. C'était l'heure du dîner ; les barons étaient à table. Une fois dans la salle, le lévrier regarde de tous côtés, aperçoit Macaire, s'élance vers lui et lui fait au visage une grande morsure. Puis il prend du pain sur la table, s'enfuit aux cris des convives, et retourne près du corps de son maître. Macaire reste avec sa plaie, dont chacun s'étonne. Plusieurs ont regardé le chien et se demandent si Aubry est de retour ; ils trouvent que ce chien ressemble fort à son lévrier. Rentré à son hôtel, Macaire se fait panser, et dit à ses gens :

« Quand je retournerai au palais, si par aventure le lévrier y revenait, que chacun de vous s'arme d'un bon bâton, et faites en sorte qu'il ne puisse m'approcher. » Cependant le chien a mangé le pain qu'il a emporté; après avoir longtemps souffert la faim, il reprend le chemin de Paris et arrive une seconde fois au Palais à l'heure du dîner. Macaire est à table, le visage encore enveloppé. Il se montre pour détourner les soupçons. Le chien s'élance de nouveau vers lui; mais le traître est défendu par les siens. Le lévrier prend encore du pain et s'en retourne près de son maître. « Sire, dit le duc de Naimès à Charlemagne, voilà qui est on ne peut plus étrange. Il faut savoir à quoi nous en tenir, et pour cela nous tenir prêts à suivre le chien quand il reviendra ». « Ainsi soit-il » dit l'empereur. Le lévrier, poussé par la faim, ne tarde pas à revenir et cherche encore à atteindre Macaire, dont les gens s'apprêtent à le repousser. Mais le duc Naimès les arrête. « Sur votre tête, s'écrie-t-il, ne le touchez pas ! » Ils obéissent et l'empereur, le duc Naimès, le Danois et nombre d'autres barons montent à cheval, au plus vite pour suivre le chien. Ils arrivent derrière lui au bois près duquel Aubry est tombé, et où son corps répand une grande puanteur. Ils voient le chien sur son maître, et dans un pré, non loin de là, reconnaissent le palefroi d'Aubry.

« Ah ! noble roi, s'écrient les barons, quel malheur ! que faire ? dit Charlemagne, au duc Naimès. Il est clair, répond le duc, que le lévrier a fait l'office de justice. Sa haine fut inspirée par celui qui sait tout. Faites saisir Macaire et vous apprendrez de lui la vérité. Mais avant tout, que le corps soit porté à Paris pour y être enterré avec honneur. » Le roi y consent. Macaire est saisi et

mis sous bonne garde. Le corps d'Aubry entouré d'herbes odorantes, est porté à Paris et enterré en grande pompe. La foule, qui le pleure, commence aussitôt à crier justice. Charlemagne se fait amener Macaire et lui dit : « Comment se fait-il que chacun t'accuse de la mort d'Aubry, et que son chien te désigne aussi comme le meurtrier ? Et si tu as tué Aubry, qu'est devenu la Reine, qu'il devait conduire en pays étranger pour venger mon honneur ? Bon roi », répond Macaire, écoutez ma défense. Je ne suis coupable ni de fait ni même par la pensée, et à qui m'accusera, je suis prêt à le prouver par les armes. » Personne n'ose démentir un homme si bien apparenté. Le duc Naimès s'en aperçoit, non sans courroux et dit, au roi : « Renvoyez-le et prenez conseil de vos chevaliers. Il a bien mérité d'être jugé, et si la peur vous fait reculer, vous n'êtes plus digne de porter couronne. »

Charlemagne fait assembler sans retard tous ses barons. Ils sont plus de cent qui se réunissent au palais, dans la grande salle voûtée : « Seigneurs, leur dit le roi, un grand outrage m'a été fait : la reine honteusement accusée, Aubry mis à mort, en est-ce assez pour m'attrister l'âme ? Conseillez-moi, je vous le demande, je vous en prie, n'ayez peur de qui que ce soit au monde ! » Les barons l'ont entendu ; mais personne ne dit mot. Tous fléchissent, tous s'inclinent devant la puissance du traître.

Seul le duc Naimès prend la parole : « Noble roi, dit-il, je vois bien où en sont tous les barons ici assemblés. C'est la peur qui les fait reculer ; ils redoutent la puissance des traîtres. Pour moi, voici ce que je pense. D'un côté, il n'est personne qui ose attaquer à la race de Mayence, ni entrer en lice contre elle. Tous ceux de cette

race sont honorés, si bien apparentés en Allemagne ! d'autre part, désarmer la justice, serait un grand péché. Que faire donc ? si l'on m'en croit, et nul ne me blâmera, je pense que Macaire, l'accusé, revêtu seulement d'un blier, soit armé d'un bâton long comme le bras ; qu'une lice soit faite sur la place, et qu'on l'y mette aux prises avec le chien d'Aubry, son accusateur. S'il est vainqueur du chien, il sera remis en liberté ; mais s'il succombe, il sera condamné à mort comme un traître et un méchant renégat. » Ainsi parle le duc Naimes, et personne au conseil n'est d'un autre avis, chacun l'approuve, y compris le roi. Les parents même de Macaire acceptent avec joie cette épreuve, tant ils sont loin de croire qu'il puisse être vaincu et maté par un chien.

Charlemagne fait donc dresser sans retard sur la place devant le donjon, une palissade bien close de toutes parts. Puis il fait annoncer par un ban que quiconque l'oserait franchir serait pendu sans merci comme un larron : sa volonté est qu'on assiste à la bataille en paix et sans noise. Bientôt Macaire, sans autre vêtement qu'un blier, sans autre arme qu'un bâton, est introduit dans le parc, et le chien après lui. Dès que le chien aperçoit Macaire, il lui court sus et de ses dents aigues le saisit au flanc. Macaire, à son tour, frappe rudement de son bâton, mais sans lui faire lâcher prise. Ce fut une grande bataille, la plus grande qu'on vit jamais. Tout Paris était accouru pour voir ce jugement, et il n'y eut qu'un cri dans la foule : « Sainte Marie à l'aide ! que la vérité se fasse jour ; déclarez-vous pour Aubry ! » La lutte est acharnée, inouïe, telle que les parents de Macaire en sont consternés : « Qui l'eût cru, disent-ils entre eux, qu'un chien nous pût faire pareille confusion ? » Alors un des leurs

s'élance sur la palissade, il va la franchir ; mais un cri se fait entendre de toutes parts : « Qu'on le pendre sur place ! » Il l'entend et prend la fuite. Aussitôt par un ban que le roi fait crier, mille livres sont promises à qui pourra le saisir. Un vilain qui venait à la cité pour emplettes, entend le ban, il avait à la main un bâton de pommier et s'en sert pour arrêter le fugitif. Il ne lui court sus que pour gagner la somme promise. Il le mène devant le roi et reçoit les mille livres. Le roi fait pendre le traître à l'endroit même où il a voulu franchir la palissade. Il le fait brûler ensuite, à la grande confusion de toute sa parenté. Cependant la bataille continue toujours. Le chien ne cesse de déchirer de ses morsures les flancs de Macaire, et Macaire, de son bâton, frappe le chien sur la tête à en faire jaillir le sang. Ceux de Mayence sont en grand émoi. Ils voudraient bien faire la paix à prix d'argent ; mais le roi jure que tout l'or du monde ne sauvera pas Macaire, s'il est vaincu. Il sera brûlé ou pendu, selon le jugement des barons. Le lévrier, à force de le harceler, a lassé son adversaire, qui ne peut plus s'aider ni de pied ni de main. A ce moment, d'un bond furieux, il lui saute au visage et le mord si cruellement qu'il lui enlève toute la pommette d'une joue. Macaire pousse un hurlement de douleur et s'écrie : « Où êtes-vous tous mes parents, qui me laissez ainsi accabler par un chien ? » « Ils sont loin de toi, dit le roi. Ce fut pour ton malheur que tu vis Aubry et la Reine ! » Enfin, le chien, dans un dernier assaut prend Macaire à la gorge et le tient si bien qu'il l'abat sous lui. Macaire crie merci pour l'amour de Dieu : « Ah ! noble roi, ne me laissez pas mourir ainsi, faites-moi venir un confesseur. Je veux tout avouer ! » Le roi y consent avec joie. Il fait mander l'abbé de Saint-Denis.

L'abbé se rend près de Macaire, que le chien, n'a pas lâché, il lui demande s'il veut dire la vérité, la vérité qui lui est déjà connue par le récit de la reine. Macaire répond d'une voix éteinte : « Confessez-moi et absolvez-moi de tous mes péchés; je suis jugé à mort. Je le sais, et toute ma parenté ne me servira de rien. » « Vous avez bien sujet de le croire, répond l'abbé, tant est grand votre péché. Et pourtant, si vous en faites l'aveu, il se peut que par égard pour votre haute noblesse, le roi ait pitié de vous. Je l'en prierai moi-même, mais cet aveu, il faut qu'il l'entende, lui, le duc Naimés et d'autres encore, sans quoi il n'y aurait pas amende honorable, et le chien ne vous lâcherait point. » « C'est vraiment ici un miracle qu'un homme tel que moi, ait été vaincu par un chien. Si Dieu l'a permis, c'est qu'il a voulu que le crime éclatât aux yeux de tous. Faites-en à votre volonté », dit Macaire. Alors l'abbé appelle le roi, le duc Naimés et tous les barons pour entendre les aveux du coupable : « Prenez garde, lui dit-il, de ne rien celer, car je sais déjà tout. » « Je ne dirai que la vérité, répond Macaire, mais, de grâce, faites que le chien lâche prise. » « Ton crime est trop grand, dit le roi; il ne te lâchera que si tu l'avoues ». Macaire confesse son crime, à commencer par la requête d'amour repoussée par la reine. Il dit ensuite comment il recourut à l'entremise du nain, et comment il le jeta dans le feu pour qu'il ne pût le trahir. Enfin, il avoue que le jour où la Reine partit, accompagnée d'Aubry, il n'y put tenir, s'arma, monta à cheval, se mit à leur poursuite et finit par tuer Aubry : « Quant à la reine, ajoute-t-il, je n'en saurais rien dire. Elle disparut dans le bois, et je ne la revis plus. Je m'en revins alors tourmenté par le remords. Que Dieu me refuse l'absolution, si j'en ai pas dit la vérité ! »

« Et moi, dit le roi, que je cesse de porter couronne si je mange avant d'avoir vu ta mort ! » « Naines, dit-il, encore, ce lâche coquin a trahi la reine ; il m'a tué Aubry que j'aimais tant, quelle sera sa peine ? » « Avisons, y répond Naines. Il faut d'abord qu'il soit attaché à la queue d'un grand cheval et traîné par tout Paris, et ensuite nous le ferons brûler vif. Nul de ses parents n'osera s'en plaindre ; au besoin, nous en userions de même envers eux ! » « Bien parlé ! » s'écrient les barons. Le chien, cependant, tient toujours Macaire, et si serré qu'il ne peut bouger. Le roi le prie doucement de lâcher prise pour l'amour de lui, et le lévrier obéit aussitôt, comme l'eût pu faire une créature raisonnable. L'abbé, avant de partir donne la bénédiction et l'absolution au pénitent.

Suivant le conseil de Naines de Bavière, le roi fait saisir Macaire et le fait traîner par tout Paris. La foule se rue derrière et crie : « A mort ! A mort ! le misérable qui a voulu honnir la reine et qui a tué Aubry, le meilleur bachelier que se pût voir. » Après l'avoir fait traîner ainsi, on le ramène à la place, on allume un grand feu, et on l'y brûle, en dépit de sa parenté, et à la grande confusion de la race de Mayence. »

Ainsi se termine l'épisode d'où a été tiré la légende du chien de Montargis, l'épisode qui nous intéresse du point de vue de l'histoire du Droit, car il nous montre en premier lieu un essai de recours au duel judiciaire, essai infructueux puisque personne n'ose combattre l'invincible Macaire ; en second lieu, le recours à un combat qui tient à la fois du duel judiciaire et de l'épreuve unilatérale. Evidemment, il s'agit ici d'une ordalie spéciale imprévue, inconnue jusqu'alors, l'épreuve par le chien, Mais on se trouve quand même en présence d'une véri-

table interrogation de la divinité et d'une véritable réponse du ciel. Dieu a rendu son jugement; il a donné sa force surnaturelle au lévrier. Ainsi l'avoue Macaire : « C'est vraiment ici un miracle qu'un homme tel que moi (Macaire) ait été vaincu par un chien. Si Dieu l'a permis, c'est qu'il a voulu que le crime éclatât aux yeux de tous. »

Nous aurions maintenant mauvaise grâce de ne pas dire comment se termine la geste : ce qu'il advint à cette gracieuse Blanche, perdue dans les grands bois. En ses errements dans la forêt, la reine rencontra un brave bûcheron du nom de Varocher. Après avoir entendu le récit de ses malheurs, il laisse femme et enfants pour aller conduire l'infortunée reine auprès de son père, l'empereur de Constantinople. Après un voyage plein d'imprévus, la reine accouche d'un fils chez un hôtelier hongrois. Cet enfant porte sur l'épaule une croix blanche, signe distinctif des enfants royaux. Sur ces entrefaites, le roi de Hongrie découvre le couple bizarre formé par cette jeune et belle femme et le bûcheron hirsute qu'elle appelle son mari. En voyant la croix blanche sur l'épaule de l'enfant, il reconnaît l'origine royale du petit garçon, questionne et finalement apprend la vérité. En grande pompe, il conduit la reine, son fils et Varocher, à la cour de l'empereur de Constantinople. Celui-ci, jure de venger l'affront fait à sa fille. Il défie Charlemagne. C'est la guerre. Après bien des péripéties, où Varocher, se révèle si ingénieux et si brave qu'il est sacré chevalier, après bien des batailles où aucun des partis n'emporte la décision, on convient de faire rencontrer deux champions, en un combat singulier devant le résultat duquel tout le monde s'inclinera. Varocher est nommé champion de

l'empereur de Constantinople; Ogier le Danois, celui de l'empereur Charlemagne. Le combat est indécis, mais terrible. Les combattants admirent réciproquement leur vaillance, puis en viennent aux confidences. Ogier apprend que la reine vit encore et qu'elle est mère d'un beau garçon; que cette guerre a lieu pour la venger de l'affront que Charlemagne lui a fait subir. Ogier comprend son devoir; quoiqu'il en ait, lui, l'invincible, il remet l'épée au fourreau, prend congé de Varocher à qui il fait part de ses desseins. Il s'en va trouver son empereur, lui dit qu'il a été vaincu. Charlemagne l'envoie ainsi que le duc Naimès, comme ambassadeur vers l'empereur de Constantinople pour lui demander merci. A force de prières, auxquelles se joint Blanchefleur, les ambassadeurs obtiennent que la reine soit rendue à Charlemagne pour qui cette réconciliation serait le suprême bonheur. Une entrevue a lieu entre les deux souverains au cours de laquelle la reine arrive avec son fils. Tout est bien qui finit ainsi. Le crime est puni, la vertu reconnue, la paix rétablie. Chacun retourne chez soi, non sans avoir célébré magnifiquement cet heureux dénouement. Varocher, revient, riche et puissant, retrouver sa famille et fait construire un château fort à la place de sa chaumière. Il est nommé champion de la cour de Charlemagne. Et le bon trouvère termine ainsi la geste :

« D'or en avant faut ici la chanson :

« Dex vos garisse, qui sofri passion ! »

CHAPITRE V

LA LEGENDE DE MACAIRE DEPUIS LE XII^e SIECLE JUSQU'A MONTAIGNE

Nous avons déjà constaté que moins de cent ans après son apparition la chanson de Macaire au XIII^e siècle était reprise par un trouvère resté également anonyme, et devenait la Reine Sibille. Cette geste est écrite en vers alexandrins, tout à fait dans le genre des romans courtois. Elle est beaucoup plus touffue, beaucoup plus compliquée que son modèle qui se rapprochait davantage du genre de la chanson de Roland. Son texte original disparaît à son tour mais heureusement un chroniqueur, Albéric des Trois Fontaines, en donne un sommaire¹; d'ailleurs ce poème est bien plus connu, bien plus divulgué que le « Macaire » et va avoir un succès et un retentissement considérable.

D'après Léon Gauthier², il est recopié au XVI^e siècle et de cette édition subsiste les 126 vers retrouvés par le baron de Reiffenberg³.

Puis il inspire l'auteur anonyme d'une nouvelle geste

1. Voir ce sommaire à l'appendice.

2. Référence précitée, p. 693.

3. Voir p. 18.

où le principal héros est Tristan de Nanteuil. Naturellement dans cette chanson, il y a un traître, Persan, fils d'Hervieu de Lyon, de la race de Ganelon. Il y fait allusion au combat que soutint Macaire compagnon de Persan et à la légende de la Reine Sibile¹. Il raconte même qu'à la mort de Guy de Nanteuil, Charlemagne, donna à Macaire de Losane le gouvernement de la cité de Nanteuil, et combien le descendant de Ganelon sut pressurer d'impôts les habitants de la malheureuse ville.

Puis les auteurs oublient certains épisodes de la légende, seul le combat du chien vengeur reste en leur mémoire. Ainsi Gace de la Bigne, chapelain de Philippe IV, Jean le Bon, Charles V, dans ses *Déduits de chasse*² retrace uniquement l'épisode du chien et nous donne ce précieux renseignement :

« L'histoire trop longue seroit
« Qui toute la réciteroit
« Aussi elle est aux paroiz paincte
« Pour cela scaivent des gens mainte. »

Enfin, la popularité de la légende est affirmée par l'auteur en ces termes :

« De preuve n'a mestier l'histoire
« Car en France est toute notoire. »

1. Voici un extrait de ce poème :

« Par lui (Machaire) et par son fail, par sa renoyerie,
Enchassa Charlemagne de France la garnye
Sebille la royne, qui tant fut enseigne,
Et Loëys l'enffant, qui tant ot seignorie.
Fist le champ au levrier devant la baronnye
De quoy il fut vaincus; car Dieu, le fist Marie,
Miracle y demonstra qui doit être prisie
Ainsy que vous orrés, s'il est qui le vous dye. »

Manuscrit de la Bibl. Nationale, fr. 1478 (fol. 139 v°).

2. Gace de la Bigne, *Histoire du levrier d'Aubri de Mondidier*, vers 1363. Ms. fr. de la Bibl. Nat.; Moreau, 1685, Collection Monchet, 9; volume intitulé : *Sur la chasse avant 1400*.

Il aurait été très précieux pour nous de savoir où et quand la peinture avait été « aux paroiz paincte ».

Gace de la Bigne sait encore la raison pour laquelle Aubry, qu'il fait devenir Aubry de Montdidier, comme dans le sommaire d'Albéric, meurt de la main de Macaire.

« Qu'avoit voulu le roy trahir
« Et avec la royne gesir,
« Qui estoit si très preude femme
« Qu'on ne vit oncques meilleur dame. »

L'auteur des *Déduits de chasse* a puisé également dans la deuxième version des détails inconnus de la première, — Macaire au lieu d'être traîné à la queue d'un cheval est « pendu en ung gibet ». Le meurtre a lieu « au bois de Bondis, à trois lieues près de Paris « et le duel » en l'ille de Notre Dame ez prez ». Malheureusement, il n'en dit pas l'époque.

De même un compilateur anonyme qui écrivit une histoire commençant à la fondation d'Athènes par Jupiter pour finir vers 1380, terme du règne de Charles V, a dû prendre dans la version en vers alexandrins, que Macaire, pour combattre le chien « n'avoit pour toutes armes que une queue ou tonnel trouée par les deux bouts¹ ».

Gaston Phébus, comte de Foix, mort onze ans plus tard, ne connaissait plus la chanson de geste, il avait seulement vu des peintures représentant le combat de l'homme et du chien². Il savait simplement qu'en tra-

1. Extrait des *Chroniques de France* (1380 ?). Auteur anonyme. Bibl. Nat., ms. fr. 5003, folio 96 découvert par Léopold Delisle.

2. « Feray ore un conte d'un levrier qui fu d'Auberi de Montdidier, lequel vous trouverez en France paint en moult de lieux. »

Ms. de la Bibl. Nat., Moreau, 1685, coll. Mouchet, 9. Volume intitulé : *Sur la chasse avant 1400*

versant la forêt de Bondy, Aubry de Montdidier fut attaqué par un nommé Macaire « homme qui le héoit par envie, senz autre raison ».

Peu de temps après la mort du comte de Foix, un ouvrage paraissait *Le ménagier de Paris* écrit par un bourgeois qui veut que les femmes soient amoureuses de leur mari. Pour les convaincre, il cite des exemples de fidélité, et ne manque pas de raconter à l'appui de sa thèse l'anecdote de notre brave chien¹. Il ajoute même avec assurance que le combat eut lieu en l'île de Notre-Dame de Paris et « encore y sont les lices qui furent faites pour le chien et le champ ». Voilà une affirmation un peu hasardée à la légère. En effet la critique historique en a démontré l'inexactitude; les lices, en question, devaient provenir d'une grande fête qui fut donnée en l'île de Notre-Dame à la Pentecôte de l'année 1313, où Philippe le Bel, ses trois fils et le roi d'Angleterre, prirent la Croix.

L'oubli se fait donc peu à peu en France sur la vieille chanson de geste, seul l'épisode du jugement de Dieu a frappé l'imagination populaire. Peut-être, est-ce à cause des peintures qu'on en a déjà faites, qu'il est resté dans les mémoires ?

Mais c'est alors que la chanson tout entière de la « Reine Sibile » va connaître une grande popularité en

1. Voici ce que raconte le prud'homme :

« Autre exemple peut estre prins du chien Maquaire qui vit tuer son maistre dedans un bois, et depuis qu'il fut mort ne le laissa, mais couchoit au bois emprès luy qui estoit mort, et alloit de jour querre son vivre loin et l'apportoit en sa gueule, et illec retournoit sans menger, mais couchoit, buvoit et mençoit emprès le corps, et gardoit icelluy corps de son maistre au bois, tout mort. Depuis, icelluy chien se combati et assailli plusieurs fois celui qui son maistre avoit tué, et toutes qu'il le trouvoit, l'assailloit et se combattoit; et en la parfin le desconfi au champs en l'Isle Nostre Dame à Paris, et encore y sont les traces des lices qui furent faites pour le chien et pour le champ. » *Le Menagier de Paris*. « Traité de morale et d'économie domestique, composé vers 1393 par un bourgeois parisien », t. I, p. 93.

Espagne. Elle fait l'objet d'une traduction en prose et est consignée plus tard dans un manuscrit de la bibliothèque de l'Escorial sous le titre l'*Historia de la Reyna Sibilla* grâce à laquelle on peut goûter la saveur de la geste plus aisément que par la lecture du sommaire d'Albéric¹.

De même au xvi^e siècle la Reine Sibille devient allemande dans le poème « L'Innocente Reine de France² », anglaise dans le « Sir Triamour » où cependant l'épisode du duel ne figure pas³.

En outre M. Francisque Michel dans son mémoire sur la popularité du roman des quatre fils Aymon⁴ a relevé dans le catalogue des manuscrits de la cathédrale de Peterborough, donné par Gunton à la suite de son histoire de ce sanctuaire, le titre d'une version de notre geste, probablement écrite en latin. Le titre de cette version était : « Qualiter Sybilla regina posita sit in exilium extra Franciam et quomodo Makare occidit Albricum de Mondidere ». Malheureusement, les volumes qui faisaient partie de cette bibliothèque ont été dispersés, de sorte que le manuscrit dont s'agit est probablement à jamais perdu. La Reine Sibille est reprise en entier en Italie dans les *Nerbonesi* d'Andrea da Barbarino⁵.

Que devient la légende au xve siècle ? Léon Gauthier au cours de ses recherches a trouvé à la bibliothèque de l'Arsenal un manuscrit de ce siècle intitulé *Garin de Monglane*. Dans le dernier quart de ce manuscrit

1. Voir un sommaire de l'*Historia de la Reyna Sibilla*, à l'appendice, d'après Gaston Paris (références précitées).

2. Voir à l'appendice le sommaire du poème allemand d'après Massmann; Wolfgang Menzel en donne également une notice (*Deutsche Dichtung*, Stuttgart, 1858, t. I, p. 299 à 300).

3. Voir références p. 20.

4. *Actes de l'Académie de Bordeaux*, IV^e année, 1842, note 12, p. 90.

5. Voir références p. 21.

existe une version en prose de la Reine Sibile, qui a dû être faite directement sur le poème qu'a résumé Albéric des Trois Fontaibes¹.

Cette recension a dû être l'œuvre d'un savant clerc qui dans l'ombre des bibliothèques a travaillé sans bruit, et sans faire divulguer son œuvre, car un historien considérable, en son temps, Olivier de la Marche traite de notre sujet dans son livre des *Duels* ou l'*Advis de gage de bataille*. Il interprète un peu trop largement les textes qu'il connaît et se figure qu'il les connaît tous. Or, il ignore totalement la première et la seconde version de la geste médiévale, le sommaire d'Albéric et la version en prose de la Reine Sibile. Il a dû simplement avoir sous les yeux, les récits de Gace de la Bigne et du comte de Foix. Aussi est-ce avec assurance qu'il affirme que c'est par jalousie pour l'amitié que le roi témoignait à Aubry que Macaire « l'occit en un bois », en le frappant par derrière, et qu'après l'avoir « meurdrit » il recouvrit de feuilles le corps de sa victime. De plus, comme au xve siècle, on était moins enclin à croire à la toute-puissance du jugement de Dieu qu'au xii^e, pour égaliser les chances du combat entre le chien et l'homme : « Ez pre fut Machaire enfouy jusques au fau du corps, en telle manière qu'il ne se pouvoit tourner ne virer tout à sa guise². »

D'après de nombreux historiens du vivant d'Olivier de la Marche, sous le règne de Charles VIII, une peinture

1. Ms. fr. de la Bibl. de l'Arsenal, n° 3351. Ancien BLF 226. Voir Léon Gauthier, références précitées, p. 686.

2. Voir Olivier de la Marche : « Traitez et advis de quelques gentil-hommes françois sur les Duels et gages de bataille, assavoir de Messire Olivier de la Marche, Messire Jean de Villiers... Messire Hardouin de la Jaille, et autres escrits sur le même sujet ». Paris, J. Richier, 1586, in-8°, 82 ff., folios 8 et 9.

du combat fut exécutée sur le manteau d'une cheminée de la grande salle du Château de Montargis. On y voyait, paraît-il Macaire, libre de ses mouvements et non enfouy jusques « au fau du corps » comme le dit Olivier de la Marche. Nous discuterons ultérieurement la date de cette peinture. L'intérêt de la signaler de suite, est de montrer que jusqu'ici Montargis n'avait aucun rapport avec le chien, et que ce n'est qu'après que la représentation du combat a été effigiée sur le manteau d'une cheminée de la grande salle du château de Montargis, que cette ville va se trouver mêlée à notre légende.

Vers la fin du xve siècle le poète Crétin dans son *Débat entre deux dames sur le passe temps des chiens et des oyseaux* fait allusion au lévrier d'Aubry en ces termes :

« Levriers sont chiens; direz-vous du contraire?
« Je croy qu'il n'est ni simple créature
« qui ne ayme bien quelque beau chien retraire,
« entretenir, veoir, nourrir, et attraire
« Auprés de soy, ou trop se desnature;
« car ung chien est de si bonne nature
« qu'il ne peult veoir à son maistre debattre
« Homme vivant, sans le vouloir combattre
« Tesmoing celluy qui combatit Maquaire;
« Ce fut combat de merveilleuse grâce¹ ».

Après le poète « au vers équivoqué » c'est le grave latiniste Scaliger qui indique l'épisode et voudrait, pour

1. Guillaume Crétin : Le Débat de deux dames sur le passe temps de la Chasse, des chiens et des oyseaulx, faict par Guillaume Crétin... On le vend au Palais... en la boutique de Jehan Longis... *In fine* : le loyer des folles amours nouvellement imprimé à Paris le premier jour d'avril 1500 par Antoine Couteau par Jehan Longis. Paris, 1526, in-8°, titre rouge et noir, figures sur bois. — Autre édition : Paris, Coustellier, 1723, 1 vol. in-12, p. 87.

perpétuer le souvenir d'une telle marque de fidélité, que le chien d'Aubry fut coulé dans le bronze¹.

Après de tels témoignages, le doute est-il permis?

C'est pourquoi après Scaliger, jusqu'au savant Bullet, qui le premier sut établir la vérité, nous ne trouverons pas un auteur, sauf Thévet, pour mettre un seul instant en doute la réalité de l'existence du combat. En résumé à la fin du xve siècle, l'épisode est complètement détaché de la geste primitive oubliée, mais il n'est pas encore fixé à Montargis, malgré la peinture de la grande salle du château.

Guillaume Bouchet dans ses *Sérées* confirme l'existence de cette peinture, cite l'épisode du combat « qu'il gardait comme or » et termine ainsi : « Comme il se trouve écrit et portraict en une sale de Montargis² ».

Au xvre siècle le combat aura les honneurs du burin. Vers 1580, paraît une estampe anonyme reproduisant la peinture du Château de Montargis, portant cette légende : « Le combat d'un chien contre un gentilhomme qui avoit tué son maistre faict à Montargis ».

L'ambiguïté du sens de cette légende mérite d'être relevée. Aucun signe de ponctuation ne sépare le mot « maistre » du mot « faict »... De sorte que l'on peut se demander si c'est le combat, ou bien le tableau, ou bien l'estampe... qui fut « faict à Montargis ». C'est peut-être, à ce jeu de mot que la légende du chien « de Montargis » a dû son étonnante fortune.

Guessard attribue cette estampe à Androuet Du Cerceau. Pour ce faire, il la compare à l'une des quatre plan-

1. Voir les références et le récit de Scaliger à l'appendice.

2. Guillaume Bouchet-Sérées, livre I^{er}, 7^e série, p. 230. Edition de Rouen, 1634-1635; L. et D. Loudet, 3 parties en 1 vol. in-8°.

ches qu'Androuet Du Cerceau, architecte de François I^{er} et Henri II a consacré au Château de Montargis dans son volumes *Des plus excellents bâtimens de France*, publié en 1576¹.

La grande salle du Château est figurée sur l'une de ces quatre planches. Cette salle possédait au moins deux cheminées. En les dessinant Du Cerceau a pris soin de représenter très finement sur le manteau de l'une d'elle la scène du combat entre l'homme et le chien telle qu'elle y était peinte.

Comme l'estampe est un agrandissement fidèle du petit dessin du combat sur l'une des planches, comme la date de publication du livre de Du Cerceau et celle de l'estampe sont très rapprochées Guéssard conclut en émettant l'hypothèse que l'auteur *Des « plus excellents bastimens de France »* est bien celui de l'estampe ». Ensuite Guéssard démontre que c'est sous Charles VIII qu'a été exécuté la peinture du Château. Il cite d'abord ce passage d'Androuet Du Cerceau. « En ce lieu (le Château de Montargis) les Roys ont souvente fois fait leur résidence, et néantmoins n'est l'on certain qui ont esté ceux qui ont faict bâtir ces édifices, sinon qu'il se trouve en bas de la couverture, de l'escalier de la grande salle où sont les armes de France, ces mots Charles Huitième combien que par là on ne puisse inférer que ce soit luy qui seul ait fait bâtir les autres bâtimens, comme étant

1. Jacques Androuet du Cerceau : « Les plus excellents Bastimens de France par J. A. du Cerceau, sous la direction de M. H. Destailleur. Gravés en fac-similé par M. Faure Dujarric ». Nouvelle édition augmentée de quatre planches inédites de Du Cerceau. Paris, A. Levy, 1868-1870, 2 vol. in-fol.

Du Cerceau qui fit partie pendant plus de quinze ans de la maison de Renée de France, et qui du reste a composé son œuvre à Montargis, avait au surplus en qualité d'architecte été chargé de la réfection des Ponts et Chaussées.

beaucoup plus anciens et de divers temps que de son règne¹ ».

Bref la grande salle et l'escalier qui y conduisait d'après Du Cerceau auraient été construits sous Charles VIII. La peinture n'aurait donc pu être effectuée antérieurement, elle ne pouvait l'être que sous ce règne ou postérieurement. Or, les personnages de la planche de Du Cerceau sont habillés à la mode qui finit avec le xve siècle. Cependant quelques détails, tels que les plumes qui ornent les coiffures des hommes indiquent une mode du xvie siècle. Mais cette objection ne démolit pas l'hypothèse de Guessard, appuyé d'ailleurs par Thomas Arnouldet, qui fut conservateur du Cabinet des Estampes de la « bibliothèque impériale », et par l'érudit Jules Quicherat. Le graveur du xvie siècle n'avait pas, ainsi que ses contemporains le souci de la couleur locale; il a reproduit ce qui restait de la peinture, mais, comme par places celle-ci était effritée, il a complété ce qu'il ne pouvait plus voir, par des détails qu'il avait sous les yeux. Cette remarque explique les anachronismes de l'estampe.

Cette hypothèse que le tableau a été peint sous Charles VIII a été vérifiée. Guessard ne connaissait pas, par exemple, un historien du xvie siècle, Dom Morin², qui confirme. Nous ne connaissons d'autre part, aucun auteur nous infirmant. Analysons maintenant l'estampe que nous a laissée l'artiste Montargeois : la scène du combat se déroule dans un lieu appelé « le pâtis » (ou aujourd'hui se trouve une salle des fêtes). C'était là « où sous le ciel se rendait la justice » si l'on en croit un plan du

1. Voir Guessard, références précitées, préface, p. xxxij.

2. Voir p. 83.

Musée de Montargis catalogué sous le n° 361 et offert par le regretté M. Huet en 1878.

Un érudit Montargois, le regretté M. le Roy a commenté ainsi l'estampe : « Au fond regardant le sud se voient les grands ponts de la chaussée, plus loin le coteau d'Amilly à gauche l'Abbaye de Saint-Dominique; le Loing passe sous les ponts, à droite, on reconnaît l'éminence et la figuration à l'antique du Château que borde à son pied la rivière du Puiseaux¹ ».

Nous avons donc d'après Du Cerceau une nouvelle indication du lieu du combat. Le jugement de Dieu aurait décidé de la culpabilité de Macaire sur « le pâtis » de Montargis. Cette affirmation de l'architecte de René de France s'explique assez aisément. — La justice était rendue sur le pâtis, de même que les mystères, les fabliaux, devaient être représentés sur cette grande prairie qui s'étendait au bord du Loing. Avant la guerre de 1914-18, quand notre bonne ville avait le bonheur de posséder une garnison : le 82^e Régiment d'Infanterie, le jour du 14 juillet, était passé en revue sur « le Pâtis ».

Aujourd'hui, les bords du Loing sont construits, et sur l'emplacement des revues d'avant-guerre, une splendide salle des fêtes, met à l'abri des intempéries les descendants, amateurs de spectacle, de ceux, qui, en plein air, ne craignaient pas de venir applaudir, joutes, tournois, mystères...

Du Cerceau n'a probablement rien inventé; il est tout naturel que la légende Montargeoise ait fixé le combat, là où les grands événements de la cité se déroulaient.

1. Conférence faite par le regretté M. Le Roy à la Société d'Emulation de Montargis le 15 décembre 1927.

L'architecte du xvi^e siècle n'a fait que de reprendre en son estampe une tradition locale.

Pour la première fois en 1571, un peu avant la publication des *Plus excellents bâtimens de France* paraît le nom de Montargis dans la littérature. F. de Belleforest dans ses *Histoires prodigieuses* raconte l'épisode, sans date, mais il dit : « Le roy, qui ne voulait qu'un accident si mémorable fut effacé par l'inclémence et oubly du temps, fait tirer cette histoire au chasteau de Montargis, où encore elle est effigiée, pour le salaire de la vaillance de ce chien, auquel les richesses n'eussent de rien servy pour recompence ». Il avoue d'ailleurs son ignorance en ces termes. « Mais un malheur a suivy l'heur des François, que comme ils ont esté vaillans en guerre et justes en leurs jugemens, ils ont aussi esté simples et peu soigneux à escrire leurs gestes, tellement que ceste histoire si remarquable est si obscurément traictée que la seule peinture est celle qui nous l'a remise sus, sans que nous ayons cest heur de scavoir ny le nom du roy, ny le temps que cela advint, ny le nom de ceux pour qui la partie a esté dressée¹ ». Ensuite Belleforest avance que le combat a eu lieu à Montargis puisque c'est au Château de cette ville qu'est la peinture. Bien faible argument : telle est la critique à lui adressée par Jean de Marconville, quelques années plus tard. Cet auteur reproche encore à Belleforest d'affirmer que Macaire était armé de pied en cap et libre de ses mouvements puisqu'il était enterré « jusqu'au fau du corps, n'ayant que

1. « Histoires prodigieuses extraictes de plusieurs fameux autheurs grecs et latins, sacrez et profanes, mises en notre langue par P. Boaisteau, surnommé Launay... augmentées... de six histoires advenues de notre temps, adjoustées par F. de Belleforest. » Paris, C. Macé, 1575, in-8° XII-75 ff. fr. (t. II, fol. 295 à 298).

les deux bras libres, suffisans toutefois pour se défendre contre l'animal ». Il prend ces détails dans les « duels » d'Olivier de la Marche « jadis premier maistre d'hôtel de la maison de Philippe, archiduc d'Autriche ».

En tête du livre de Jean de Marconville se trouve une petite gravure où Macaire est représenté enterré jusqu'au nombril, malheureusement l'auteur en est inconnu. C'est la seule gravure que l'on connaît qui présente Macaire dans cette pénible position¹.

Dans cette deuxième moitié du xvr^e siècle tous les historiens français croient absolument à l'existence du chien, mais sont en désaccord sur le temps et le lieu du combat. Ils connaissent la peinture du Château et rattachent petit à petit la légende à notre ville. Pourtant il nous faut citer un sceptique, *André Thevet* qui dans sa *Cosmographie universelle*² publiée à Paris en 1575, déclare : « Dans ce château (celui de Montargis) était, de mon jeune âge, figurée une histoire d'un lévrier qui combattit et desfit un gentilhomme qui avait cautuleusement tué son maître. De dire que la chose soit advenue, je n'en veux rien affirmer, tant y a que cela estoit effigé contre un manteau de la cheminée. » Mais cet incrédule est l'exception qui confirme la règle.

En France, la chanson de la Reine Sibille est donc bien oubliée. Au contraire, en Espagne l'*Historia de la Reyna Sibilla* était imprimée à deux reprises différentes. La première fois à Séville en 1532, puis à Burgos en 1551.

1. « Recueil mémorable d'aucuns cas merveilleux advenuz de nos ans, et d'aucunes choses estranges et monstrueuses advenues es siècles passez, par Jean de Marconville ». Paris, veuve Cavellat, 1598, in-18, T. VI, p. 51.

2. *André Thevet, Cosmographie Universelle*, Paris, 1575, 2 vol. in-fol. (t. II, livre XV, fol. 573).

Egalement à Anvers, de 1550 à 1544, une Reine Sibile traduite en néerlandais sortit des presses de Wilhem Worsterman¹. Le texte de cette nouvelle édition est à peu de chose près le texte espagnol, mais il est plus concis. Cette constatation a permis au savant secrétaire de l'académie impériale de Vienne de faire remarquer que c'est probablement sur le même original français qu'ont été faites les deux versions espagnoles et néerlandaises.

Cependant en 1599, Juste Lipse adressait une longue lettre aux Belges, sur les vertus et la fidélité des chiens, ses grands amis. Notre *venaticus canis* y trouvait naturellement sa place et c'est la version de Scaliger que Juste Lipse reprenait².

1. Voir ouvrages de Wolf, références précitées, p. 20.

2. Juste Lipse, *Epistolarum centuria prima ad Belgas*, épistola 44 Rome 2. Anvers, 1637, p. 390.

CHAPITRE VI

MONTAIGNE ET LE CHIEN DE MONTARGIS

Quelques points d'Histoire Montargoise.

En 1588, Montaigne écrit une note se rapportant à notre légende, sur un exemplaire de ses *Essais*. Cet exemplaire avait été conservé d'abord dans sa famille, puis déposé aux Feuillants de Bordeaux et enfin à la Bibliothèque de cette ville dont Montaigne fut maire. Cette sixième édition des *Essais* ne fut que très récemment connue. En 1595, Pierre de Brach et Mademoiselle de Gournay en avait bien publié une édition posthume mais très remaniée et incomplète. Ce n'est qu'en 1912, qu'une reproduction en phototypie fut divulguée par la librairie Hachette, contenant le passage qui nous intéresse. Donc, Montaigne, dans le livre II, chapitre XII de ses *Essais* raconte l'histoire du chien de Pyrrhus d'après Plutarque, puis toujours d'après le grand prosateur grec, celle d'un chien préposé à la garde d'un temple d'Athènes qui fit capturer un voleur ayant dérobé des « vases précieux et bijoux » de ce temple et en note écrite de sa main, il ajoute : « Au demeurant, ce chien, ne montra de plus extraordinaire subtilité et persévérance que celui dont

le trait se lit en nos anciennes chronyques de Roy Charles cinquiesme. En la ville de Montargis-le-Franc, où gist le beau chasteau affectionné de nos roynes, vivait alors très riche homme de noblesse et bien apparenté nommé « Aubry de Montcresson » lequel aiant eu querelles et noises avec ung certain chevalier que nomme l'auteur de la chronique Macaire, celuy-cy attendist nuitamment et occist son rival « es-forest de Montargis » laquelle encore de notre temps, est très espesse et renommée de prouesses, voleries, vilenies et brigandages. Or, advint que le chien que Aubry avait lors quant et lui, depuis plus ne se pensoit manger et esbaudir tant que aiant restrouvé le chevalier Macaire en milieu de place publique lui saillit sus moult ireusement et outrageusement, de quoi feurent esbahis tous les assistans qui connoissoient que Macaire avait été l'ennemi de son maistre. Lors feurent en doubtaunce quelques-uns et augurèrent malle chose avoir eu lieu entre eux, d'autant que la mélancolie du chien datoit dès l'instant qu'avait disparu Aubry. Gents appostes aiant espilé le chien le virent enchasquer jour cheminer « à la pierre de Petcourt » en belle erre à l'aller et piteusement au revenir, dessous feust trouvé le corps de Aubry haché et occis vilainement et les membres destrenchez. Nostre roy Charles cinquième ayant oui conter la chose et comme quoy le chien, d'humeur molle et bénigne à tous, ne montrait aspreté et courroux que pour Macaire, soupçonna véhémentement ce darrain avoir, par traistrise et félonnie, agi contre la vie de Aubry. Par quay, jugea qu'il échevit gage de bataille, qui eust lieu « dans le castel de Montargis » estants présents, le roy, la royne, plusieurs grands princes et seigneurs es foule au populaire de païs. Et feut baillé, à

l'homme ung baston et au chien un tonneau percé pour son retraict. Et quant le chien aiant prins l'homme à la gorge, lui contraignict advouer vergongneusement son crime, et fait Macaire disgradé de son titre de chevalier et gentilhomme et ensuite pendu. Et un peintre célesbre d'Italie, venu en France, fist plus tard de son pinceau belle et merveilleuse relation de ce combat. Cette peinture feust mise en la grand'salle du Chasteau de Montargis ou je l'ay veue. Vrayement le traict de ce chien n'arreste en arriere de ceux des antiques et si nous montre que encore bien que les hommes denos jours ayant des cheu de l'excellente condition et vigoureuse trempe d'asme des anciens temps, nos bestes ont conservé leur assiette à celle des Grecs et des Romains¹ ».

Voilà des précisions ! d'où Montaigne les tient-il ? Il était avant tout curieux d'histoires locales, était-il sévère critique historique ? Son septicisme « doux oreiller pour une tête bien faite » aurait pourtant dû le faire douter quelque peu de l'authenticité d'une anecdote recueillie qui sait comment ? Nous avons ouï dire, par des membres de la Société d'émulation de Montargis, que Montaigne était venu visiter notre bonne ville. Nous donnons ce renseignement tel qu'il nous parvient sous les réserves les plus expresses. S'il est exact, voici l'hypothèse que nous proposons ; Montaigne, personnage considérable, a dû rencontrer à Montargis, un autre grand homme de son temps, l'auteur Montargois *Des plus excellents bastiments de France*, Jacques Androuet Du Cerceau. Du Cerceau a promené son hôte dans le beau

1. Edition phototypique des *Essais* de Michel de Montaigne, livre II, chapitre XII. Librairie Hachette, Paris, 1912.

château où comme architecte du roi, il avait ses entrées. Il a montré au Maire de Bordeaux la peinture de la grande salle. Il l'a emmené dans la belle forêt de Montargis. Et Montaigne en a conclu, qu'étant donné que la peinture avait été faite à Montargis, sous le règne de Charles VIII, renseignement fourni par Androuet du Cerceau, que Charles V était venu trente deux fois séjourner au Château de Montargis, le meurtre avait dû vraisemblablement se produire, sous le règne du roi, qui avait fait de notre cité la résidence habituelle de sa cour, dans l'horreur des grands bois, près la pierre de Petcourt, monument mégalithique, appelé aujourd'hui communément la Pierre du Gros Vilain. D'ailleurs l'écrivain n'a probablement fait que répéter la tradition orale montargoise qui s'était formée autour du tableau de la grande salle du manoir royal, tableau peint d'après Montaigne par un artiste italien, postérieurement au règne de Charles V.

Devant la gravité d'un tel témoignage et le poids de l'affirmation de Montaigne, d'aucuns ont cherché si quelque chose de tangible pouvait servir de base à ce récit; et, si par exemple il n'y avait pas eu sous Charles V un nouveau chien justicier, tout différent de celui chanté par la geste médiévale. Voici le résultat de ces recherches.

Aubry de Montdidier étant devenu dans la version de Montaigne, Aubry de Montcresson, nous avons cherché dans les archives de la région si trace était retrouvé d'une famille de Montcresson, la chose paraissant vraisemblable puisqu'à quelques kilomètres de Montargis, se trouve une petite commune qui porte ce nom. Or, dans un procès-verbal des coutumes de Montargis et de Lorris du 13 septembre 1531, il est fait mention d'un Messire

Etienne des Ruaux, seigneur de Montcresson. Un vicaire de la cure de Montargis, l'abbé Patron, dans ses *Recherches historiques sur l'arrondissement de Montargis* prétend que la famille des Machault comptait parmi ses membres trois jésuites qui étaient de la famille seigneuriale des Montcresson. Cette noble famille, comme presque toutes, devait avoir une origine très ancienne; aussi est-il plausible qu'au xiv^e siècle il existait déjà des seigneurs de Montcresson. Mais faut-il déduire d'une base aussi flottante qu'un deuxième combat du chien, tout différent du premier, ait eu lieu à Montargis, comme l'indique le conseiller au Parlement de Bordeaux ?...

Montaigne est trop précis dans les détails qu'il nous expose : le combat a eu lieu au « Castel de Montargis ». Pourquoi en ce lieu, puisqu'auparavant on avait toujours désigné l'île de Notre-Dame de Paris, où, à Montargis « le Pâtis ». Il semble que cette adaptation étroite à notre château ne pouvait être qu'agréable aux amis Montargois de l'écrivain.

En second lieu, voici un argument qui paraît décisif : Ni Christine de Pisan, qui a beaucoup vécu en compagnie de Charles V, ni Froissart qui en fut l'historiographe, ne font la moindre allusion à notre légende. Bien plus Gace de la Bigne, connaît l'épisode mais ne sait quelle date lui fixer. Si le fait s'était produit sous Charles V, en l'île de Notre-Dame de Paris puisque c'est le lieu où il place le combat, et non à Montargis, il n'aurait pas manqué de citer le règne du roi dont il était le chapelain, comme le temps d'une si curieuse anecdote.

Ainsi, il apparaît vraisemblable que Montaigne, a recueilli les renseignements dont s'agit, auprès de ses amis Montargois, qui, pour tout l'ord du monde, n'auraient

pas voulu retirer à leur ville natale la gloire d'avoir été le lieu d'un tel fait. Maintenant que le pénible devoir u'une mise au point est accomplie, devoir d'autant plus dur qu'il s'agissait de contredire un de nos plus grands écrivains et philosophes, et de démolir une légende montargoise, nous nous empressons avec joie de discuter les circonstances atténuantes qui ont pu induire en erreur l'auteur des *Essais*.

Le Château de Montargis a mérité le titre de berceau des Enfants de France. En effet, depuis Louis VII jusqu'à François I^{er} où Fontainebleau est dans toute sa splendeur, si l'on en veut croire Montaigne, plusieurs reines de France sont venues faire leurs relevailles au Château de Montargis. Le charmes du paysage gâtinais, la forêt qui permet les plaisirs cynégétiques, le château de la Salle à Paucourt, au milieu des bois, excellent rendez-vous de chasse et... d'amour, ont souvent retenu les hôtes couronnés de notre cité plus longtemps que ne l'exigeait l'état de santé des royales accouchées. Quand les rois stationnaient en notre castel, ce n'était que tournois, joutes, carrousels, combats simulés, représentation des chansons de gestes, des vieilles légendes, des récits des bardes et des trouvères, des mystères, Pépin le Bref, dès 751, donnait à Ferrières, à ses courtisans, le spectacle du combat du lion et du taureau, piqué par les railleries de certains sur sa petite taille, tout le monde sait qu'il est même descendu dans l'arène. Il n'est donc pas trop hasardeux d'émettre l'hypothèse que les rois de France ont fait représenter par des acteurs au manoir Montargois, les faits chantés par le trouvère du *XI^e* siècle; puis peu à peu, comme une représentation de toute la geste était bien longue, épisodes sur épisodes furent

laissés de côté, tant et si bien qu'un seul demeura : le meurtre d'Aubry, le lévrier qui dévoile le criminel, le combat où Dieu donne la force à celui qui possède le droit.

Charles V sous le règne duquel, Montargis fut le siège presque continu de la cour, y fit certainement représenter le combat. A ce propos notons un passage d'un vieil ouvrage qui nous a été aimablement communiqué par Monsieur Barrier, érudit Montargois. Ce vieux livre a pour titre : « *Les loisirs des Bords du Loing*. Nous n'en connaissons pas l'auteur. Il fut imprimé à Montargis en 1784. Voici donc l'extrait en question : « Charles V, dit le « sage » qui régna depuis 1364 jusqu'en 1380 augmenta considérablement le château de Montargis et y plaça la seconde horloge qu'il y ait eu en France. En 1370, il avait fait faire celle de Paris, au Palais, par Henri de Vic, qu'il avait fait venir exprès d'ailleurs et auquel il assigna six sols parisis (par an sans doute) et son logement dans la tour du Palais. En 1380. Il fit faire par Jean Jouvenec celle du Château de Montargis. Le nom du roi fut gravé sur le timbre, semé de fleurs de lys sans nombre ».

Dans la mémoire des Montargeois, une association certaine se fit entre le roi qui fut leur hôte, et le curieux combat si souvent mimé. Montaigne n'a fait qu'enregistrer la tradition orale de notre cité. Comme la divulgation des œuvres restait encore au ^{xvi}^e siècle très médiocre, il fut très excusable de ne pas avoir été mieux averti et d'avoir fait foi à l'affirmation de toute une ville et au renseignement d'un homme aussi considérable qu'était Androuet Du Cerceau.

Après Charles V, Charles VII, habita à plusieurs reprises le manoir. Nous tirons du même ouvrage ano-

nyme *Les loisirs des Bords du Loing* le passage suivant : « En 1418, les Anglais ayant déjà subjugué une partie de la France septentrionale et s'étant introduits dans Paris par les menées du Duc de Bourgogne, le seigneur de l'Île Adam tira de cette capitale le Dauphin, depuis roi Charles VII et l'amena à Montargis pour y être gardé avec entière sûreté...

En 1459, Charles VII assembla un Parlement à Montargis, pour y faire le procès de Jean, duc d'Alençon, à cause d'un crime de lèse-majesté, de favoriser la rebellion du Dauphin, depuis Louis XI, contre le roi, son frère, et d'intelligence avec les ennemis de l'Etat. Plus loin, nous trouvons l'étymologie du titre de notre ville « Montargis le Franc ». « Charles VII par ses lettres patentes du mois de mai 1430, accorda aux habitants de Montargis l'exemption de tous subsides et subventions généralement quelconques, sauf le droit de gabelle qui fut uniquement réservé. Il leur permit de composer leurs armoiries de la lettre M couronnée et de porter en tous temps sur leurs habits cette glorieuse devise en orfèvrerie, broderie, ou autrement ainsi qu'il leur plairait. Il déclara vouloir que la ville s'appelât « Montargis le Franc » et qu'elle fut remise avec le Château et ses dépendances au domaine de la couronne à perpétuité. Il fonda annuellement quatre foires franches à Montargis qu'il déclara ville d'arrêt, il permit aux habitants l'usage du bois de la forêt voisine pour leur chauffage et bâtiments; ces privilèges sont, dit-il, accordés « à la recommandable loyauté des habitants et à la vertueuse résistance par eux faite à l'encontre de nos ennemis, qui a été, moyennant le bien qui s'en suivit, le commencement de notre bien et bonheur ». En effet en 1427, une armée

anglaise de 3 à 4.000 hommes conduite par les comtes de Warwick, Suffolk et lord Pool assiégèrent Montargis et ne purent s'en emparer grâce à la résistance acharnée des habitants, à la gaillardise Montargeoise que les descendants des assiégés ont symbolisée dans la suite des temps, en créant de toutes pièces un personnage qui n'a peut-être jamais existé en réalité et qu'ils ont nommé Gaillardin. Naturellement, de nos jours, place de la République à Montargis, s'élève une statue de Gaillardin, terrassant un Anglais. Cette œuvre est due au ciseau du sculpteur Paul Desvergnès; elle a été érigée en 1921. Voici l'inscription qu'elle porte « le 5 septembre 1427, après trois mois d'héroïques efforts, les milices Montargeoises, secourues par Dunois, Pothon de Xantrailles et Lahire forcèrent les Anglais, commandés par Warwick, Suffolk et de la Pool à lever le siège de la ville. Gaillardin, citoyen de Montargis, s'empara de l'étendard de Warwick. Cet étendard fut brûlé en 1792, en signe de fraternité des nations ». Il est regrettable que la fraternité entre les nations française et anglaise ait été poussée jusqu'à détruire une pièce historique de cette importance. C'est ainsi que, comme le chien de Montargis, Gaillardin est passé à la postérité. Dom Morin, d'ailleurs historien du xvi^e a cru à sa réalité. Il raconte ses hauts faits dans son *Histoire du Gastinois* dont nous parlerons plus loin (livre I^{er}, chapitre II). Cet auteur n'a fait probablement qu'enregistrer lui aussi une tradition locale, sans chercher la trace du héros, dans les chroniques du x^v^e siècle qui sont toutes muettes à son sujet. La réalité n'est, cependant, pas moins belle que la légende; trois mois la ville résista sans pouvoir se ravitailler. Heureusement une armée française venant d'Or-

léans conduite par le Bâtard d'Orléans, le comte Dunois, forte de 1.600 soldats, attaqua le camp Anglais. Pendant ce temps, les habitants allèrent rompre les digues de nombreux étangs, sis en amont de la ville et notamment l'étang de Cuivre, près Champignelles. Les Anglais, repoussés par Dunois dans leur camp, qui était dans la vallée furent en grande partie noyés par l'inondation provoquée par la rupture des digues qui amena soudain un débordement du Loing et de son affluent l'Ouanne; d'où la fameuse noyade des Anglais connue à Montargis. Un étendard anglais fut pris, celui de Warwick; et de cette première victoire française à la suite des désastres de la guerre de Cent ans, naquit un renouveau d'espoir dans le parti des Armagnacs; la confiance était revenue en l'étoile du « petit roi de Bourges ».

Puis Jeanne d'Arc arriva. Elle passa à Montargis probablement en allant de Gien à Reims, pour le sacre du Roi Charles VII, le 28 juin 1429, et certainement le 19 ou 20 septembre de la même année quand l'armée des Armagnacs reculait de Paris sur Gien. Une plaque placée par les soins de la Société d'Emulation de notre ville le sur la façade est de l'église Sainte-Magdeleine de Montargis, en en face de la statue de Mirabeau; un vitrail récent (1926) de David Plateau de Lille, placé à gauche en entrant dans cette église, commémorent le passage de l'héroïne du 19 septembre 1429.¹

Enfin, Charles VIII fut le troisième mécène royal Montargeois. Voici un extrait de la lettre III de Léorier de

1. Voir Perceval de Cagny, *Chroniques*, publiées par H. Moranville. Paris, 1902, in-8°, p. 170 et 171.

Voir *La vie de Jeanne d'Arc* d'Anatole France. Paris, 1908. Edition Calmann-Lévy, 2 vol. in-8° (t. II, p. 87).

l'île écrite au ^{xviii} siècle et rapportée dans l'ouvrage déjà cité : *Les loisirs des bords du Loing* qui va nous ramener au lévrier d'Aubry que nous venons d'oublier quelques instants. « Charles VIII tint aussi sa cour à Montargis. Ce fut lui qui fit construire ou établir le grand escalier qui monte de la cour du Château à la grande salle d'en haut. Il le fit couvrir en plomb et le fit orner des armes de France avec l'inscription de son nom. Sur le palier qu'on voit au milieu du grand escalier, le grand prévost de l'hôtel rendait la justice. Charles voulant éterniser la mémoire d'un événement singulier le fit représenter en un tableau qu'il fit poser sur une des six cheminées de la grande salle du Château de Montargis où il existe encore. C'est le combat d'un lévrier contre un officier de sa cour qui avait assassiné le maître de ce chien. Le chien avait pour tout refuge un tonneau plein de paille. Les combattants présentés l'un contre l'autre à la vue du roi et de ses courtisans, le lévrier s'élança au col de l'officier et le saisissant au défaut du gorgerin, l'eût étranglé si le roi ne les eût fait séparer ».

Il est intéressant de rapprocher cette description de la peinture des indications que nous en a données Androuet Du Cerceau.

Ces divers renseignements sur l'histoire locale de notre cité, qui s'éloignent fatalement du chien de Montargis, montrent qu'au moins trois rois de France, Charles V, Charles VII et Charles VIII se sont intéressés vivement à notre ville. Il n'est donc pas étonnant qu'il s'y soit créée une tradition orale plus ou moins légendaire, favorisée par l'effervescence qu'y produisait le séjour parfois prolongé de nos souverains. C'est cette tradition que Montai-

gne a reprise et c'est ainsi que s'explique aisément l'erreur d'un de nos plus grands écrivains.

En Allemagne d'ailleurs comme en France, le chien, détaché complètement du poème médiéval, devient un personnage montargeois authentique, relativement récent. Voici la relation d'un historien de Nuremberg, Philippe Camérarius (1537-1624) :¹ « Tale aliquid aliquentoque splendidius, nimirum duello ipso cum sicario, in gallia accidit, non adeo multi sunt anni, fide jubente pictum, quam continuo at que eventu rei exaratam ad hunc diem conspici audio in arce oppidi cui vulgo nomen Montargis; et sequentia, quae ob nimiam prolixitatem omitto¹ ».

1. Philippe Camérarius, *Operae horarum subcisivarum, sive Meditationes historicae*, Francfort 1615, Centuria secunda, p. 359, 1615.

CHAPITRE VII

LE CHIEN DE MONTARGIS AU XVII^e SIECLE

Dom Morin.

Connaissant peut-être l'opinion de Montaigne sur notre légende Jean de la Taille, vers la fin du xvi^e siècle, dans le « Discours notable des Duels » indique que le combat eut lieu sous Charles V. « Ne fut-ce qu'un (combat) entre autres qui fut donné par le roi Charles V, surnommé le sage, non point entre deux hommes, mais entre un lévrier d'attache et un archer des gardes¹. »

En 1608, d'un auteur inconnu, paraît un recueil intitulé : *De la fidélité d'un lévrier*. L'auteur reprend l'histoire d'après Belleforest et nous apprend qu'il connaît un autre exemple de la « féauté d'un lévrier » ! qu'il tient d'Olivier de la Marche. Ce dédoublement de notre légende est curieux; c'est la première fois qu'il nous arrive de remarquer un tel fait²

En 1609, Claude Expilly³, président au Parlement de

1. Jean de la Taille, *Discours notables des Duels*. Paris, 1607, 1 vol. in-18 (p. 51 à 52).

2. « Choix de plusieurs histoires et autres choses mémorables tant anciennes que modernes, appariées ensemble. » Paris, Mettayer, 1 vol. in-12.

3. Claude Expilly, chevalier, conseiller du Roy, en son conseil d'état. Plaidoyez III sur l'édit des Duels, publié le 13 juillet 1609, p. 312 et 313. Lion, 1636, in-4°.

Grenoble, l'un des réformateurs de l'orthographe française, publie un plaidoyer en faveur du chien. Avec certitude, il cite comme date et lieu de l'action, le temps du roi Charles V et la forêt de Bondy. Le meurtrier est toujours Macaire et la victime Aubry de Montdidier. Il confesse cependant que « plusieurs racontent l'histoire avec quelque diversité ». La date de Charles V se retrouve encore dans « le Vrai et ancien usage des duels » du sieur d'Audiguier, qui ne fait que répéter Jean de la Taille, mais ajoute et ceci ressemble fort aux appréciations de Scaliger. « L'histoire dit qu'il (l'archer) fut puny, mais elle ne dit point de quelle mort, ni pourquoi, ni de quelle façon, il avait tué son amy. Si ce chien eust esté grec, au temps qu'Athènes estoit en son lustre, il eust esté nourry au despens du public, son nom seroit dans l'histoire, et son corps ensevely avec plus de raison et de mérite que celui de Xantipus¹. »

En 1616 passe à Montargis, l'archéologue et historien Peiresc. Il visite le château et nous donne une description des plus intéressantes du tableau peint sur le manteau de la cheminée de la grande salle. Voici ce que nous apprend Peirese : « La salle a..... pas de long et... de large, et est fort spacieuse, y ayant une cheminée à chaque bout et deux de chaque côté en longueur, qui font six en tout. Sur celle du fond de main droite en entrant. escrite autrefois de beaucoup d'escritures dont les fraguements demeurent d'environ 200 ans, il y a deux grands ecussons, l'un de France à trois fleurs de lys, tant seulement soutenu par deux anges, et l'autre de l'empire, ayant un

1. « Le vray et ancien usage des duels, confirmé par l'exemple de plus illustres combats et deffys qui se soient faits en la chrestienté » par le sieur d'Audiguier. Paris, P. Billaine, 1617, in-8° (p. 363 à 367)

aigle à triple teste, de couleur claire en champ obscur soutenu par deux aigles d'or. — D'autre bout, il y avait deux autres forts grands écussons de Hongrie et de Castille, d'argent et de gueulles de six pièces et de Léon et Castille escartellez, les lions tournés du côté gauche obscurs en champ clair et les chasteaux au contraire. Au-dessous desquels la cheminée se trouvait peinte de ce célèbre duel d'entre un chien et un homme qui avait tué son maître, dont il ne reste que des vestiges de la teste de l'homme et bien peu du reste du corps et les nanches du chien, le reste étant effacé par l'antiquité. A main droite de la dite cheminée étaient peintes les figures debout de Charlemagne et Louis le Débonnaire, dont les fraguements des inscriptions se lisent encore, d'une escriture de deux cents ans pour le plus. De l'autre côté gauche, y avait les figures debout de trois autres rois, dont les inscriptions sont plus difficiles à lire pour être plus effacées. Tout le reste de la salle montrait d'être peint, mais la peinture est toute effacée¹. »

De suite, le lecteur comprend l'importance d'un tel témoignage provenant d'un historien aussi réputé que Peiresc. L'auteur écrit vers le milieu du ^{xvii}e siècle. Il indique que la peinture est de deux cents ans au plus. Or, cela nous reporte à 1450 au maximum. Voilà la meilleure preuve que le tableau n'a pas été effectué sous Charles V comme d'aucuns l'ont prétendu. L'indication des portraits de Charlemagne et de Louis le Débonnaire ainsi que ceux de trois rois est également très

1. Peiresc, Manuscrit du milieu du ^{xvii}e siècle retrouvé à la Bibliothèque de Carpentras, n° 1771, f° 198-199. Voir aussi : *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*, Fontainebleau, 1922, t. 36, 1^{er} fascicule.

précieuse. Elle nous explique l'idée de l'artiste inconnu, auteur de la peinture. En représentant le duel entre l'homme et le chien, le peintre en a voulu rappeler l'époque qu'il connaissait vaguement : C'est pourquoi il a peint Charlemagne et Louis le Débonnaire sous les règnes desquels il supposait le combat avoir eu lieu. En même temps, il a désiré représenter les rois Mécènes de Montargis, et nous supposons que les trois portraits signalés par Peiresc étaient ceux de Charles V, Charles VII et Charles VIII, qui, comme nous l'avons longuement expliqué au précédent chapitre, s'étaient particulièrement intéressés à notre Château. Il nous est même presque permis d'affirmer que Charles VIII était certainement l'un des personnages auquel Peiresc fait allusion, si l'on veut en croire un de ses contemporains, l'historien du Gâtinais, Dom Morin, dont voici les paroles : « En mémoire de cette histoire, le Roy (Charles VIII) la fit peindre sur le manteau de la cheminée du midi de la grande salle du Château de Montargis. » Il est vraisemblable en effet que le roi qui faisait peindre le combat ait eu son portrait à côté de la peinture puisque d'autres souverains y étaient représentés.

Dom Morin mentionne également la date de construction de l'escalier et de la grande salle . « Le grand et principal escalier fut construit du même temps que la grande salle, et fut couvert de plomb du règne de Charles VIII qui se délectait fort au Château de Montargis. » Ce témoignage, et c'est pourquoi nous avons un peu anticipé sur l'ordre qui devrait régner dans cette étude chronologique, confirme celui d'Androuet Du Cerceau, celui de Montaigne, et celui de Peiresc. On nous objectera qu'entre 1450 et 1483 il y a un écart de trente-trois ans,

donc que s'il faut prendre l'appréciation de Peiresc « les fraguements des inscriptions se lisent encore, d'une écriture de deux cents ans, pour le plus », très au pied de la lettre, ce tableau aurait été peint sous Louis XI, encore que Peiresc indique ces deux cents ans comme la limite maximum; mais en tenant compte de cette remarque, et de cette autre qu'il ne nous donne pas une date exacte, les mots deuxcents ans au plus, quand il s'agit d'une peinture dont il ne reste que des « vestiges » doivent être interprétés largement.

Il n'existe donc aucune contradiction entre le passage de Peiresc, celui d'Androuet Du Cerceau, celui de Montaigne et celui de Dom Morin. Voilà quatre témoins qui nous permettent d'affirmer encore une fois que le tableau de la grande salle du Château de Montargis a été peint sous Charles VIII et non sous Charles V.

Qui était donc ce Dom Morin dont nous avons cité le nom avant l'heure ? Nous avons eu la chance d'avoir entre les mains un rare exemplaire de l'*Histoire du Gastinois* de Dom Morin, édité en 1883. Cet ouvrage nous a été gracieusement communiqué par M. l'abbé Lasne, directeur de l'Ecole libre Saint-Louis de Montargis. Cet érudit a l'avantage d'habiter les restes de notre ancien manoir et les nouvelles constructions où est le siège de son collège. Grâce à sa grande science historique, il reconstitue petit à petit, fait sortir de terre les ruines du vieux château. Nous ne saurions trop engager ceux qui passeront un jour à Montargis à venir visiter et admirer les travaux effectués sous sa haute direction, et jouir du superbe point de vue qu'on a de la terrasse du manoir.

Dom Guillaume Morin était grand Prieur de l'Abbaye

de Ferrières en Gastinois. Il y est mort en 1618. Son œuvre fut publiée pour la première fois en 1630 à Paris et éditée par la veuve Pierre Chevalier, à l'image de Saint-Pierre près les Mathurins, rue Saint-Jacques.

Ce livre contient de nombreux et précieux renseignements sur la région. L'auteur y donne une description fort captivante de la ville de Montargis et de son château.

Naturellement il ne manque pas de signaler la peinture du manteau de la cheminée de la grande salle. Pour Dom Morin c'est sous Charles VIII qu'eût lieu le combat. L'endroit du crime est la forêt de Bondis; la victime est un nommé Montdidier, le criminel se nomme toujours « Machaire » mais est gendarme. Le mobile du crime n'est pas donné, mais toujours on recourt au jugement de Dieu pour connaître la vérité.

Malheureusement le lieu du combat n'est pas indiqué.

Dom Morin cite comme références : Belleforest, Expilly, le traité des duels « d'Olivier de la Marche » et Jules Scaliger¹.

En résumé, et en tenant compte des renseignements donnés plus haut sur la date du tableau de notre Château, Dom Morin, auteur si bien documenté sur d'autres points, n'ajoute pas grand chose à ce que nous savons déjà. Ce manque de précision, cette date erronée prouvent seulement que les ténèbres se font de plus en plus épaisses sur la chanson de gestes; que seul le tableau auquel Dom Morin assigne pour époque le règne de Charles VIII, empêche l'épisode de tomber entièrement dans l'oubli.

La « Reine Sibille » n'était pas non plus connue en 1631 de Laurent Beyerlinck, qui à Cologne publiait le *Ma-*

1. Voir références et passages de Dom Morin à l'appendice.

gnum theatrum mundi où il copiait sous le mot *canis* la version de Juste Lipse¹.

En 1648, Marc de Vulson, sieur de la Colombière, publie le *Vrai Théâtre dhonneur et de Ohevaerie* intitulé également *Le Miroir héroïque de la Noblesse*. Il copie Scaliger, Jean de la Taille et textuellement sans crier gare, les réflexions d'Audiguier, rapportées ci-dessus². L'éditeur Hennin qui a publié un catalogue des *Monuments de l'Histoire de France* prétend que le récit de la Colombière était accompagné d'une gravure représentant le combat du chien et de Macaire. Guessard prétend que cette gravure a été ajoutée après coup³. L'intérêt de cette remarque est de ne pas fausser la date à laquelle elle a dû être publiée. Guessard l'attribue au burin de René Lochon. Cet artiste reproduisit en contre-partie la gravure du *xv^e* attribuée à Du Cerceau. Il publia cette gravure à Paris, chez Jacques Lagniet, ainsi qu'il est indiqué dans le tonneau du chien : « A Paris, chez Jacques Lagniet, derrière le four Levesque, sur le cay de la Megiss(erie). » L'estampe est signée R. Lochon-Lutetianus. D'après Guessard la date de cette estampe doit être 1651. Elle porte en tête cette légende « *Montargo Initum canis certamen adversvs Nobilem Heri interfectorem. Combat d'un chien contre un gentilhomme qui avoit tué son maistre faict à Montargis.* » L'éditeur Lagnier publia également une reproduction en réduction de cette première œuvre. On peut la trouver

1. Voir Léon Gauthier, ouvrage précité, p. 699.

2. Voir récit de Vulson, sieur de la Colombière à l'appendice avec les références.

3. D'après Guessard (ouvrage précité, préface, p. xlj, note 3) seuls les exemplaires de la Bibl. de l'Arsenal et de la Bibl. Mazarine possèdent la dite gravure ajoutée après coup à ces exemplaires.

au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale dans le recueil de Fevret de Fontette, intitulé *Histoire de France* » à la date de 1371 : C'est une eau-forte anonyme qui porte cette légende : « La manière que les François estois habillié il y a environ 300 ans sous le règne de Charles VI et Charles VII. » — Sous cette légende est le titre de l'estampe de René Lochon, puis un résumé de la version de Vulson de la Colombière.

En 1666 Messire Guillaume Ribier, conseiller d'Etat reprend le récit de Vulson de la Colombière, en affirmant qu'il sait de source sûre (malheureusement il ne la désigne pas) que Macaire fut pendu et étranglé au gibet de Montfaucon¹.

Ainsi finit l'histoire des transformations apportées à la légende du chien de Montargis au cours du siècle de Louis XIV. De plus en plus les auteurs divergent en leurs opinions. Les règnes de Charles V et Charles VIII sont fréquemment cités comme l'époque où se déroule l'action. Un curieux dédoublement a été noté en 1608. L'épisode seul du combat reste dans la mémoire des hommes, grâce au tableau du château de Montargis, qui inspire graveurs et littérateurs. Malgré tout, les auteurs ne sont pas d'accord pour fixer la légende en notre ville. Ce mouvement, cette tendance seront affirmés définitivement au XVIII^e siècle.

1. Guillaume Ribier, *Lettres et mémoires d'état sous les règnes de François I^{er}, Henri II et François II*, Paris, 1666, 2 vol. in-f° (t. I, p. 311 et 312).

CHAPITRE VIII

DOM BERNARD DE MONTFAUCON-BULLET

Le XVII^e siècle

Il nous faut tout d'abord citer 13 vers à la louange du molosse vengeur dûs à la muse latine du Père Vanière. Ces vers ont vraisemblablement été écrits vers 1720¹.

En 1724 paraît à Paris une édition des *Histoire et recherches des Antiquités de la ville de Paris*, de Henri Sauvrel, avocat au Parlement de Paris. Dans le tome II de cette œuvre remarquable on peut lire le passage suivant :

« En un mot les bêtes mêmes ont été reçues à se battre en duel aussi bien que les Beaux Esprits et les Dames, car

1. Le Père Vanière, *Praedium rusticum*, 1, VI.

« Nec minus ultorem galli stupuere molossum
Æternum facti monumentum curia pictis
Servat adhuc muris. Nudos in imagine dentes
Exerit, et lacero victor canis insidet hosti.
Illius ante oculos dominus clam vulnere cæco
Conciderat, multo fundens cum sanguine vitam;
Visus deinde cani media sicarius aula
Vindictam stimulat, memores que resuscitat iras.
Ergo virum sine more feris latratibus urgens,
Judicium ostendit sceleri, pœnam que reposcens
Irruit; et quanquam sicarius iret in armis,
Sola que protegeret pietas spectanda molossum,
Hostica vindicibus dens morsibus ilia rupit. »

s'il faut en croire quelques historiens, un levrier s'est battu en Duel contre l'assassin de son maître en présence de Charles V ou Charles VIII dans l'isle de Notre-Dame¹».

Puis en 1731, paraît un ouvrage qui a définitivement fixé la légende à Montargis. C'est l'œuvre d'un écrivain connu et estimé, l'un des plus célèbres bénédictins de Saint-Maur, Dom Bernard de Montfaucon. Grâce à cet ouvrage qui contient une planche représentant le combat, et qui fut abondamment reproduite² le chien de Montargis s'installe une fois pour toutes, dans l'histoire.

Le passage de Montfaucon qui traite de notre légende se trouve au tome III de ses *Monuments de la monarchie françoise* et la planche est intitulée : « Le combat d'un chien contre un gentilhomme qui avoit tué son maistre faict à Montargis, sous le règne de Charles V en 1371 ». La planche est une copie en contre partie de celle attribuée à Androuet Du Cerceau, ainsi que va vous l'expliquer le bénédictin : « Le fameux duel d'un gentilhomme de la cour du roi Charles V, contre un chien dont ce gentilhomme avoit tué le maistre, est un fait si extraordinaire que le lecteur sera sans doute bien aise d'en voir ici l'estampe. L'Histoire de ce duel se voit encore sur le manteau d'une des cheminées de la grande salle du Château de Montargis, mais la poussière qui s'y attachée depuis si longtemps fait qu'on ne peut distinguer qu'avec peine les parties qui la composent. Le R. P. Noël Seurrad³, ci-devant, Prieur de Ferrières m'a procuré une vieille

1. Voyez Sauval, *Histoire et recherches des Antiquités de Paris*, Paris, 1724, 3 vol. in-folio. Voir t. II, livre X, p. 578.

2. Voir une de ces reproductions au Musée de Montargis. Voir aussi t. III du livre de Montfaucon, p. 69 à 72.

3. La même estampe fut communiquée par le Père Seurrad à Bullet qui l'a formellement attribuée à Du Cerceau (voir plus haut).

estampe, faite il y a près de deux cents ans, de l'histoire représentée sur cette cheminée, c'est d'après cette estampe qu'on a fait faire la planche suivante ». Voici l'histoire de ce duel rapportée dans le théâtre d'honneur et de chevalerie de La Colombière ». Suit ce récit, puis les explications de Montfaucon : « le duel se fit en l'an 1371, s'il faut s'en rapporter à la date marquée au haut de la planche, ajoutée à la main longtemps après. Le meurtrier était le chevalier Macaire, gentilhomme archer des gardes du Roy... Le combat eut l'issue que La Colombière marque ci-dessus. Le chevalier Macaire pour être délivré du chien qui l'étrangloit, promit de confesser tout; il avoua qu'il était l'auteur du meurtre et fut envoyé au gibet, disent les mémoires qu'on m'a envoyés de Montargis. Il est surprenant qu'aucun des historiens du temps n'ait fait mention d'un fait si extraordinaire ». L'étonnement de Montfaucon est bien compréhensible; ce que l'on conçoit moins c'est qu'un historien ne pouvant contrôler ses dires, contredit un autre historien qu'il vient de copier. En effet La Colombière situe le duel en l'île de Notre-Dame de Paris : sur son estampe en contre-partie, Montfaucon le place à Montargis.

Quel était donc le correspondant Montargois tant avisé et tant renommé auquel le bénédictin fait entière confiance, et qui lui transmet ces fameux mémoires ? Peut-être était-ce celui qui avait écrit de sa propre main la date de 1371 sur la gravure d'Androuet du Cerceau ?

En réalité l'œuvre du Père de Montfaucon eut un succès considérable ainsi que la planche qu'il y a insérée. Cette estampe sera très répandue et placera définitivement à Montargis notre lévrier tandis que les

sérieux ouvrages qui vont paraître ultérieurement resteront dans l'ombre des bibliothèques. En 1732, un rédacteur du *Journal littéraire de la Haye* publiait cette spirituelle critique des *Monuments de la Monarchie Française*. « Nous avons été surpris d'y trouver sous le règne de Charles V, le prétendu duel d'un gentilhomme de la cour du Roi contre un chien. Le fait avec toutes ces circonstances se trouve dans l'almanach de Milan de cette année, et il convient si bien à un pareil ouvrage que nous n'avons garde de l'en tirer. Notre auteur le rapporte cependant sans le révoquer le moins du monde en doute, non plus que l'authenticité du tableau où ce duel est représenté... et dont on trouve ici une estampe... Il ne faut que comparer cette estampe avec toutes les autres de ce volume, pour voir que ce prétendu monument n'est d'aucune autorité. Notre auteur trouve surprenant qu'aucun des historiens du temps n'ait fait mention d'un fait si extraordinaire... Pour nous, vu les circonstances de ce fait, nous eussions trouvé bien plus étonnant encore qu'ils en eussent fait mention¹ ». Malheureusement cette critique ne fut pas connue du grand public, seuls quelques érudits durent la lire. Et parmi ceux-ci se trouva des défenseurs du Père de Montfaucon qui dédaigna lui-même de répondre à ses détracteurs. Dans le *Mercure de France* de novembre 1734 et dans la collection des *Meilleures dissertations, notices et traités particuliers relatifs à l'histoire de France* de C. Leber, J.-B. Salgues et J. Cohen², on peut lire une

1. *Journal littéraire de La Haye*, année 1732, t. XIX, 1^{re} partie, p. 259.

2. Leber, J. B. Salgues et J. Cohen, *Collection des meilleures Dissertations, notices et traités particuliers, relatifs à l'histoire de France*, t. XVII, in-8°, Paris, 1830, p. 183.

lettre écrite d'Auxerre à Monsieur Maillart, avocat au Parlement de Paris, pour soutenir la vérité du fond de l'histoire du Chien de Montargis, laquelle est attribuée par Leber à l'abbé Lebœuf, érudit Auxerrois. La science historique du défenseur de Montfaucon, le gêne considérablement. Son principal argument est d'invoquer Jules Scaliger qui lui-même ne cite ni date ni lieu, et qui écrivait en 1558, c'est-à-dire deux siècles après l'époque où Montfaucon place le combat. Il ajoute qu'on retrouve trace d'un Macaire de Sainte-Menehould vivant en 1204.

Puis, un mois après paraît dans le *Mercure de France*¹, un Supplément à ce qui a été inséré au sujet de l'histoire du chien de Montargis, ou par occasion il est parlé d'un chien renommé dans l'histoire orientale ! L'auteur anonyme y défend Montfaucon tant bien que mal. L'histoire du combat était jugée comme indubitable au x^ve et xvi^e siècles qui s'en rapprochaient plus que nous ; pourquoi ne pas faire confiance à nos ancêtres ? Le coup mortel devait être porté par le savant francomtois Bullet. Bullet publie en 1771, les *Dissertations sur la mythologie Française*², et consacre un chapitre à établir la vérité sur notre légende. L'historien avait eu connaissance d'une édition de la chronique d'Albéric des Trois Fontaines, publiée à Hanovre par Leibnitz en 1698. C'est dans cette chronique que Bullet a découvert la preuve indiscutable de la fausseté du chien de Montargis. Ne s'arrêtant pas en si bon chemin, l'érudit

1. *Mercure de France*, décembre 1734, même collection, p. 189-193.

2. Bullet, *Dissertation sur la mythologie française*. Paris, 1771, 1 vol. in-12, p. 64 à 92.

francomtois, qui connaissait Amyot et par Amyot, Pustarque, mit au point la question.

Après avoir pris connaissance d'une estampe que lui communiqua le R. P. Noël Seurrad, prieur de Ferrières, qu'il attribue à Androuet Du Cerceau, et en avoir noté les anachronismes, après, après avoir analysé les récits de Dom Montfaucon, du Père Vanière, de Vulson de La Colombière, d'Olivier de la Marche, de Crétin, de Scaliger, la lettre du *Mercur de France* de 1734, après avoir constaté le silence de Froissart, après avoir critiqué la date de 1371, ajoutée après coup sur la gravure de Du Cerceau, Bullet rend grâce à Albéric des Trois Fontaines, d'avoir, dans ses chroniques, donné un sommaire de la chanson de geste médiévale et permis ainsi de rétablir la vérité historique.

Philosophiquement il déclare : « Nous avons un grand nombre de tableaux qui représentent des événements certains dans lesquels on aperçoit des bévues monstrueuses au sujet des habillements et des modes ».

Ce sont ces bévues qui ont égaré les historiens. La peinture de Montargis faite sous Charles VIII dont les personnages sont revêtus de costumes des ^{xv^e} et ^{xiv^e} siècles, a fait croire aux auteurs que le duel était relativement récent ; quiconque voyant sur cette peinture des femmes portant des hennins ne pouvait penser s'il ne possédait une remarquable érudition, que le point de départ de la légende se trouvait dans une geste du ^{xiii^e} siècle, et que les faits y étaient rapportés comme s'étant passés en 770. Après avoir considérablement rajeuni l'épisode, il n'y avait qu'un pas pour le faire dérouler à Montargis où était le tableau. Ensuite Bullet rapproche le sommaire d'Albéric d'un passage de Plutarque, traduit par Amyot : « Je

crois, dit-il, avoir trouvé dans Plutarque l'histoire véritable ou fausse qui a donné lieu à la fable du chien de Montargis. Je la rapporte suivant la traduction d'Amyot. Les grâces naïves et touchantes de son ancien langage valent bien les expressions froides et compassées du nôtre »; suit la recension déjà donnée ci-dessus. « On fait leur procès; ils sont forcés d'avouer leur crime; ils en sont punis; voilà le fond de l'histoire de celui de Montargis. » Telle est la conclusion donnée à cette version par Bullet. D'après lui le trouvère du ^{xii}e siècle a pris le fond de son anecdote dans ce passage de Plutarque; mais comme il était artiste, pour assurer le succès de ce récit, qu'il voulait placer dans son poème parce que curieux, le poète médiéval l'a remanié et mis au goût de ses contemporains. Il a su imiter « originalement » ses devanciers. Sous Pyrrhus le duel judiciaire, n'était pas employé comme mode de preuve mais au moyen âge, les « expetises divino-légales » étaient le moyen de droit commun pour prouver sa bonne foi.

Le trouvère n'a pas manqué de les introduire dans sa geste et c'est ce qui en fait aujourd'hui l'intérêt historique et juridique.

Cette thèse nous semble, sous quelques réserves très acceptable. Bullet prouve parfaitement qu'au ^{xii}e siècle pas plus que postérieurement il n'y a eu dans la réalité un chien vengeant son maître. La seule critique qu'on peut lui adresser est la suivante: Au moyen âge « Graecum est non legitur ». Il est vraisemblable que le trouvère inconnu ne lisait pas le grec et ne connaissait pas Plutarque. Donc, ce ne serait pas dans les œuvres du mémorialiste grec qu'il aurait trouvé le fond de son épisode; ce serait plutôt dans l'*Hexameron* de Saint Ambroise,

évêque de Milan, décrivant au iv^e siècle, un fait identique qui se serait passé à Antioche¹.

Cette version était déjà connue au xii^e siècle puisque Tzetzés dans sa 4^e *Chiliade* la reproduit².

Malgré cette réserve, Bullet garde quand même, l'avantage d'avoir le premier, grâce à sa connaissance du sommaire d'Albéric, tracé les grandes lignes de la vérité relative à notre légende.

Après Bullet, Poullain de Saint-Foix publie en 1776, puis en 1778 les *Essais historiques sur Paris* ». Dans un chapitre de cet ouvrage, intitulé : « Ile de Notre-Dame ou Saint-Louis, » il donne une relation du combat. Voici comment il conclut. « On ne sera pas étonné que ce chien soit resté plusieurs jours sur la fosse de son maître ni qu'il ait marqué de la fureur à la vue de son assassin ; mais la plupart des lecteurs ne voudront pas croire qu'on ait ordonné le duel entre un homme et un chien. Il semble cependant que, pour peu qu'on ait parcouru l'histoire et vécu dans le monde, on doit être tout au moins aussi persuadé des travers de l'esprit humain que du bon cœur des chiens³ ».

En 1781 parut le tome III des *Mémoires sur l'Ancienne Chevalerie* par M. de la Curne de Sainte-Palaye. A la fin de son livre, l'auteur a placé un certain nombre de « *Notes Historiques* ». Notamment il analyse les *Déduits de la Chasse* de Gaces de la Bigne, et à la page 397 de ce tome troisième on peut lire : « Eloge des chiens et histoires à leur honneur récitées ici, particulièrement

1. Voir plus haut la version de Saint-Ambroise (chap. III).

2. Voir également chap. III.

3. Poullain de Saint-Foix, *Essais historiques*. Paris, 1778, t. III,

celle du chien, peinte à Montargis (l'auteur est plus précis que le chapelain de Charles V, et pour causes...) dont le maître Aubry de Montdidier, fut tué par Macaire au bois de Bondi, à trois lieues de Paris. Duel auquel le chien fut amené le premier comme appelant, et dont il sortit victorieux de la lice, aux Près Notre-Dame à Paris, etc.¹ ».

Voilà les principaux travaux ayant trait au chien de Montargis, qui parurent au XVIII^e siècle en France. Pour la première fois la réalité historique est établie. Leibnitz a publié la chronique du moine des Trois Fontaines en 1698, et Bullet, en 1771 a fait le rapprochement entre le sommaire du XIII^e siècle et tous les récits du combat. Le premier pas est fait vers la découverte du point de départ de notre gracieuse légende.

Malheureusement les *Dissertations sur la mythologie Française* se couvrent de la poussière des bibliothèques, tandis que la production du même siècle, les *Monuments de la Monarchie Française* » du Père Dom Bernard de Montfaucon, accompagnée de leur estampe, est amplement divulguée, avec toutes les erreurs que nous avons signalées.

En effet « la collectivité cléricale, admirable instrument de transmission, puisque collectivité enseignante, est en réalité la source et le fleuve de la tradition populaire. « Le peuple n'est guère que le terrain qu'elle arrose; mais point d'arrosage, et nulle floraison. Les mille fleurs qui en éclosent auraient grande chance de se flétrir et de

1. *Mémoire sur l'Ancienne chevalerie* de De La Curne de Sainte-Palaye, Paris, N. B. Duchesne (et de Duchesne), 1759-1781, 3 vol. in-12. V. t. III (1781), p. 397.

disparaître à jamais si la source et le fleuve s'arrêtaient de couler¹ ».

Ainsi le lévrier d'Aubry situé et daté inexactement s'implante en France petit à petit mais victorieusement dans l'histoire. Cependant en Espagne, tandis que personne ne fait allusion au « Chien de Montargis », la « Reine Sibile » n'est pas oubliée.

En 1757, paraît sur la scène de Barcelone une « comedia famosa » intitulée *Los Carboneros de Francia y reinā Sevilla* dont les principaux personnages sont Carlo Magno, Ricardo, emperador del oriente, Reina Sevilla, Blancaflor, Luis, infante, etc... Cette « comedia » attribuée généralement à la plume de Francisco de Rojas, doit être d'après le savant Allemand Schack² de Mira de Mescua, auteur plus ancien.

Il est curieux de noter cette persistance en Espagne d'un poème oublié dans son pays d'origine : C'est probablement grâce à la divulgation de l'*Historia de la Reyna Sibilla*, en prose, que la chanson de geste subsiste dans les mémoires espagnoles...

1. Extrait du remarquable ouvrage de M. P. Saintyves, *En marge de la légende dorée : songes miracles et survivances. Essai sur la formation de quelques thèmes hagiographiques* Paris, Emile Nourry, 1930, 1 vol. in-8°, chap. VII, p. 281.

2. Schack, *Geschichte der dram. Lit. and Kunst in Spanien*. Berlin, 1846, in-8°, t. III, p. 246.

CHAPITRE IX

LE CHIEN DE MONTARGIS DE 1800 A NOS JOURS

En 1807, le chien de Montargis est l'objet de cette question tout au moins curieuse, posée par le savant Eloi Johanneau de l'Académie celtique¹. « Y a-t-il à Montargis quelques vestiges du culte du chien, quelques traditions, quelques fables, quelques monuments, quelques usages, quelques mots qui aient rapport, et qui puissent donner lieu de croire que cette ville, dont le nom semble venir du français *mont*, du celtique *ar* (du) et *ki* (chien), était chez les Celtes ce qu'était la ville de Cynopolis ou du chien chez les Egyptiens, ce qu'est encore chez les Gallois, la colline du chien, nommée Moel Gylan .» Cette étymologie du nom de notre bonne ville cherchée dans deux langues différentes nous dispense de tout commentaire.

En 1808, paraît à Paris, une *Histoire des chiens célèbres* de A. J. Fréville². Le chien de Montargis y trouve naturellement sa place. L'auteur semble avoir recueilli des renseignements inédits; c'est à la suite d'une querelle à propos d'une partie de longue paume que Macaire a tué Aubry.

1. *Mémoires de l'Académie Celtique*, t. I p. 97.

2. A. J. Fréville, *Histoire des Chiens célèbres*. Paris, 1808, 2 vol. in-12.

L'auteur nous apprend également : « Nous lisons dans un commentaire de Monstrelet que le chien avait déjà sauvé la vie à son maître, quelques années auparavant et qu'il le tira par ses habits des eaux du gave, rivière du Béarn. » Une petite gravure se trouve encartée dans cet ouvrage. On y voit le chien sautant à la gorge de Macaire.

Dans une édition de *La morale en action*, à la date de 1810, l'auteur prétend que la mémoire du chien d'Aubry de Montdidier a mérité d'être conservée à la postérité.

En 1814, les honneurs de la rampe sont réservés à notre légende. Le 18 juin, au théâtre de la Gaité, a lieu la première représentation d'un mélodrame de Pixérécourt, intitulé *Le Chien de Montargis ou la forêt de Bondy*. Que Pixérécourt se soit emparé d'un fait plus ou moins historique pour le transformer en pièce de théâtre et le faire représenter sur une scène, rien de plus naturel. Mais non content de son œuvre de dramaturge, l'auteur fit précéder l'édition de sa « tragédie » d'une « note historique¹ » ainsi que des « noms des auteurs qui rapportent l'anecdote et sur lesquels on a dû s'appuyer. » Naturellement il a repris, tout en se piquant d'érudition, toutes les erreurs que nous avons déjà eu le déplaisir d'enregistrer. Malgré tout ce mélodrame eut beaucoup de succès en raison de sa nouveauté et de la vogue que connaissait alors tout ce qui touchait le moyen âge.

Il fut joué au théâtre de la Gaité pendant vingt ans sans interruption. Même en 1831, il fut l'objet d'une

1. Pixérécourt, *Le chien de Montargis ou la forêt de Bondy*. Notice historique. Paris, Barba 1814. Brochure in-8°.

représentation gratuite, et le 30 avril 1853 d'une reprise. A ce moment parut une « notice sur le fait historique qui a donné lieu à la pièce du chien de Montargis¹. » Le *Journal des Dames* de 1853 contient un article de Charles Richomme intitulé les « Animaux domestiques » qui donne ces détails : le chien qui tint le rôle du lévrier d'Aubry portait le nom de « Dragon » ; le rôle avait été créé par un caniche nommé « Vendredi », puis il fut tenu par « Catulle » qui touchait 5 francs par représentation. En 1853, « Miro » qui avait déjà joué dans la *Bergère des Alpes* se fit applaudir lors de la reprise de la pièce de Pixérécourt.

Ce mélodrame, du point de vue littéraire, ne vaut pas beaucoup plus que du point de vue historique ; quand il est comparé à la geste de Macaire ou mieux encore à la « Reine Sébille », il fait piètre figure : On constate que la littérature populaire médiévale valait bien le théâtre du premier empire.

Son peu de valeur littéraire n'empêcha pas cependant la « tragédie » de Pixérécourt d'être traduite en sa langue par un auteur anglais.

En effet, dès le 30 septembre 1814, au « Covent Garden de Londres » était donnée pour la première fois *The dog of Montargis* » mélodrame en deux actes qui eut un succès presque aussi éclatant que son modèle².

Pendant ces vingt premières années du XIX^e siècle le chien de Montargis est décidément le héros de toutes les

1. Notice sur le fait historique qui a donné lieu à la pièce du chien de Montargis. Voir cette notice parmi les pièces détachées conservées à la Bibliothèque Nationale.

2. *The dog of Montargis, or the Forest of Bondy*, a melodrama in two acts (adapted from the french). Laey's acting edition. Londres, sans date.

grandes scènes d'Europe. Le fait, le plus amusant à ce sujet s'est accompli en Allemagne, au Théâtre de Weimar, alors que Goethe en était surintendant... et qu'une jolie femme, la Jagmann connaissait les faveurs du grand duc de Saxe, Car August.

Or, la jolie femme ne sympathisait pas beaucoup avec le poète et pour lui faire une mauvaise plaisanterie, pria le grand Duc qui n'avait rien à lui refuser, d'ordonner qu'une traduction allemande de la pièce de Pixérécourt fut représentée sur la scène du célèbre théâtre. Goethe ne put supporter de voir un chien sur les planches de « son » théâtre. Il demanda instamment au grand Duc qu'un tel abaissement ne soit pas infligé à l'une des plus célèbres scènes du monde. Mais la favorite l'emporta sur l'auteur de *Faust*. L'acteur Karlsten qui avait dressé un caniche à Leipzig vint, et le chien de Montargis fut représenté à Weimar. Goethe préféra donner sa démission de surintendant, que de sembler autoriser une pareille hérésie ! — D'ailleurs le grand Duc Charles Auguste le remplaça en ses fonctions par une lettre du 13 avril 1817¹.

D'après Charles Richomme, Goethe aurait donné sa démission en écrivant au grand Duc un quatrain qui se terminait ainsi : « Puisque le chien triomphe, c'est au poète à se retirer. » Mais si le théâtre en France, en Angleterre et en Allemagne, méconnaît la vérité historique, il n'en est pas de même du théâtre espagnol.

En 1846, « *La Reina Sibilla* » drama comico original in très actos y en verso du Ramon de Villadares y

1. *Briefwechsel des Grossherzogs Carl August von Sachsen Weimar eisenach mit Goethe in den Jahren von 1775 bis 1828*. Weimar, 1863, 2 vol., t. II n° 369.

Saavedra était applaudi à Madrid. L'auteur avait repris et mis au goût du jour la « comedia famosa » donnée à Barcelone en 1757¹.

Egalement dans la littérature didactique, la plus grande fantaisie se rencontre. « Dans un album du département du Loiret » publié en 1827², après une description du château de Montargis et de la peinture de la cheminée, justement attribuée à l'époque de Charles VIII, après avoir cité Belleforest, Expilly, et Scaliger, l'auteur s'éloigne de la vérité historique ainsi : « Un soldat de l'armée de Charles VIII, nommé Macaire, rencontra dans la forêt de Bondy, un marchand appelé Montdidier, accompagné de son chien et l'assassina. » Où l'auteur est-il allé chercher de pareils détails. Un album de 1830 d'Aquetil³ reprend toutes les erreurs du Père Dom Bernard de Montfaucon et reproduit son estampe.

Mais si en France beaucoup d'écrivains ignorent pendant cette première moitié du XIX^e siècle, l'œuvre du trouvère médiéval, il y en a au moins un en Angleterre, dont la vaste érudition ne devait pas ignorer la chanson de la « Reine Sibile » c'est Walter Scott. « Qui d'entre nous n'a pas eu les soirées de sa jeunesse enchantées par la lecture du *Talisman* ou *Richard en Palestine*; qu'on se souvienne alors de l'allusion très claire à notre vieille geste qui se trouve au chapitre XXIV de cet ouvrage⁴.

1. Voir les ouvrages précités (p. 20) de Wolf.

2. Par G. F. Vergnaud, *Romagnesi*, in-fol.

3. Album d'Aquetil. Edition Fayot. Paris, Hocquart, 1830.

4. Walter Scott (traduction Defauconpret), *Le Talisman* ou *Richard en Palestine*. Paris, Furne, G. H. Grosselin, Perrotin, éditeurs, 1835, chapitre XXVI, p. 280.

« Dans votre pays, mon frère, dit Richard au Roi de France, une affaire semblable, a été décidée par un combat solennel entre l'homme et le chien comme appelant et défendant. Le chien fut victorieux, l'homme confessa son crime et fut puni de mort. Je sais, mon frère, répondit Philippe, qu'un combat semblable eut lieu sous le règne d'un de nos prédécesseurs, à qui Dieu fasse grâce, mais *c'était dans un temps déjà éloigné de Nous.* » Revenons en France. A la page 89 du *Magasin Pittoresque* de 1834 on peut lire l'histoire du chien de Montargis, reproduisant celle de Dom Montfaucon. Cependant l'auteur ne fut pas satisfait de l'estampe du moine. Elle lui sembla « emprunte du goût de la renaissance... Les costumes sont en partie romain. » Aussi en a-t-il publié une nouvelle dont les personnages sont habillés à la mode du *xiv^e* siècle. Cette gravure eût beaucoup de succès à Montargis. L'ancienne Imprimerie Chrétien de notre ville, l'avait en réduction comme en tête de ses factures. Mais il faut rendre justice à l'auteur de cette relation : il n'a pas accepté notre légende comme un monument historique indiscutable, et en a prévenu ses lecteurs. « Il n'est rien au monde, dit-il, dont l'existence n'ait été contestée au moins une fois... inventée ou non l'anecdote est fort curieuse.

Cette modestie n'est malheureusement pas retrouvée dans ce passage annexé en 1835 à la « Description historique et pittoresque du Département de la Somme » par MM. H. Dusevel et P. A. Scribe¹ : « Aubry de Montdidier, ainsi appelé du lieu de sa naissance était un chevalier plein de courage et fort aimé de Charles V qui lui avait

1. *Description historique et pittoresque du département de la Somme* par H. Dusevel et P. A. Scribe, 2 vol. in-8°. Amiens, Paris, 1836.

en plusieurs occasions donné des témoignages de son estime particulière. Un courtisan nommé Macaire l'assassina dans la forêt de Bondy. Le chien d'Aubry ayant divulgué son crime, un combat singulier entre cet animal et Macaire fut aussitôt ordonné par le Roi... Le chien ayant saisi Macaire à la gorge, le força d'avouer son forfait. »

Pourtant l'histoire de la chanson de la Reine Sibile va de nouveau subir de savantes critiques. En 1838, le secrétaire de l'Académie impériale de Vienne, Wolf, écrivait un remarquable mémoire sur la version espagnole de la Reine Sibile¹.

Puis, ainsi que nous l'avons déjà signalé en 1836 le baron de Reiffenberg publiait dans les notes de son édition des *Chroniques de Philippe Mouskes*, un fragment de 126 vers faisant partie d'un exemplaire de la « Reine Sibile² », qu'en 1857, Wolf interprétait grâce à ses connaissances sur la version espagnole de la Reine Sibile, et grâce à la version néerlandaise dont il donnait en même temps une édition avec commentaires. De même Schack, en 1846, dans son histoire de la littérature dramatique en Espagne, relatait les péripéties de la légende de la Reine Sibile en Espagne³.

En 1850, M. F.-H. Von der Hagen reprenait le poème allemand « l'Innocente ou (la Malheureuse) Reine de France » du xiv^e siècle inspiré visiblement de la Reine Sibile⁴; également en 1854 paraissait une relation sur

1. Voir les ouvrages précités de Wolf (p. 20).

2. Voir références p. 20.

3. Schack, *Geschichte der dramat. lit. and Kunst in Spanien*. Berlin, 1846, in-8°.

4. M. F. H. von der Hagen, *Gesammtabenteuer*, Stuttgart, 1850, in-8° (t. I, p. CIV-CXII).

ce même poème de Massmann¹, et en 1858 Wolfgang Menzel en donnait une analyse². En 1848, l'auteur anglais Georges Ellis faisait connaître le vieux poème Anglais « Sir Triamour » qui a repris « la Reine Sibile », sans toutefois faire allusion au duel³.

Il faut encore citer le folkloriste danois Svend Grundtvig qui dans ses *Chants populaires du Danemark*⁴ fait une très intéressante étude sur les chansons à îles Féroé, notamment sur l'« Innocente Reine de France » et la légende de « Dietrich et Gunild ». En France en 1837 paraissait une édition des *Origines du Droit français cherchées dans les symboles et formules du Droit Universel* de Michelet. Dans sa préface il fait allusion au combat du chien contre l'homme, sans paraître connaître les travaux de Reiffenberg et Wolf. « On sait, dit-il, l'histoire du meurtrier qui fut vaincu en champ clos par le chien de sa victime », et dans le chapitre VII : « Est notable le combat du chevalier Macaire et du levrier du défunt Aubry de Montdidier⁵ ».

Si nous quittons le monde des grands historiens, nous allons constater qu'en 1839 le passage d'Albéric des Trois Fontaines est connu de Legrand d'Aussy, auteur des « *Fabliaux ou contes traduits ou extraits*⁶.

Dulaure dans son *Histoire physique, civile et morale des environs de Paris* sous la rubrique « Montargis »

1. Références, p. 20.

2. Wolfgang Menzel, *Deutsche Dichtung*, Stuttgart, 1858 (t. I, p. 299 et 300).

3. Références p. 20.

4. Références, p. 22.

5. J. Michelet, *Origines du droit français cherchées dans les symboles et formules du droit universel*. Paris, 1837, 1 vol. in-8°.

6. Legrand d'Aussy, *Fabliaux ou contes traduits ou extraits*. Paris, 3^e édition, 1839 (t. I, p. 324).

raconte également l'histoire du chien mais déclare : « Il est reconnu que ce combat est une fable ».

En 1842, Francisque Michel dans un savant mémoire sur le roman « des quatre fils Aymon¹ » fait connaître qu'il a lu Bullet et met en lumière ce qu'il faut penser du chien de Montargis. Il déplore que le poème original soit considéré alors comme à jamais perdu.

Le *Magasin pittoresque* de 1844² rectifie le numéro de 1834. L'auteur de ce nouvel article a lu également les *Dissertation sur la mythologie française* et s'élève contre ce qu'il peut y avoir de deshonorant pour un gentilhomme d'avoir été obligé de se battre en duel contre un chien. Si cet auteur avait mieux connu l'esprit médiéval, et la conception qu'avaient de l'ordalie et du duel judiciaire (qui lui aussi était une ordalie) les contemporains du trouvère, il n'aurait certainement pas déployé la même véhémence : « L'honneur de la France, dit-il, est en quelque sorte en jeu dans cette histoire célèbre... Non jamais la noblesse de France n'aurait honoré de sa présence un pareil combat... Et c'est sur un roi que l'on a surnommé le sage qu'on voudrait faire reposer une si monstrueuse action !... aussi n'est-ce pas tant le chien qui importe au côté moral de cette histoire, c'est le roi, c'est l'action du roi qui est véritablement contre nature ». Malgré leur anonymat Guessard³ prétend que le style de ces lettres fait reconnaître facilement Joseph Prud'homme. Malheureusement, les lettres de Joseph Prud'homme ne furent pas lues par l'éminent érudit Bouillet qui dans son *dictionnaire universel d'Histoire*

1. Actes de l'Académie de Bordeaux, IV^e année, 1842, p. 57.

2. *Magasin Pittoresque*, 12^e année, p. 346 et 394.

3. Références précitées, préface, p. lix.

et de Géographie, verbo Aubry de Montdidier, accueille notre légende avec la date de 1371, Montargis comme lieu du crime et Richard de Macaire comme criminel. La *Biographie Portative Universelle* s'est montrée plus prudente, si elle a fait allusion au chien, elle a quand même crié gare en ces termes : « L'authenticité de cet événement a été révoqué en doute par plusieurs écrivains, entre autres par le savant Bullet ». Au contraire, la *Nouvelle Bibliographie universelle* publiée par MM. Firmin Didot frères, reçoit en ces feuillets le chien de Montargis comme un hôte historique. Le combat ne froisse pas la susceptibilité de l'auteur, à juste titre, il le déclare conforme aux mœurs du moyen âge. Il ajoute : « Cette tradition est devenue le sujet de plusieurs ballades et a donné lieu en France et en Allemagne à des compositions dramatiques, qui, sous le titre du chien de Montargis ou du chien d'Aubry et de la forêt de Bondy, ont attiré la foule aux boulevards Parisiens, au théâtre de Vienne et à plusieurs autres théâtres d'Allemagne ! » Malheureusement l'auteur ne cite pas les références des ballades auxquelles il fait allusion. Cette autre critique doit être également faite : Si Macaire devient Richard de Macaire, nom que l'auteur a pu prendre dans le dictionnaire de Bouillet, on se demande pourquoi le lévrier sous sa plume, a été transformé en un dogue. La deuxième édition de la *Biographie Universelle* de Michaud, reproduit le récit de Vulson de La Colombière en l'attribuant au Père de Montfaucon.

Egalement en 1855, un ouvrage, très sérieux, la grande Encyclopédie du xix^e siècle reprend toutes les erreurs de Dom Bernard. Ainsi presque tous les dictionnaires¹,

1. Même le *Dictionnaire encyclopédique de la France* de Le Bas. Voir Léon Gauthier, référence précitée (p. 701).

biographies, magasins pittoresques du XIX^e malgré Bullet, le Baron de Reiffenberg, Wolf, Francisque Michel et Joseph Prud'homme, répètent sans broncher, la version du moine de Saint-Maur.

Cependant en 1866, Guessard publiait dans le tome IX de la collection les anciens poètes de France, la version italianisée de la chanson de Macaire qu'il avait découverte comme nous l'avons dit précédemment, après l'avoir annoncé en 1857 dans la revue de la bibliothèque de l'école des chartes¹.

Mais avant cette publication qui lui appartenait de droit, le savant Allemand Adolf Mussafia, toujours à l'affût de nos découvertes, s'empessa de consulter le document Vénitien et sans le traduire, ni le reconstituer, et de le publier tel quel avec un autre poème « la prise de Pampelune². » Ce fut sans doute, un ami de Guessard, Edouard Fournier qui, en faisant paraître, l'année 1860, *L'Esprit dans l'histoire*³ où il marquait quelle était d'après notre savant, la source du poème « Macaire » mit le professeur Allemand sur la bonne piste. Sur ces entrefaites Léon Gauthier⁴, indiqua qu'à la bibliothèque de l'Arsenal existait un manuscrit reproduisant une version en prose du poème en vers alexandrins⁵.

Dans la revue : « la Bibliothèque de l'école des Chartres » de l'année 1867, H. d'Arlois de Jubainville donnait un compte rendu du beau travail de Guessard. Après en avoir fait l'éloge, il lui reprochait de ne pas

1. Guessard, *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. III, p. 394 à 414; livraison mars-juin.

2. Références, voir p. 16.

3. *L'Esprit dans l'Histoire* d'Edouard Fournier, 2^e édit. Paris, 1860; p. 41 à 43.

4. Références précitées, p. 21.

5. Références, p. 18 et 21.

avoir gardé à la reine Sibile son joli nom, que lui avaient donné Albéric et les imitations étrangères.

« Pourquoi, dit-il, avoir conservé le nom de Blanche-fleur qui joue le rôle d'un intrus? M. Guessard nous semble avoir ici poussé trop loin le respect du manuscrit de Venise. »

En Allemagne Koehler, publiait en 1871, une intéressante étude, sur la version espagnole de la Reine Sibile, après avoir comparé le texte du manuscrit de l'Escorial du ^{xiv}^e siècle, publié par D. Amador de los Rios, avec les éditions du ^{xvi}^e siècle, il démontrait que cette version espagnole a été faite directement d'après le poème français et non pas d'après la version française, en prose, du ^{xv}^e siècle¹.

En 1873 Paulin Paris publiait dans la célèbre histoire littéraire commencée par les moines de l'abbaye de Saint-Maur et continuée par l'Académie des Inscriptions, une relation très documentée sur la chanson de Macaire. Nous avons relaté plus haut ses arguments². Dans les Bulletins de l'Académie royale de Belgique, en avril 1875, M. A. Scheler donnait à nouveau une édition des 126 vers de la « Reine Sibile³. »

L'œuvre la plus considérable qui a été publiée sur notre sujet fut peut être celle de M. L. G. Isola mettant sur pied une édition des *Storie Nerbonesi romanzo cavalleresco del secolo XIV^e*, d'Andrea da Barbarino, dont plusieurs chapitres (II et VII, X et XII) relatent les exploits de la reine, du traître et du nain⁴.

1. Références, p. 20.

2. Références, p. 13.

3. M. A. S. Scheler, *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 1875, Bulletin XXXIX, n° 4.

4. Référence, p. 21.

En 1888 parut une édition de l'*Histoire poétique de Charlemagne* de Gaston Paris. Dans ce remarquable ouvrage « le Macaire » fait tout naturellement l'objet d'une notice où l'auteur se range à l'opinion de Guessard et de Léon Gauthier du point de vue des dates respectives de la Chanson de Macaire et de « la Reine Sibille¹. »

La véritable origine de notre légende est donc maintenant connue des savants, mais pas encore de la masse; l'énorme succès de la pièce de Pixérécourt, la planche insérée dans l'œuvre du Père de Montfaucon, ont contribué à répandre dans les esprits sa fausse relation de sorte que la vie du chien de Montargis en est prolongée pour un temps indéterminé.

En effet, en 1861 parurent deux romans *Les animaux historiques*² d'Ortaire Fournier et le *Choix de légendes populaires*³ qui traitent de notre sujet, en reprenant toutes les erreurs déjà signalées et en en ajoutant d'autres. Ainsi dans le *Choix des légendes populaires*, l'auteur éprouve le besoin de déclarer que l'affaire était « mentionnée au registre du Parlement, où se trouve également un extrait du procès-verbal constatant les diverses péripéties et le résultat du combat. » Il est vraiment regrettable que des auteurs aussi bien documentés n'indiquent presque jamais les références de ce qu'ils racontent.

Le grand *Dictionnaire Universel du XIV^e siècle* de Pierre Larousse n'a pas oublié d'indiquer la légende du chien de Montargis; mais il ne connaît pas les œuvres de

1. Références, p. 18.

2. Ortaire Fournier, *Les Animaux historiques*, 1 vol. in-8°. Paris, Garnier Frères, p. 114 à 119.

3. *Choix des légendes populaires*, 3 vol. in-4°. Paris, 1861, t. III, p. 193 à 224.

Guessard, et affirme qu'il s'agit d'un fait véritable qui se serait déroulé le 8 octobre 1371 en l'île Notre-Dame à Paris, devant Charles V. Le grand dictionnaire explique que la légende est venue se cristalliser à Montargis à cause du tableau.

Comme références, il cite Joseph Scaliger et le Père de Montfaucon « qui dit-il, ne sont pas des conteurs de fables¹. »

Le lévrier d'Aubry se trouve naturellement dans un livre très captivant de Mahé de la Bourdonnais : intitulé *Le chien, l'ami de l'homme* où... la plupart des chiens célèbres ont leur odyssée racontée... peut-être pas avec toute la rigueur historique désirable... Ainsi en est-il pour le lévrier d'Aubry, au sujet duquel l'auteur a donné des détails... pittoresques... Par exemple, Aubry de Montdidier est un gendarme de Charles V, Macaire un archer de la garde du roi (l'auteur a dû s'inspirer des *Monuments de la Monarchie Française*). Le lieu du crime est la forêt de Bondy. L'auteur se souvient de « l'histoire des chiens célèbres » de 1808 car il répète mot pour mot le passage précédemment cité. Puis il découvre à Aubry un ami : le chevalier de l'Ardillère qui a recueilli le lévrier après l'assassinat. C'est grâce à un embarras de voitures qui se produit à Paris devant l'hôtel d'Ardillère, que Macaire se trouve arrêté, reconnu par le chien qui se jette sur lui.

Enfin, voilà, la conclusion : « Cet événement fit grand bruit. On le voyait encore sculpté vers la fin du siècle dernier, sur une cheminée du Château de Montargis (?)... »

1. Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle*

Charmé du courage et de la fidélité de ce chien, Charles V fit ériger en sa mémoire un petit monument sur le grand chemin de la forêt de Bondy. On y lisait des vers latins que l'on a traduit ainsi : « Mortels aveugles qui violez les lois les plus saintes, que la brute elle-même vous apprenne à être reconnaissants. Redoutez jusqu'à votre ombre quand vous voulez faire le mal ».

Pas moins ...amusant est le récit que l'on trouve dans l'Annuaire Richard de 1898, sous la rubrique Chiens célèbres (page 9). D'après l'auteur la légende du chien de Montargis dont les héros furent Isabelle de Villemonble (?), Aubry de Montdidier et son fidèle lévrier, le chevalier Macaire, sont trop connus « de tout le monde pour que j'en fasse le récit, qu'il me suffise de dire que c'est sous les yeux de Charles V, s'il faut en croire l'une des versions de cette légende, que ce lévrier terrassa le chevalier Macaire. Naguère, dit-on, on pouvait voir encore sur la cheminée de la grande salle à manger (?) du Château de Montargis, cette scène de la lutte du lévrier vengeur et de l'assassin d'Aubry représentée en une peinture à demi effacée par le temps. »

Les Montargois à la fin du siècle dernier et avant la grande guerre se sont beaucoup intéressés à notre légende. Ils ont eux, aussi, affirmé beaucoup de choses, par exemple que le lévrier d'Aubry s'appelait Verbaux. Bien plus, un Sous-Préfet de Montargis, à la suite de l'exposition des Beaux-Arts de 1874, obtint de l'Etat la jolie statue qui orne le jardin de l'hôtel de Ville de Montargis. Ce groupe n'a d'ailleurs aucun intérêt historique. L'auteur, le sculpteur Debrie, a représenté Macaire presque nu, ce qui n'est vraiment pas une tenue convenable pour un chevalier qui combat devant le roi et bon nombre de

dames des plus huppées; quoiqu'il en soit, cette statue est bien placée pour perpétuer le souvenir de notre gracieuse légende.

Vers la même époque, un artiste verrier a reproduit la gravure du *Magasin pittoresque* de 1834, sur l'un des vitraux de l'abside de l'Eglise Sainte-Magdeleine de Montargis.

Un vieil écrivain Montargois, Duchesne, a signalé qu'une sculpture du combat se trouvait sur l'une des cheminées de la partie du Château aujourd'hui démolie. A ce sujet, il a été affirmé que le retable de la Chapelle Sainte-Anne de l'Eglise de Montargis, proviendrait du motif qui encadrerait la scène représentée sur la cheminée dont parle Duchesne. Un érudit Montargois le regretté M. Le Roy, père, écrivait en 1888 : « Ce retable ne peut pas provenir de l'une des cheminées de la grande salle du Château de Montargis, et il ne peut avoir servi d'encadrement à la représentation du combat d'un chien contre un gentilhomme, ayant donné lieu à la légende du chien de Montargis, pour cette raison que la grande salle construite au x^e siècle sous Charles VIII n'a été démolie qu'en 1826¹. On peut affirmer que ce retable ne provient pas d'une cheminée de l'ancienne grande salle du Château, et qu'il n'a aucun rapport avec la représentation du duel d'un chien contre un gentilhomme. »

Monsieur Le Roy, père, nous donne aussi de précieux renseignements sur la peinture du manteau de la cheminée. « Il existe encore à Montargis, dit-il, deux vieillards MM. Duchesne, Rabier et Simon Chartrain, qui se souviennent avoir vu dans la grande salle du Château de

1. Les bas-côtés du chœur, où se trouve cette chapelle ont été construits longtemps avant cette époque.

Montargis, la cheminée au-dessus de laquelle était peinte la scène du combat. »

Un tableau, inspiré peut-être de cette peinture, a été exécuté au XIX^e siècle par Dumiens, peintre du pays, élève de Girodet. Ce tableau avait été peint pour servir d'enseigne, à un magasin de nouveauté de Montargis, aujourd'hui démodé il git tristement dans un grenier.

Sculpteurs, peintres, littérateurs de la région, tous se sont enthousiasmés pour le lévrier d'Aubry, gloire locale. L'abbé Desnoyers, Directeur du Musée historique d'Orléans, publia en 1889, un opuscule de 16 pages sur notre sujet. Il remarque justement que la date de 1371, est certainement erronée, car à cette époque de tels « duels » se raréfiaient petit à petit. Il connaît la chronique du moine des Trois Fontaines et les œuvres de Guessard. Sa conclusion très judicieuse est reproduite ici dans son esprit. De la présence d'une peinture du chien en la grande salle du Château de Montargis, à conclure que le fait avait eu lieu à Montargis, il n'y a qu'un pas, et il fut franchi parce qu'il devait l'être. On disait en parlant de cette peinture « Le Chien de Montargis » parce qu'on ne pouvait dire « Le Chien de la forêt de Bondy, qui, a, à Paris, terrassé le chevalier Macaire » : c'eût été trop long, il fallait une phrase plus simple. C'est ainsi que l'erreur s'est transmise au cours des siècles. L'abbé Desnoyers aurait pu également donner cette explication plus historique !

En 1850, environ parut une estampe attribuée à Androuet Du Cerceau qui portait cette légende : « Le combat d'un chien contre un gentilhomme qui avait tué son maistre faict à Montargis. » — Dans le tome III

des *Monuments de la monarchie française* paru en 1731, se trouvait une planche, copie en contre-partie de la précédente estampe. Naturellement les légendes des deux gravures étaient identiques, et celle intercalée dans le livre de Don Bernard de Montfaucon fut amplement divulguée. Or, le texte de la légende commune aux deux estampes ne porte pas de virgule entre les mots « Maistre » et « Faict », de sorte qu'on est en droit de se demander si c'est ou bien le combat, ou bien le tableau, ou bien la gravure qui a été « faict » à Montargis. Comme nous l'avons déjà expliqué, c'est peut-être grâce à ce jeu de mot que le lévrier d'Aubry est devenu « le Chien de Montargis ».

En 1893 parut un autre opusculé de M. H. Poulain, moins bien renseigné que l'abbé Desnoyers, il place le combat sous le règne de Louis XII, et croit à sa réalité.

On nous a signalé l'existence d'un manuscrit très complet et documenté, d'un ancien greffier au tribunal civil de Montargis, M. Périer, dont des extraits avaient été lus pendant une séance de la Société historique et archéologique du Gâtinais, dont il faisait partie. Ce manuscrit est d'ailleurs introuvable : M. Périer étant mort et ses papiers dispersés. La grande guerre a naturellement interrompu les travaux des historiens montargeois, mais de plus belle, ils se mirent à nouveau à l'œuvre dès 1920. Sous la direction du regretté, M. Ouachée, puis du grand chercheur, M. Barrier, la Société d'Emulation de Montargis effectua de nombreuses et intéressantes recherches sur l'histoire locale.

Le regretté M. le Roy, fils de celui dont nous avons déjà parlé, puis M. Barrier connurent le livre de Guesard « Macaire » et l'édition des « Essais » de 1588,

M. Gourdin fit une communication sur le manuscrit de Peiresc.

M. Le Roy fils, étudia particulièrement la vie et les œuvres du grand architecte Androuet Du Cerceau.

Enfin, M. Barrier, dans une très belle et très documentée conférence faite à la Société d'Emulation, en 1923, résuma tout ce qui, alors, avait été dit et écrit sur notre sujet.

Les travaux de la Société d'Emulation de Montargis sont publiés dans un bulletin qui, malheureusement, ne paraît pas assez souvent !

Telle est la monographie des ouvrages qui à notre connaissance ont traité de la « Légende du chien de Montargis ».

Au cours de cette trop longue étude nous avons pu constater que la chanson de Macaire ou plutôt la chanson de la Reine Sibile, s'est réduite, au fur et à mesure que les siècles la vieillissait davantage, à son épisode le plus vrai : le duel d'entre Macaire et le lévrier. — Episode vrai, en effet, bien que les faits en soient purement imaginaires, car c'est dans ce trait de sa geste, que le trouvère a su être original, a su mettre en relief les coutumes, les réalités de l'époque féodale, a su raconter « comment le jugement de Dieu intervenait, comment la punition d'un crime était mystique autant que juridique¹. »

C'est à cause de tout cela, c'est parce que le barde

1. Paroles de M. le Professeur Maunier de la Faculté de Droit de Paris et de la Sorbonne, lors d'une communication faite par lui aux « Journées d'Histoire du Droit de Bruxelles » le 7 juin 1930.

Voir cette communication dans la *Revue du Folklore français* du mois de juillet 1930. Librairie Staude. Paris, 15, rue des Grands-Augustins.

anonyme a écrit une chanson « Pulcherrima » selon l'avis du moine des Trois Fontaines, « fidèle reflet de la notion de la morale et de l'idée de droit au moyen âge¹ » que le chien de Montargis est resté dans les mémoires et aujourd'hui « a sa place marquée dans l'histoire du Droit. »

1. Voici la note de la page précédente.

CHAPITRE X

COMPARAISON DE LA LEGENDE ET DE L'HISTOIRE

Après avoir suivi, à travers les siècles et les pays, l'histoire du poème médiéval, nous constatons qu'il n'en reste de nos jours que l'épisode du duel. Le trouvère s'était inspiré de trois sources différentes, d'abord, des gestes chantant les reines innocentes et persécutées, ensuite des récits divers des traîtres qui s'efforcent de supplanter Charlemagne du trône de France pendant son séjour en Espagne, enfin de la tradition Méditerranéenne, du chien fidèle qui dévoile le meurtrier de son maître, puis, il avait ajouté de son cru, le combat d'entre le meurtrier et le chien : le duel judiciaire.

Au cours des âges, ce qu'il a plagié, les lieux communs ont bientôt disparu, ou sont restés dans l'ombre, seule la partie originale de son œuvre a frappé l'imagination des hommes et est restée dans leur mémoire. Ce fait prouve que souvent le meilleur d'un roman est la partie où l'auteur relate les mœurs de ses contemporains; il démontre, en outre, l'influence profonde et les traces ineffaçables, dans les civilisations chrétiennes, de l'idée que Dieu donne sa force à celui qui a le droit.

Du point de vue de l'histoire de la procédure, le com-

bat de Macaire contre le lévrier d'Aubry, constitue un élément de jurisprudence, facilitant la connaissance d'un mode de preuve archaïque au même titre que les faits certains, tels que les affaires : Chundo, Bozon, Carrouge-Legris, etc... Evidemment, il n'y a rien de vrai dans la matérialité de l'épisode, mais son auteur, et c'est ce qui est important pour nous, a dépeint quelques usages juridiques de son époque.

Bien qu'il date les exploits qu'il raconte de l'année 770, bien que ses héros soient Charlemagne, le Duc Naime, Blanchefleur ou Sibile, une des épouses de l'Empereur, Ogier le Danois, il ne faut pas croire qu'au ^{xii}^e siècle, un trouvère qui composait une chanson de gestes « dans un but de lucre » cherchait à faire œuvre d'historien, et à l'aide d'éléments contrôlés s'efforçait de reconstituer les événements d'une époque révolue. Plus simplement, comme les peintres et les graveurs, de son temps, qui habillaient Alexandre le Grand, en chevalier moyennageux, notre poète a fait agir et parler les héros légendaires aux noms sonores qu'il mettait en scène comme avaient agi ou parlé les paladins du roi Louis VII.

Aussi, trouvons-nous dans ses vers la peinture de l'Époque féodale et tous les caractères du duel judiciaire au temps des rois Capétiens. D'abord, Macaire, est arrêté simplement parce qu'il est soupçonné d'avoir tué. La méchanceté du chien à son égard, la découverte du cadavre d'Aubry suffisent à Charlemagne pour qu'il ordonne la « prise ». Nous nous trouvons ici en face de la description d'une institution féodale : « La prise par soupçon. »

Dès qu'un homme est soupçonné d'un crime, le pou-

voir public l'arrête et le met en prison pour permettre aux accusateurs d'avoir le temps de se dévoiler et de porter leur accusation dans les termes prescrits par la loi. En effet, pendant le haut moyen âge la procédure est accusatoire. La Société ne peut poursuivre elle-même le criminel; il faut, pour que son infraction soit punie, qu'un accusateur se présente et demande réparation. On ne conçoit pas alors l'intérêt qu'a la communauté de châtier elle-même le coupable, si la victime ou ses parents ne réclament pas « composition ». La poursuite en justice est le succédané atténué de la guerre et de la vengeance privée. Au lieu de se battre directement, sans autorisation, ni témoin, contre celui qui a créé le dommage, la victime s'adresse à la justice, provoque son adversaire devant le juge qui ordonne le combat. De la vengeance privée, le duel devient l'instrument d'une vengeance réglementée, puis inutile si l'accusé avoue, car alors le magistrat a charge et pouvoir de punir.

Le combat judiciaire reste simplement un moyen de prouver le bon droit d'une cause. On se battra sur un fait pour prouver la véracité de son affirmation. Cela dénote déjà une coutume solidement établie et perfectionnée.

Au début de cette procédure « la prise par soupçons » n'existait pas, les plaideurs n'étaient arrêtés, ou plutôt simplement soumis au même régime qu'après que le duel eût été ordonné, de façon à les avoir sous la main le jour du combat¹.

Voilà le premier stade de la procédure accusatoire; le duel judiciaire dès qu'il a passé la période du duel con-

1. Voir Declareuil, *Preuves judiciaires dans le Droit franc*, p. 180 et suiv. Voir Esmein, *Histoire de la procédure criminelle*, p. 57 et suiv.

ventionnel. Dans la chanson de Macaire, nous constatons un nouveau progrès : sans accusateur, la personne soupçonnée est « prise ». Le pouvoir public s'est raffermi, il est maintenant assez puissant pour imposer la paix à ses ressortissants, pour maintenir une sécurité relative sur son territoire. Grâce aux subtilités des jurisconsultes médiévaux, la procédure accusatoire peut permettre cette prise, malgré son caractère. Voici l'explication de la fiction imaginée dans ce but : quand un assassin, un voleur est pris en flagrant délit, point n'est besoin de faire la preuve du corps du crime ou du délit ; les sergents amènent le coupable, accusé par ceux qui l'ont pris sur le fait, au juge qui prononce la sentence.

On assimile au flagrant délit le cas où des présomptions graves, précises et concordantes pèsent sur un prévenu ; comme dans le cas précédent, il est arrêté... mais, non condamné de suite car la preuve reste à parfaire et qu'en matière criminelle l'accusé ne peut être condamné sur de simples présomptions. Pour que le tribunal prononce la condamnation, il faut l'aveu de l'accusé ou le combat puisqu'à cette époque c'est la mode de preuve de droit commun. Qui combattra l'inculpé : « l'accusateur éventuel ». Voilà « la prise par soupçon » et le biais pour concilier cette arrestation avec le défaut d'accusateur.

Cette procédure a l'avantage de faciliter l'accusation : l'accusateur n'oserait peut-être pas se dévoiler, si le prévenu était libre. D'autre part, « saisi » dès qu'il est sérieusement soupçonné, l'inculpé a moins de temps pour prendre la fuite.

Le trouvère nous décrit donc « la prise par soupçons » de Macaire. Une fois arrêté, l'inculpé est interrogé : il avoue ou nie. S'il avoue, il subit le châtiment prévu de

son crime ou de son délit, ou bien perd son procès civil. En effet, jusqu'au ^{xix}^e siècle, il n'y a pas de preuve supérieure à l'aveu. C'est la *probatio pobissima* recherchée par tous les moyens, même au moyen âge par la torture pour les esclaves, plus tard, pour tous. Nul ne met en doute l'aveu, nul ne s'en défie... Mais Macaire interrogé par Charlemagne n'avoue pas. Bien plus, il se déclare prêt à combattre qui l'accusera !

S'il y a une accusation formelle portée contre lui, il s'en « purgera » par son épée¹. Il fera, en combattant, la preuve qu'il n'est pas coupable; défendeur, il supportera le fardeau de la preuve; il apportera s'il vaine son accusateur, une preuve négative².

Ici, nous touchons l'un des points les plus importants de l'histoire du droit barbare. Contrairement à nos conceptions latines et modernes de la preuve, qui veulent que l'accusateur prouve le bien fondé de son accusation, le vieux droit germanique, et le droit féodal qui est le résidu de toutes les lois barbares d'Europe, imitées elles-mêmes de la loi Gombette³, veut que l'accusateur se purge de l'accusation lancée contre lui. Il se purgera par son affirmation d'innocence regue sous la foi du serment; puis, si cela n'est pas jugé suffisant on ajoutera à ce ser-

1. Voir P. Fournier, *Les officialités au Moyen Age*, p. 267 et suiv.

2. Voir Montesquieu, *Esprit des Loix*, livre 27, chapitres 13 et 14.

3. Gondebaud, roi de Bourgondie au début du ^{iv}^e siècle ordonna ce qui suit : « ... Si l'accusateur ne veut pas admettre ce moyen de défense (*purgatio canonica*), avant que ceux qui sont chargés de recevoir le serment et qui doivent être au nombre de trois et délégués à cet effet par les juges, soient entrés dans l'église, il proteste qu'il s'oppose au serment. Des lors la justification par serment n'est plus regue et les deux parties sont tenues de se présenter dans le plus bref délai pour vider leur querelle par le Jugement de Dieu. » Loi Gombette, titre VIII, 1 et 2. Voir aussi titre XLV, titre LXXX. *Monumenta Germaniae Historica*, in-4, sect. I, t. II, part. I, p. 49 (1892). R. de Salis, *Lex Romana Burgundionum*

ment ceux d'un nombre varié de co-jureurs, suivant l'importance de la cause¹.

Si le demandeur ne se contentait pas du serment ou refusait ce mode de preuve *purgatio canonica*, on recourait à la *purgatio vulgaris*, à une épreuve unilatérale quelconque, ou mieux au combat.

La loi salique qui admettait comme mode de preuve, l'enquête diligentée par le demandeur est oubliée. Durant ces périodes troublées du moyen âge, le nombre de faux serments et de dépositions inexactes², obligent la pauvre justice barbare à appeler « de l'homme qui peut mentir à l'incorrupible nature³ ». On recourut alors aux ordales, aux épreuves unilatérales; l'épreuve par le feu, l'eau, l'eau bouillante, le cadavre, etc...

Mais « les guerriers dédaignaient les épreuves. Ils voulaient que l'on crut leur parole, ou leur épée. Ils juraient par leurs armes ou s'en servaient pour se faire croire ». C'était bien encore là une épreuve⁴ ».

Selon que l'influence sacerdotale, ou militaire se fait sentir, la justice a recours aux épreuves par les éléments naturels, aux « expertises divino-légales » ou au combat. Dès le ^{vi}e siècle le duel judiciaire était reçu dans la pratique générale du royaume⁵.

Au ^{xiii}e siècle, nous sommes en pleine féodalité, l'Eglise a beaucoup de peine à tempérer les mœurs rudes des seigneurs qui ne connaissaient pas encore le frein d'un

1. Il fallait 72 serments pour convaincre une Reine d'un crime. Voir Michelet, *Origine du Droit franc*, préface.

2. Voir Albert du Boys, *Histoire du Droit criminel des peuples modernes*, t. I, p. 361.

3. Voir Michelet, *Origine du Droit franc*, préface.

4. Voir Michelet, *op. cit.*, préface, p. XLIV.

5. Voir Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, lib. 7, chap. 14, lib. X, chap. 10.

pouvoir central puissant. L'épée seule compte et c'est par l'épée que le bon droit doit éclater. D'ailleurs dès le x^e siècle, on n'utilise qu'exceptionnellement les ordalies unilatérales¹. Les femmes, les clercs, les faibles, les communautés religieuses combattent par champion². Il existe alors des guerriers gagés qui courent les aventures et défendent en champ clos les droits des parties qui ne veulent ou ne peuvent combattre elles-mêmes. Ils représentent leur client, et du sort de leurs armes, dépend le sort de celui qui s'en est remis à leur vaillance. La représentation n'est cependant pas tout à fait parfaite, puisque le champion vaincu, bien qu'il ne subisse pas le traitement qu'encourt son mandant, se voit couper le poing. Aussi, les champions gagés défendaient-ils avec chaleur la cause de leur partie.

Sauf aveu, le procès se réduit donc à un combat.

Le rôle du juge est simplifié, il n'a plus à rechercher où est le droit, il s'en rapporte au sort des armes³. Le litige soit civil, soit criminel se résout toujours en un fait reconnu d'un côté de la barre et dénié de l'autre, sauf aveu ou conclusions de « rapport à justice ». C'est sur ce fait qu'on se livre bataille. Si le différend est compliqué, s'il exige des jugements interlocutoires, on se bat pour l'interlocutoire, réduit à un fait; la partie qui perd l'inter-

1. Voir Déclareul à propos de quelques récents travaux sur le *Duel judiciaire*, p. 12.

2. Voir Coulin, *Verfall* (Décadence du Duel Judiciaire et Origine du duel privé en France) :

« En Normandie le Duc et d'autres seigneurs rendant la justice, donnaient à fief ou à rente le droit d'être leur champion dans les affaires les concernant. Cette pratique passa en Angleterre avec les Normands. Dans le roman des quatre fils Aymon : Roland est le champion de Charlemagne. » Voir Montesquieu, livre XXVIII, chapitre XXIV de l'*Esprit des Loix*. Voir Sauval, référence précitée, t. II, p. 651 et suiv.

3. Déclareuil, *Preuves judiciaires dans le Droit franc*, p. 181.

locutoire peut d'ailleurs gagner sur le fond du procès¹.

Le juge devient un simple témoin qui enregistre les phases du combat, veille à ce qu'il soit livré sans sortilèges et applique la peine à la partie succombante. Voilà ce que la barbarie d'une époque et l'ignorance des seigneurs féodaux, le peu de foi qu'on pouvait accorder à leur parole ou à leur serment, ont fait du droit romain, des lois païennes bien plus sages². Tout a été fondu au creuset de la bataille jugée. Le Duel en est venu à jouer le rôle de preuve prépondérante. On ne cherche plus à l'éviter, à essayer de faire la preuve par serment ou témoins, avant d'en arriver subsidiairement au duel. On le considère comme le plus sûr moyen de connaître la vérité, comme « *l'ultima ratio*³ ». D'emblée le combat, à défaut de flagrant délit ou d'aveu est décidé, ou seulement après un simulacre d'enquête introduite simplement pour éviter aux plaideurs de courir les risques d'un formalisme trop étroit. En effet l'appel direct au combat comportait le prononcé de paroles dont l'omission d'une seule d'entre elles pouvait aggraver ou dénaturer les conditions du duel, de sorte que les parties préféraient laisser appeler les témoins pour les « fausser » si leurs dépositions nuisaient à leurs intérêts. De toute façon ce semblant d'enquête n'était qu'un artifice de procédure : fatalement et sciemment on en arrivait au duel puisque la possibilité d'y recourir, dépendait toujours d'un seul des plaideurs⁴.

Mais, pour mettre en route toute cette procédure,

1. Montesquieu, *Esprit des Lois*, livre XXVIII, chap. XIX.

2. Sur la loi salique, voir Montesquieu, livre XXVIII chapitres XIII et XIV.

3. Declareuil, *Preuves judiciaires dans le Droit franc*, p. 172.

4. Esmein, *Histoire de la procédure criminelle*, titre II, chap. I, § II.

il fallait une accusation; voilà pourquoi, Macaire répond à Charlemagne: « Bon Roi, je ne suis coupable ni de fait ni même par la pensée, et à qui m'accusera, je suis prêt à le prouver par les armes ». Macaire est si honoré, si bien apparenté en Allemagne que personne n'ose se porter accusateur. Le Duc Naime devant la carence des paladins de l'empereur déclare qu'il y a quand même un accusateur: c'est le lévrier d'Aubry! Un seigneur pouvait-il être contraint d'accepter un tel combat. Assurément non. Pour être accusateur, il fallait réunir certaines qualités, soit être la victime, ou du lignage de la victime¹. Jean d'Ibelin², en cas de crime, admet comme accusateur à côté des parents charnels, les parents spirituels et même d'autres personnes intéressées. Entre les catégories d'individus, chevaliers, vilains, etc... le duel aurait été possible en cas de meurtre et de félonie. D'autres auteurs soutiennent également que le pouvoir royal pouvait poursuivre l'inculpé si la victime était morte ne laissant ni parents ni alliés³. D'autre part, l'homme honorable ne pouvait être contraint de lutter contre les infâmes, les parjures, les faussaires, les champions à gages qui avaient été vaincus dans un précédent combat, les bâtards, les déloyaux de toutes espèces. Beaumanoir déclare que le seigneur avait le droit de refuser le combat contre le serf qui l'appelait⁴. Jean d'Ibelin et Beaumanoir écrivirent postérieurement au XII^e siècle, mais ils ne fi-

1. Beaumanoir, chap. LXIII, p. 326.

2. Jean d'Ibelin, chapitre 82, p. 63. *Assises et bons usages du Royaume de Jérusalem*, édité par Thaumais de la Thaumassière. Bourges, 1690, in-fol.

3. *Grand Coutumier de Normandie*, chap. 54, édité par Bourdot de Richebourg. *Nouveau Coutumier général*, t. IV, p. 1 à 58. Paris, 1724, 4 vol. in-fol., t. IV, p. 23.

4. Beaumanoir, chap. LXIII, p. 322 et suiv.

rent que rédiger des coutumes qui existaient depuis de longues années. N'ayant pas d'accusateur autre qu'un chien qu'il était à même de récuser, puisqu'il pouvait récuser un serf ou un bâtard, Macaire aurait pu se disculper au moyen du serment purgatoire (*purgatio canonica*¹. Le trouvère n'a pas songé à ce moyen, soit qu'il n'était plus usité au XIII^e siècle, soit que n'étant pas jurisconsulte, il l'ignorait, soit enfin parce que la chanson de gestes eût été moins belle. Toutes les difficultés sont d'ailleurs applanies, car Macaire, pensant aisément, ainsi que ses parents, battre un chien, accepte avec joie cette épreuve.

La carence d'accusateur, d'un rang égal à celui de l'accusé n'était donc pas une nullité « de droit public » mais une simple protection des droits des parties, susceptible d'être écartée, si elles y consentaient. Mais « d'ordre public » étaient les formes du combat. Un seigneur combattant contre un eigneur se présentait dans la lice, à cheval, recouvert de son armure, de son casque à visière, de son bouclier, armé de la lance et de l'épée; mais quand il combattait contre un vilain, il devait comme le vilain lutter à pied, sans armure, sans casque, sans lance ni épée, simplement avec l'écu et le bâton². D'après les constitutions de Charlemagne et de Louis le Débonnaire les champions combattaient à pied et sans autres armes

1. Grégoire de Tours, *Histoire ecclésiastique de France*, XII, 14; *Vita Hludovici imperatoris*, c. 46, ms. II, 634; *Thégani vita id imperatoris*, c. 38, ms. II, 596.

2. Beaumanoir, *Coutume du Beauvaisis*, p. 328 et suiv.

Voir également l'*Histoire générale du droit français public et privé des origines à 1815* par Emile Chénon. Paris, Recueil Sirey, 1926, t. I, p. 673 pour la période féodale. Voir également le t. II du même ouvrage publié par les soins de M. Olivier Martin. Paris, Recueil Sirey 1929, p. 22, 23, 34, 37, 55, 157.

que le bouclier et le bâton¹, néanmoins si les faits à l'occasion desquels avait lieu le combat, impliquaient violation du devoir de fidélité envers le roi, le duel à l'arme blanche était autorisé². Dans notre espèce on pouvait à la rigueur prétendre que Macaire avait été félon, mais sans doute pour égaliser les chances de la lutte, le roi ordonne qu'il combattra « revêtu seulement d'un blier et armé d'un bâton long comme le bras ».

Où le duel va-t-il se dérouler ? Dans une lice entourée « d'une palissade bien close de toute part ». En général, on ne se battait pas n'importe où, mais à l'intérieur d'un champ clos. Le terrain en était de sable, et entouré d'une double barrière, derrière laquelle étaient dressées des tribunes pour le Roi, le juge du champ, pour les dames et les courtisans, pour le peuple. Le duel était un spectacle organisé. La gravure bien connue du livre de Montfaucon donne une idée assez exacte de ce que pouvait être un champ clos³. Une telle installation nécessitait des déboursés relativement importants qui ordinairement étaient avancés par le demandeur. Parfois le défendeur voulait y contribuer pour moitié, ou pour le tout. Après le combat on ne démolissait pas toujours ces coûteux aménagements, et le possesseur du champ ayant acheté les palissades et les échafauds, quand l'occasion s'en présentait n'avait pas honte de louer la lice aux différents plaideurs.

Sauval, dans ses *Antiquités de Paris* raconte l'anecdote suivante . « Il y a apparence que les lices et champs clos

1. P. de Smedt, *Origine du Duel judiciaire*, p. 12 et 13.

2. Glasson, *Histoire du Droit et des institutions de la France*, t. III, p. 513.

3. Voir une reproduction de cette gravure au Musée de Montargis.

de Saint-Martin-des-Champs et de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, étaient toujours prêts, et qu'on les laissait, sans les renouveler, jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus en état de servir¹ ».

L'ordonnance de 1306 sur les duels précise que les lices seront de quarante pas de large et quatre vingts pas de long.

Pourquoi toutes ces précautions, cette double palissade. Pourquoi ne pas se battre à l'air libre, sans engager de tels frais ? Le duel conventionnel, limitant la querelle entre eux familles, au combat de deux individus, constitue déjà un progrès sur la vendetta. Quand le combat qui aura l'autorité de la chose jugée est décidé par le magistrat, un pas est encore franchi. Mais dans une société de guerriers, si les plus grandes précautions n'avaient pas été observées, le naturel barbare aurait vite repris le dessus. En voyant faiblir un de leurs parents, les féodaux seraient rapidement descendus dans l'arène au secours de leur partie, et la bataille jugée aurait dégénéré en bagarre puis en guerre privée. C'est pour éviter ces abus que dans notre poème, la lice est entourée d'une « palissade bien close de toute part » et que Charlemagne fait annoncer par un ban « que quiconque l'oserait franchir serait pendu sans merci, comme un larron ».

Il était en effet d'usage de publier avant le combat trois bans : le premier contenait l'ordre aux parents des parties de se retirer ; le second recommandait au peuple le silence, le dernier interdisait sous les peines les plus graves, même sous peine de mort, de porter secours à l'un

1. *Histoire et Recherches des Antiquités de la ville de Paris* par M^e Henri Sauval, avocat au Parlement, t. II, liv. X, p. 580-581 de l'édition de Paris, MDCCXXIV.

des combattants¹. Déjà la loi des Bava-rois contenait cette dernière défense. L'homme libre qui enfreignait cette règle devait payer 40 sous; l'esclave avait la main coupée. Si l'un des champions, par suite de cette intervention étrangère était tué, le délinquant payait à ses proches 12 sous².

Voici un extrait du Discours « Les Ordalies » prononcé par Monsieur Binos, lors de l'audience solennelle de rentrée de la Cour d'appel de Limoges, le 16 décembre 1902, qui précise ce point : « Un hérault d'armes se présentait dans l'enceinte et prévenait les seigneurs, chevaliers, écuyers et autres gens que sous peine de mort et de confiscation des biens, il était interdit à tous d'avoir des armes à l'exception des gardes du camp et des personnes qui jouissaient du privilège d'en porter même dans ces circonstances. Il déclarait en même temps qu'il était défendu pendant le combat de rester à cheval et qu'il était enjoint à toute personne de se tenir sur son banc ou à terre afin de permettre à tous les spectateurs de suivre les vicissitudes de la lutte. »

Un des parents de Macaire, voyant que le combat est incertain, s'élance sur la palissade et va la franchir pour secourir le chevalier;... mais, il est arrêté et pendu à l'endroit même où il a enfreint l'ordre du roi. Cependant le combat se poursuit de plus en plus terrible..., enfin, le chien, dans un dernier assaut, « prend Macaire à la gorge et le tient si bien qu'il l'abat sous lui » Macaire se déclare vaincu et réclame un confesseur. Pour qu'il y ait amendé honorable le criminel avoue publiquement. La preuve est

1. Beaumanoir, chap. LXIV, p. 330.

2. Merkel, *Lex Bajuvariorum* dans *Monumenta Germaniae Historica, Leges*, in-fol. t. III, p. 189 et suiv. (notamment p. 327).

deux fois faite, d'abord par la victoire du chien, en second lieu par l'aveu déterminé par cette victoire. Ce fait date également l'époque de la geste. La barbarie des siècles précédents commence à s'atténuer. On utilise le duel judiciaire comme mode de preuve simplement et non plus comme un diminutif de la vengeance privée. Primitivement le duel devait aboutir directement à la mort d'un des deux combattants. Le vainqueur exerçait ainsi lui-même le droit de punir celui qui lui avait causé préjudice. C'était toujours la guerre, mais limitée à deux individus, et contrôlée par une autorité supérieure. Maintenant le caractère de la bataille jugée a évolué. Elle n'est plus qu'un mode de preuve.

Dès que l'un des champions donne des signes évidents de défaillance, de faiblesse, dès qu'on voit clairement qui prend l'avantage, on arrête le combat. La partie triomphante ne punit donc plus elle-même; elle prouve son bon droit en terrassant son adversaire puis se retire et laisse au pouvoir public, le soin de prononcer la sentence, et de l'exécuter¹.

Ainsi en est-il dans notre poème. On ne laisse pas le chien achever Macaire; dès que celui-ci a avoué ses crimes, le roi prie le lévrier de lâcher prise; il obéit aussitôt « comme une créature raisonnable ». Cette remarque amusante a une grande importance. Si les « créatures raisonnables » s'arrêtent de combattre quand on les en prie, c'est donc qu'au temps du trouvère, le duel n'est plus une fin mais un moyen.

Toute cette bataille s'est déroulée *coram populo*

1. Voir Ordonnance de 1306 (*Rec. des Ordonnances*, t. I, p. 431 et suiv.). Voir Declareuil, *Preuves judiciaires dans le Droit franc*, p. 194.

et *ante regem*. Publique, orale et formaliste suivie la plupart du temps devant le roi, tels étaient les caractères de la procédure du Duel judiciaire. Caractères obligatoires dans une période, pendant laquelle la force est prépondérante, et où pour assurer la loyauté, la publicité du débat, l'assemblée du peuple présidée par son chef n'était pas un luxe inutile. En effet, les témoins instrumentaires pouvaient toujours être « faussés », le duel constituant un appel au « forum divin » était toujours possible contre la solution non « flagrante » d'un conflit¹. Il fallait donc que le duel se passât devant de très nombreux témoins, puisqu'il n'aurait pas eu l'autorité de la chose jugée s'il ne s'était déroulé que devant quelques-uns susceptibles « dans l'avenir d'être « faussés ».

La présence de l'empereur au combat de Macaire et du lévrier est conforme à l'opinion de nombreux auteurs qui prétendent que le duel judiciaire n'avait guère lieu qu'*ante regem*. Alexandre Gal² va même plus loin et prétend que le duel ne pouvait avoir lieu primitivement que devant le roi et seulement pour des cas d'infraction au devoir de fidélité envers le souverain par l'un de ses courtisans. Evidemment notre poème nous présente exactement le cas qu'a envisagé Alexander Gal. Macaire est un grand seigneur de la Cour de Charlemagne et son crime est le prototype de la félonie: Il a désiré la femme de son souverain et pour arriver à la posséder, il a tué l'un des membres de la « *truste royale* ».

1. Voir *id.*, p. 190.

2. *Der zweikampf im Fränkischen Proces*, p. 252.

Enormément de duels médiévaux se rapportèrent à des cas d'infidélité, mais dès le VII^e siècle le champ de la bataille jugée est illimitée aussi bien du point de vue des individus que l'on met en présence, que de la matière du litige. La compétence du duel judiciaire du X^e au XIII^e siècle est générale; les autres procédures constituent l'exception¹. Alexander Gal concilie très bien sa thèse avec les faits : A mesure que le pouvoir central s'affermir l'obligation de fidélité s'étend à tous ses ressortissants. En premier lieu tout sujet qui fraude la loi et sur qui pèse directement le pouvoir royal, manque donc au devoir de fidélité. En second lieu, puisque la loi est une émanation directe du roi, qui cumule les trois pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire, en la fraudant, on manque à l'obéissance due au prince, on trouble la tranquillité publique dont il a la garde, on est alors censé attaquer sa personne et ses droits, on est félon, on touche à la paix du roi². Le résultat de ce double raisonnement plein de subtilité est de soumettre tout sujet à propos de toute infraction à la procédure du combat. Cette théorie est séduisante car elle explique que dans presque toutes les *leges*³ il est stipulé que le duel a lieu *ante regem*, que la plupart des duels notoires se sont déroulés devant le

1. Voir Pasquier, *Les recherches de la France*, p. 262. Voir sur ce point, et les restrictions qui peuvent être apportées à cette théorie, l'*Histoire du Droit français public et privé des origines à 1815*, par Emile Chinon. Paris, Recueil Sirey, 1926, t. 1^{er}, p. 673 et suiv.

2. Frédéric Pollock, *Introduction à l'étude de la science politique*. Traduction française, p. 354.

3. Loi Gombette, titre VIII, § 2. « Sed ad nos illico diriguntur, Dei iudicio commitendi. » Loi des Ripuaires, titre LIX (61), § 4; titre XXXII (34), § 4; titre LVII (59), § 2; Declareuil, *Preuves judiciaires*, p. 191. Lex Alamanorum : « ante regem aut ducem », titre XLIII A=XLIV B., Declareuil, *Preuves judiciaires*, p. 192. Loi des Bavares : « in presentia populi ».

monarque et sa cour. Il est bien évident, d'ailleurs que le jour où ce mode de preuve a été généralisé, les seigneurs féodaux ont présidé nombre de duels; néanmoins on pouvait les considérer soit comme les souverains de leur principauté, soit comme les représentants du pouvoir royal.

Dès le ^{vi}e siècle, nous relevons une accusation typique de félonie. Boson est soupçonné par Gontran, roi de Neustrie, d'avoir appelé dans le royaume le prétendant Gondowald. Pour se purger de cette accusation, il offre de prouver son innocence par les armes, mais personne ne relève son défi, personne ne l'accuse... A la même époque, c'est au sujet d'un délit de chasse qu'intervient le duel; un chambellan du roi, Chundo avait été dénoncé par un garde, pour avoir chassé et tué un buffle. Devant ses dénégations, le roi ordonna le duel judiciaire entre Chundo et son dénonciateur. Le cubiculaire délégua son petit-fils pour combattre à sa place. Les deux champions furent tués et le chambellan attaché à un pieu et lapidé¹. Encore au ^{vi}e siècle un officier du roi Gontran s'étant approprié des biens appartenant à son souverain, tenta de se disculper en produisant un faux diplôme qui lui aurait été, disait-il, remis par Austrégisile, alors jeune clerc, plus tard évêque de Bourges. Le pieux jeune homme nia. Gontran ordonna le duel, mais Dieu exauça les prières de son serviteur qui répugnait à verser le sang de son semblable: le cheval sur lequel se rendait au champ clos l'ennemi d'Austrégisile, désarçonna son cavalier,

1. Grégoire de Tours, *Histoire ecclésiastique des Francs*, livre VII, chap. 14, livre X, chap. 10,

bien qu'à l'ordinaire il fut très doux, et le piétina rageusement jusqu'à ce que mort s'en suive¹.

Toujours à l'époque mérovingienne nous allons trouver une accusation d'adultère, où l'épouse diffamée se justifie par la victoire de son champion : une parente du roi franc Clotaire II, Gondeberge, fille du roi Lombard Agiluphe et femme de Charioald ou Arioald, deuxième successeur d'Agiluphe, est accusé d'adultère par son mari qui l'exile. L'ambassadeur du roi Clotaire, au nom de son souverain se plaint du traitement infligé à la reine; il apprend la cause de sa disgrâce, et de sa propre initiative demande à combattre en champ clos, le calomniateur qui est vaincu. La reine est justifiée, et reprend la place qu'elle n'aurait jamais dû perdre².

Les cas d'adultère où le duel judiciaire est employé, abondent. En 831, l'impératrice Judith est accusée d'avoir pour amant Bernard duc de Septimanie. Les inculpés doivent faire la preuve de leur innocence par le combat³. Lothaire offre lui aussi le duel judiciaire à son épouse Teutberge qu'il prétend infidèle⁴. Charles le Gros, jaloux, soumet également sa femme Richarde au combat⁵. De même Adèle, comtesse d'Anjou, à qui on imputait la

1. Mabillon, *Act SS. O. S. B.*, saec. T. II, p. 96; *Act SS. Maii*, T. V, p. 229* à la B. N. *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti...* (500-1100), *Lutetiae Parisiorum* (1688-1701, 9 vol. in-fol.), cote H 1442-1450.

2. Frégédaire, chap. LI (éd. Kruch : *Mon. Germ. Hist.*, in-4°. *Scriptores rerum Meroving.*, t. II, p. 146. Cf. Pauli, *Hist. Langobardorum*, IV, 47 (éd. Waitz, *Mon. Germ. Hist.*, in-4°; *Script. rerum Langobardicarum et Italicarum*, saec. VI-IX, p. 136).

3. Astronomi vita Hludovici imp., CXLVI in *Mon. Germ. Hist.*, in-fol., t. II, p. 634.

4. Lettres du pape Nicolas I^{er} à Charles le Chauve, an 867 (*Epist.*, CXLVIII, ap. Migne, *Patr. Lat.*, t. CXIX, p. 1144). Voir Hincmar de Reims, *De Divortio Lotharii regis et Teutbergae reginae*. Voir Esmein, *Les Ordalies dans l'Eglise gallicane*.

5. Regionis. Prum. Chronicon ad an. 887 in *Mon. Germ. Hist.*, in-fol. t. I, p. 157.

mort de son mari subit la même procédure¹. Encore au ix^e siècle pour une accusation de félonie, Bérón, Gouverneur de Barcelone, combat Sanilon, devant Louis le Débonnaire; il est vaincu, déchu de ses fonctions et condamné à l'exil². A cette époque déjà, nous voyons les hommes d'Eglise faire battre des champions pour régler des litiges roulant sur des questions soit de propriété de serfs, soit de propriété immobilière.

En 830, les moines de Fleury, près Orléans, et de Saint-Denis se réclamaient les uns aux autres la propriété de certains serfs. Voici comment un moine du monastère de Fleury, Adrevald raconte le procès : «... Les juges ne pouvant se mettre d'accord, il fut décidé que des deux côtés on produirait des témoins, qui, après avoir prêté serment se battraient armés de boucliers et de bâtons pour terminer le débat. Tous approuvèrent le jugement comme parfaitement juste et bon, sauf un juriste du Gâtinais qui portait le nom fatidique de Bestial. Celui-ci gagné à prix d'argent par les moines de Saint-Denis, craignant que leur champion ne succombât dans un combat singulier, prétendit qu'une cause relative à des biens d'Eglise, ne pouvait être tranchée par le duel et qu'il était plus convenable que les serfs fussent partagés entre les deux parties. Le vicomte Génésius, se rendant à cet avis, ordonna le partage et parvint à faire revenir le tribunal sur sa première décision »... Cette solution pourtant très sage ne convint pas à Adrevald, car il ajoute ces quelques mots

1. Johannes turonensis : *Gesta consulum Andegavensium*, cap. III. (d'Achery, *Spicileg.* ed. nov., III, 238).

2. Ermold. Nigell. *Carm. de Ludovico imp.* lib. III, V, 543 sqq. (*Mon. Germ. Hist.*, in-fol. *Scr.*, t. II, p. 999-501). Conf. Einhardi *Annal.* ad an. 820 (*ibid.*, *Scr.* t. I, p. 206).

qui nous éclairent sur la mentalité des moines du moyen âge : « Mais Saint Benoit sut bien punir le juge inique, qui avait artificieusement et bêtement, suivant la signification de son nom émis l'avis de partager les serfs entre les deux monastères. Aussitôt le partage fait, par un juste jugement de Dieu, il perdit l'usage de la parole de manière qu'il ne pouvait plus prononcer un mot. Ses familiers qui étaient avec lui et savaient bien la cause de cette infirmité, le conduisirent au monastère du saint confesseur. Il y demeura près d'un mois, implorant par ses gestes, comme il pouvait, le secours du grand patriarche. Enfin, il obtint quelque amélioration dans son état et retourna chez lui. Jamais pourtant, il ne parvint à prononcer le nom de Saint Benoit¹ ». Un autre combat eut lieu, dix ans après, au sujet d'une revendication immobilière, entre le champion de Saint Alaric, évêque du Mans qui réclamait la propriété du monastère de Saint-Calais, et les moines du monastère qui lui déniaient ce droit².

Au x^e siècle en Allemagne, nous voyons l'empereur Othon, ordonner le duel pour résoudre les difficultés de la question purement juridique de la représentation en ligne directe. Les jurisconsultes les plus éminents ne pouvant concilier leurs opinions, Othon ordonna que l'épée donnerait la solution du problème. Le jugement de Dieu fut sage puisque la solution qui triompha est celle de notre code civil³.

1. Adrevaldus, *De miraculis S. Benedicti*, c. VIII (al. XXV) (*Act. SS. Mart.*, t. III, p. 308; E. De Certani, *Miracula Sancti Benedicti*, p. 57).

2. Baluze, *Miscellan.*, ed. Mansi, t. III, p. 120; *Gesta Aldrici* (éd. Charles et Roger, 1889, p. 136).

3. Voir Pasquier, *Recherches de la France*.

Toujours, au ^x^e siècle, en Espagne, le roi Alphonso ayant épousé la fille du duc d'Aquitaine, pensa qu'il, serait peut-être utile de substituer sur ses Etats à l'application des coutumes locales, celle du droit romain. Les deux causes furent représentées par un champion; celui du droit romain fut vaincu.

Encore en Espagne, au ^x^e siècle Don Ruis de Martanza, champion de la liturgie mozarabique, suivant le rite de Saint-Léandre, désarçonna le champion du rite romain que l'on voulait substituer à la vieille liturgie¹.

Aux ^x^e siècle, en 1114, les religieux de Saint-Germain-des-Prés demandèrent le duel pour prouver qu'Etienne de Maci avait emprisonné à tort un de leurs serfs. Des champions furent nommés et après un long et dur combat celui des moines triompha.

La compétence du duel judiciaire est donc générale dès le ^x^e siècle, toutes les questions criminelles et civiles pouvant être réduites à un ou plusieurs faits jugés, pertinents et admissibles, sont tranchées par le fer. La légende du chien d'Aubry terrassant Macaire vient donc bien à propos compléter cette longue liste de combats fameux : — la date indiquée par Guessard et Léon Gauthier pour la composition du poème, le ^x^e siècle, concorde parfaitement avec les mœurs juridiques de cette époque. On peut même dire que le ^x^e siècle, fut l'apogée de l'emploi de la bataille jugée. Apogée signifie maximum et, quand on ne peut plus monter, il faut décroître car la civilisation semblable à un fleuve qui coule de sa source à la mer, ne peut rester figée dans un état déter-

1. Voir Binos, *Les Ordalies*, p. 26.

miné. Il faut changer, toujours se transformer; l'homme n'est jamais satisfait d'une réalité parfois très belle, et peu sage, il désire toujours atteindre un rêve souvent terni quand il est matérialisé.

Aussi au ^{xii}e siècle, constatons-nous une réaction contre le duel judiciaire. Le canon 18 du quatrième concile de Latran (1215) défend aux ecclésiastiques de recevoir les serments, bénir et exorciser les armes devant servir aux combattants¹. Saint Louis en 1260 déclare que dorénavant dans le domaine royal la preuve par témoins remplacera le jugement de Dieu². Les jurisconsultes se prononcent contre cette procédure, pour le moins hasardeuse³. Les papes interdisent formellement cette pratique cruelle que les docteurs de l'Eglise avaient condamnée depuis longtemps⁴. En 1306, Philippe le Bel rend une ordonnance réglementant strictement les cas où le duel judiciaire serait admis et la procédure à suivre. Cependant cette odieuse pratique était tellement ancrée dans les mœurs, la difficulté de trouver deux dépositions concordantes était si grande que de nombreux cas de duels peuvent être signalés au cours des ^{xiii}e et ^{xiv}e siècles.

Voici deux cas, pris entre mille, relatés l'un par Dom Morin⁵, l'autre par Sauval⁶ :

1. Paul Fournier, *Les Officialités*, p. 268-19.

Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio venetis* (778. Reproduction Welter. Paris et Leipzig, 1903, t. XXII, col. 1007).

2. Sur les sources et la date de cette ordonnance, voir Guilhaumez : *Saint Louis, les gages de bataille et la procédure civile*.

3. Voir Beaumanoir, XXXIX, p. 206. *Livre de Justice et de Plet.*, II-XVIII, § 1, p. 102.

4. Voir Thèse de Sapleyrolles, *Recherches sur le duel judiciaire*, p. 60 et 85. Voir également Grelewski, *La réaction contre les ordalies en France depuis le X^e siècle jusqu'au décret de Gratien*.

5. Le duel d'Ingelges contre Guathra est également rapporté par Sauval, référence précitée, t. II, p. 670 et par Brantome : *Anecdotes touchant les Duels* in-18. Leyde chez J. Gombis, 1722, p. 15. Voir éga-

D'abord la version de Dom Morin :

« A une lieue de Chasteau Lanolon (S. et M.) est une place nommée Pont-Frand, où jadis était une abbaye très riche et florissante de filles de nonains. Franchet dit que l'héritière de Geofroy de Barba se rendit religieuse au dit monastère; après qu'elle eut été vengée de la calomnie que Guathra lui mestait sus, d'avoir commis adultère et empoisonné son mari par Ingelges, fils de Tertuff, âgé seulement de seize ans, lequel tua en duel le dit Guathra, ayant levé le gage, assuré de l'innocence de la comtesse du Gastinois, ce qui fut cause qu'elle se retirant du monde. Le Roy Louis le Bègue donna le comté du Gastinois, au dit Ingelges, à cause de sa vertu, et parce qu'il avait défendu l'innocente que tous ses parents avaient abandonnée. »

En second lieu celle de Sauval :

« En 1342, le Parlement encore non content de le défendre par coutumace à Clément de la Hure de Chateau Regnard, accusé par Jean de Bizoz de Choite, de plusieurs crimes, comme d'avoir empoisonné deux de ses servantes, tué sa femme, et de plus tué son père à lui, et son frère, avec trois autres personnes; il bannit encore l'accusateur, le condamna aux dépens dont il se réserva la taxe, et renvoya la Hure absous.¹ »

Mais en 1385 une retentissante affaire changea définitivement la jurisprudence du Parlement de Paris qui,

lement les détails que donne Dom Morin sur le Duel judiciaire d'après la Coutume de Lorris ou : « le battu paie l'amende ». Histoire du Gastinois t. I, liv. I, chap. VI.

« C'est un proverbe et commun ris

« Qu'à la Coutume de Lorris

Quoiqu'on aye juste demande

« Le batu paye l'amende. »

Voir Sauval, référence précitée, t. II, p. 656.

1. Voir Sauval, référence précitée, p. 582.

à partir de cette date, repoussa systématiquement toutes les demandes de gages de bataille. Deux genstilhommes normands des environs d'Alençon, Jean Carrouge et Jacques Legris après avoir été lié d'amitié pendant longtemps, finirent par concevoir l'un pour l'autre une haine mortelle. Marie de Thibeaupville, femme de Carrouge, pendant que son mari était en terre sainte fut assaillie une nuit dans ses appartements, par un individu qui abusa d'elle. Elle crut reconnaître Legris, en averti son mari, dès le retour de celui-ci, qui demanda vengeance au Parlement. La Cour suprême rendit un arrêt ordonnant le duel. Derrière l'Eglise de Saint-Martin-des-Champs, les liees furent dressées et en présence de Charles VI et de toute sa cour, après un violent combat, Legris fut terrassé par Carrouge qui le mit en demeure de confesser son crime. Legris protesta de son innocence, alors Carrouge le transperça de son épée. Le corps du malheureux fut traîné avec un croc hors du champ clos, et pendu au gibet de Montfaucon. Carrouge avait vengé l'honneur de sa femme; le jugement de Dieu avait fait justice... mais avait-il fait bonne justice ?... Non, car quelque temps après un écuyer, condamné à la potence, avoua être l'auteur du viol... Fou de désespoir, Carrouge repartit pour la terre sainte... Marie de Thibeaupville se fit enfermer dans une cellule murée d'où seule la mort la délivra¹; d'Argentré, affirme qu'en Bretagne le dernier duel eut lieu au « Placix de Vitré », en 1399, devant le Baron de Vitré et son juge². Le duel

1. Voir *Chroniques* de Froissard, éd. Dacia Bulhon, X, 276 et appendice. Voir Sauval, référence précitée, t. II, p. 670 et suiv.

2. D'Argentré, *Histoire de Bretagne, des rois, ducs, comtes et princes d'icelle*, livre IX, chap. 335, p. 778. Voir pour les réserves qu'il faut faire sur cette affirmation : Jobbé Duval, *Les idées primitives dans la Bretagne contemporaine*. Edition Sirey, 1920, p. 227.

se maintint plus longtemps dans les Flandres, — le 10 mai 1455, Philippe le Bon « assistait encore à un duel judiciaire à l'écu et au bâton et ne parvenait pas à obtenir du prévost qu'on mit fin à l'épreuve avant la mort du vaincu¹. » Après ce duel ce prince interdit l'emploi de ce mode de preuve.

L'usage du combat judiciaire se perdit peu à peu. Le dernier duel qui fut ordonné par justice en France, fut celui de Jarnac contre la Chataigneraie, en présence du roi Henri II². En Angleterre nous trouvons en 1819, une offre de gages de bataille. Accusé par le frère d'une jeune fille, d'avoir tué celle-ci, un sieur Thornton offrit de se purger de l'accusation qui pesait sur lui, par le duel, conformément au texte d'une loi ancienne qui n'avait jamais été abrogée.

Le Parlement s'empressa d'en voter l'abrogation avant que la juridiction compétente ne fut obligée de statuer³.

De nos jours, certaines peuplades africaines, dont l'état de civilisation est très primitive, utilisent encore le jugement de Dieu⁴.

Pourquoi cette coutume odieuse, cruelle, barbare, a-t-elle persisté si longtemps et fut-elle si souvent employée en Europe même quand la civilisation y atteignit un degré très avancé ?

Les quelques explications que nous avons fournies sur l'origine du duel judiciaire permettent de concevoir comment chez des peuples aux mœurs violentes, du

1. Jobbé Duval, *op. cit.*, p. 231 et la note.

2. Michelet, *op. cit.*, chap. VII.

3. Michelet, *Origine du droit franc*, chap. VII.

4. Wiedeman Curt, *Les jugements de Dieu, chez les peuples Bantous, chez les nègres du Soudan et chez les Amanites*.

stade de la vengeance privée, en passant par celui du duel conventionnel, cette institution a pu parvenir à n'être plus qu'un moyen juridique de preuve. Mais nous avons intentionnellement jusqu'ici laissé dans l'ombre l'élément qui explique pourquoi l'institution barbare, atténuation de la guerre libre entre familles puis entre individus, a pu régner pendant de si longs siècles sur un continent civilisé.

« La chanson de Macaire » ici encore nous fournit l'explication désirée. Quand Macaire se rend à merci et demande un confesseur, le bon abbé de Saint-Denis accourt auprès de lui et il lui dit : « C'est vraiment un miracle qu'un homme tel que moi ait été vaincu par un chien. Si Dieu l'a permis, c'est qu'il a voulu que le crime éclatât aux yeux de tous. »

Voilà l'idée qui a fait vivre si tardivement le duel judiciaire : l'unique Dieu chrétien, infiniment puissant et clairvoyant, juge supérieur de toute la chrétienté, donne la force à celui qui a le droit.

L'institution barbare a été renforcée par les conceptions chrétiennes. La rudesse féodale, la fierté du guerrier dont les proches ancêtres avaient sucé le lait de mères nomades, vivant de la guerre à travers les plaines sablonneuses de la Germanie, tous ces atavismes belliqueux, s'allièrent à l'ardeur d'un néophytisme pour qui le doute en la puissance du Dieu chrétien était inconnu¹ !

Alors à quoi bon entendre des témoins, faire des expertises, des vérifications de parchemins, puisqu'il suffit de défier l'homme qui a pris votre terre, ou tué l'un des vôtres et en champ clos, d'apaiser votre haine et

1. P. de Smedt, *Origines du Duel judiciaire*, p. 5, note 1.

vosre passion de la guerre, sans périls, car aidé infiniment par le tout-puissant.

Le paganisme ne pouvait donner le jour à une pareille conception. Les dieux païens étaient nombreux, leurs attributions différentes; leur réputation n'était pas sans tache. Ils prenaient le parti de certains d'une façon systématique. Ils étaient particuliers les uns à telle *gens*, les autres à telle autre, et après les sacrifices d'usage, portaient secours à leurs fidèles, quand bien même celui-ci aurait eu de graves torts.

Les dieux païens n'étaient que des auxiliaires; chaque nation avait sa divinité, chaque famille ses dieux lares¹. Les hommes ne concevaient pas une puissance universelle, commune à tous les mortels, à toutes les familles, à toutes les nations, un infini unique à qui adresser leurs prières; ils étaient donc dans l'impossibilité d'en appeler à la justice immanente d'un Etre suprême puisqu'il n'était pas encore inventé !

Le christianisme leur matérialisa d'une façon précise le grand Pan universel qu'ils avaient toujours mais trop confusément désiré !

Ainsi par une ironie suprême de la pauvre imagination humaine, l'idée d'un Dieu pacifique, infiniment bon et miséricordieux aux faibles, dont le fils aurait dit « celui qui usera de l'épée périra par elle », a-t-elle permis à ses adeptes de rendre en son nom la justice par la guerre, la force, le glaive... durant neuf siècles !!!

Tandis que toute l'antiquité gréco-romaine avait ignoré le duel judiciaire, tandis que la très païenne loi salique avait admis comme mode de preuve la dépositi

1. Declareuil, *Preuves judiciaires*, p. 173.

tion de témoins entendus à la requête du demandeur, la loi Gombette¹ voulant éviter le parjure, le sacrilège, a ordonné que les plaideurs soutiendraient leur affirmation par leur épée. Les lois des rois barbares convertis au christianisme se sont inspirés de la loi Burgonde². Et pour ne pas risquer blasphémer le nom du Seigneur en l'invoquant dans un mensonge, les législateurs chrétiens du moyen âge préfèrent-ils croire que le Dieu tout-puissant ne pouvait faire autrement que de donner sa grâce, sa force à l'innocent qui l'invoquait,... pour qu'il soit capable de tuer !!

Les armes devenaient ainsi « des fétiches » ayant la propriété de triompher entre les mains pures et de demeurer vaines entre celles qui étaient souillées³ !

Certains docteurs de l'Eglise ont beau protester véhémentement, crier bien haut qu'il ne faut pas « tenter Dieu », que personne n'a le droit d'interroger la Trinité Sainte. Mais ces paroles ne sont ni comprises des laïcs, ni entendues de la plupart des membres du clergé; eux aussi sont des fils de barbares, sauf quelques gallo-romains... eux aussi admirent par-dessus tout la bravoure, les belles passes d'armes, eux aussi ne conçoivent pas que Dieu peut rester sourd à l'appel de l'innocent. Néanmoins, nombre d'évêques subtils se rangent aisément dans le fond de leur cœur à l'opinion d'Avitus qui demandait à Gondebaud d'abolir la procédure du duel, à celle d'Agobard qui réclamait l'emploi de la preuve testimoniale, de Gratien qui rappelait que Dieu a dit :

1. P. de Smedt, *Origine du Duel judiciaire*, p. 7; Declareuil, *op. cit.*, p. 174.

2. Declareuil, *op. cit.*, p. 170.

3. Voir Declareuil, *Preuves judiciaires*, p. 171.

« tu ne tueras pas », de Saint Bernard, qui fixait cette doctrine, de Pierre de Poitiers qui voulait qu'on se souvienne des martyrs qui ont fondé l'Eglise, *moriendo non occidendo*, de Saint-Thomas d'Aquin qui n'admettait pas l'interrogation du Seigneur¹. Mais les princes de l'Eglise se rendent très bien compte que s'ils veulent conserver quelque influence sur la Société féodale, il ne faut pas heurter de front les conceptions et les coutumes de toute une civilisation. Il ne faut pas se mettre en travers du torrent qui bondit mais l'endiguer peu à peu.

Telle est la ligne de conduite d'Yves de Chartres qui vécut de 1092 à 1115. Il était nécessaire, pensait-il, de transiger avec les mœurs et se mettre à la tête du mouvement plutôt que de perdre toute influence sur la société féodale².

Aussi, jusqu'au quatrième concile de Latran, où, alors seulement, certaine qu'on l'écouterait, l'Eglise se prononça toute entière contre le duel judiciaire, nous voyons les prélats prendre les mesures les plus efficaces pour atténuer la barbarie des combats et les régler³.

La plupart des textes législatifs que nous avons étudiés qui adoucissaient les conditions du duel et le réduisait à une simple forme de procédure, furent inspirés par les conseillers du roi, par les seuls hommes instruits de l'époque médiévale : les clercs.

1. Voir la thèse de Saplayrolles, *Recherches sur le Duel judiciaire et la doctrine ecclésiastique*. Voir P. Smedt, *Duel judiciaire et l'Eglise*. Voir le livre de M. Grelewski, *La réaction contre les Ordales en France depuis le ix^e siècle jusqu'au décret de Gratién*.

2. Voir Saplayrolles *op. cit.*, p. 60.

3. Voir Albert Duboys, *Histoire criminelle des peuples modernes*, t. I, p. 367. Voir Binos, *op. cit.*, p. 24. Voir Declareuil, *Preuves judiciaires*, p. 171.

A mesure que nous avançons dans les temps, le formalisme de cette procédure devient de plus en plus rigoureux. Une simple parole omise ou prononcée à tort suffit pour l'annulation ou la modification totale des circonstances du combat, pour la « prise à point » de la demande¹.

Tous les détails contribuent à rendre terrible l'appareil qui l'accompagne, et la mise en scène, à effrayer le coupable, à déterminer ses aveux, ou une transaction. Détention préventive, serments solennels, signes de croix, offices, veillées d'armes, crucifix exposés, appareils de supplices et bourreaux présents sur le champ clos, bière ouverte à la vue des combattants, devaient les faire réfléchir.

Quand les parties ne combattaient pas elles-mêmes, mais par champion, elles étaient mises au secret pendant la lutte², la corde au cou de l'homme, la bêche qui devait l'enfouir vivante, sur le sein de la femme.

Des messagers les renseignaient sur les phases de la lutte¹. En ces âges de foi ardente, après avoir subi tous ces préparatifs, le coupable devait être terrorisé. Il était « d'avance vaincu par ses remords, par l'imminent danger de la damnation. Pouvait-il se porter hardiment au combat, quand il combattait contre Dieu ? La foule lui semblait hostile, la terre indignée, le soleil pesait sur sa tête, toute créature était menaçante³ ».

L'innocent, au contraire, se sentait fort de tout ce qui troublait le coupable.

1. Voir Esmein, *Histoire de la Procédure criminelle*, titre II, chap. I, § 1 et les notes.

2. Lire dans le discours de M. Binos, *Les Ordelis* une très belle description de la procédure au Duel judiciaire, p. 30 et suiv.

3. Michelet, *op. cit.*, préface, p. XLIV.

D'ailleurs, en ces siècles, où la première qualité était la bravoure et la force, celui qui était poltron et chétif, devait pour subsister, avoir recours à la ruse, à la fourberie, et dans une société toute chevaleresque, le poltron et le rusé sont des délinquants éventuels. Ainsi, l'innocence s'alliait souvent à la force et le bon droit triomphait¹... Parfois, on s'apercevait quand même, quelque temps après la bataille que le vainqueur n'était pas le juste !

L'âme médiévale ne s'embarrassait pas pour si peu ; sa foi naïve, son mysticisme trouvait vite la solution reconfortante. Les desseins de Dieu sont impénétrables ; peut-être celui qui a été vaincu s'était-il rendu coupable dans son passé de crimes plus graves et plus nombreux que ceux de son adversaire qui aujourd'hui n'avait pas raison et était pourtant vainqueur ; en conséquence, l'Infiniment juste avait-il fait la mesure des mérites de chacun, et donné la victoire au moins mécréant.

Une autre explication était également donnée :

Si le coupable a triomphé, c'est qu'il avait eu recours à des incantations, à des formules magiques, à des herbes ou à des poudres enchantées ; une influence diabolique s'était exercée en sa faveur et avait détourné la grâce divine de l'innocent² !

Pour éviter de telles interventions, la procédure du duel comportait de multiples prières, bénédictions, anathèmes et adjurations qui devaient écarter les maléfices ; tout cela réglé d'avance par des formules rigou-

1. Montesquieu, *Esprit des Loix*, livre XXVIII, chap. XVII, p. 188, édition Garnier.

2. Voir Declareuil, *Preuves judiciaires*, p. 193.

reuses, des gestes essentiels qui, en cas d'oubli d'un seul d'entre eux, n'avaient plus aucune efficacité.

C'est pourquoi quand le quatrième concile de Latran défendit aux prêtres de prêter leur ministère à la procédure du duel judiciaire, celui-ci disparu peu à peu...

Voilà les quelques réflexions sur un mode de preuve qui a été utilisé dans la plupart des procès pendant neuf siècles, que nous a inspiré un poème de l'époque où les gages de batailles furent le plus en honneur.

En nous efforçant de découvrir ce qu'il y avait de vraidans une légende montargoise, quelles en étaient les origines, ce que la geste médiévale, son point de départ, pouvait contenir d'utile pour la science juridique, en essayant de faire ressortir les mœurs de son époque, auxquels le trouvère fait allusion dans ses vers, en rapprochant d'autres duels fameux, le combat du lévrier d'Aubry contre Macaire, le chevalier félon, nous pensons très humble ouvrier, avoir ajouté une petite pierre, une toute petite pierre au grand édifice, qu'est l'histoire du droit français.

APPENDICES

Sommaire d'Albérie des Trois Fontaines.

D'après le manuscrit de la B. N. fonds latin 4896 A (fol. 33 v^o et 34 r^o).

« A la sollicitude de sa mère, Charlemagne avait épousé la fille du roi Didier de Lombardie; il la répudia au bout d'un an pour épouser l'allemanne Hildegarde... La disgrâce de la première reine qu'ils nomment Sibile, a fourni aux chanteurs Français le sujet d'une fable très belle. Il y est parlé d'un nain des plus vils cause de l'éloignement de la reine d'un chevalier Aubry de Montdidier, chargé d'escorter Sibile et tué par le traître Macaire; du chien de chasse d'Aubri qui, dans un merveilleux duel, triomphe de Macaire en présence de Charlemagne; de Galéran de Bacaire attaché au gibet en même temps que Macaire, d'un vilain ânier, nommé Varocher, qui protège la reine dans ses voyages, d'un insigne larron, Grimoard, d'un ermite, frère de l'empereur Richier; en France du fils de Sibile, nommé Louis, auquel le duc de Naimés (Naaman) donne en mariage sa fille Blanchefleur; de Charlemagne assiégé de Montaimé (in monte Widomari) par ledit Louis et les Grecs de la réconciliation de la reine et de l'Empereur, de six traîtres de la race de Ganelon, attachés au gibet, à savoir Macaire et Galéran dans Paris, Amaugis et les trois autres devant la porte ou dans l'intérieur de Montaimé. Tous ces récits ont leur agrément; ils font tour à tour rire et pleurer, ceux qui les écoutent; mais ils s'écartent trop de la vérité historique, et ne sont composés qu'en vue du profit qu'on en attend. »

Version espagnole d'après Wolf, *Leistungen der Franzosen*. —
Sommaire de Gaston Paris. (*Histoire poétique de Charle-*
magne. Paris, 1865, 1 volume in-8°, p. 390 et suiv.)

« Un jour que Charlemagne tenait sa cour à Saint-Denis un nain vint se présenter devant lui et l'impératrice et leur offrir ses services qui furent acceptés. Mais le déloyal nain s'éprend pour la reine d'une passion aussi ridicule qu'odieuse et ose bien, un jour que l'empereur est à la chasse, pénétrer dans la chambre où elle dort encore et lui faire d'infâmes propositions. La reine le traite avec dégoût et lui répond par un vigoureux soufflet qui met son visage en sang. Le nain dissimule devant tous la cause de cet accident et jure de se venger de la reine, et de la posséder à tout prix. Un jour, il parvient à se glisser dans sa couche pendant que Charlemagne est à l'église; mais avant d'avoir accompli ses projets coupables, il s'endort à côté de Sibile, et l'empereur à son retour le trouve dans cette situation. Indigné et stupéfait de ce crime inconcevable, il rend tous ces barons témoins de son déshonneur, et leur demande conseil sur ce qu'il doit faire. Les traîtres de la famille de Ganelon, qui haïssent en secret toute la race royale, opinent, Macaire à leur tête, pour le supplice immédiat des deux adultères. On va en effet jeter Sibile dans le bûcher préparé à la hâte, quand les plus sages conseillers de Charles, surtout Naimés de Bavières, le supplient de ne pas faire ainsi périr une épouse, peut-être innocente et qui va bientôt être mère. Charles veut alors examiner l'affaire plus à fond et fait venir le nain qu'il adjure de dire la vérité. Mais les traîtres lui avaient promis sa grâce et de grandes richesses pour accuser la reine, et il soutient obstinément qu'il n'a fait qu'obéir malgré lui aux désirs de Sibile. L'empereur rentre en fureur; il fait brûler immédiatement l'odieux nain, mais par considération pour l'enfant dont Sibile est enceinte, il la condamne seulement à quitter ses Etats sans retard, et pour l'escorter jusqu'à la frontière, il lui donne un de ses meilleurs vassaux, Aubéri de Montdidier (Auberin de Mondiser). Ils se mettent en route, mais au milieu de la forêt, le traître Macaire, qu'a enflammé la beauté de Sibile, les atteint et enjoint Aubéri de le laisser faire sa volonté de la reine. Aubéri s'y refuse, mais il est sans

armure, tandis que Macaire est armé de pied en cap, aussi, après une brave résistance, le noble défenseur de Sibile est étendu mort sur la poussière. Quant à elle, voyant la funeste, tournure que prenait le combat, elle s'est enfuie dans la forêt et échappe à toutes les recherches de Macaire, qui revient à Paris, sans autre résultat de son crime que ses remords.

Cependant, le cadavre du loyal Aubéri n'est pas abandonné aux bêtes fauves. Son chien fidèle, après avoir pris sa part de la lutte contre Macaire s'est dérobé aux coups des traîtres et revient près du corps de son maître, quand il voit qu'il est bien mort, après des hurlements plaintifs, il creuse avec ses pattes une fosse où il le recouvre de terre, et s'étend dessus pour le défendre de tout outrage. Il reste là jusqu'à ce qu'au bout de quatre jours la faim l'oblige à aller chercher pâture. L'habitude l'amène à Paris, au Palais du roi qui est précisément à table. Le chien s'approche pour prendre quelque nourriture, mais apercevant près de Charlemagne l'assassin de son maître, il oublie la faim, pour la fureur, s'élance sur Macaire, lui enfonce ses crocs dans l'épaule, et ne lâche prise qu'à force de coups. Chacun s'étonne de cet incident, surtout l'empereur qui reconnaît le chien d'Aubéri, et qui était déjà inquiet de l'absence trop prolongée de celui-ci. Macaire prévoyant que le chien reviendra au Palais, prie ses parents de le guetter et de l'assommer dès qu'il rentrera; mais Naime le lendemain, l'arrache de leurs mains et le remet à la garde de plusieurs chevaliers. Puis il conseille à l'empereur de se laisser guider par le chien qui le conduira où est Aubéri, mort ou vivant. C'est ce qui a eu lieu en effet; le fidèle chien mène l'empereur et ses barons à l'endroit où gît son maître, et écartant de ses pattes la terre qu'il a amassée, il les pénètre, à la vue du cadavre défiguré, d'horreur et de regrets. — Charles jure de venger son loyal serviteur du meurtre duquel tous accusent Macaire. Naime dit qu'en pareille occurrence, un combat singulier peut seul décider; mais personne n'osera combattre Macaire et sa puissante famille; c'est le chien qui soutiendra l'accusation dont il est l'auteur; Macaire le combattra sans autres armes qu'un bouclier, et un bâton. Tout le monde accepte cette solution; les traîtres ne doutent pas un instant de la victoire de Macaire; celui-ci entre plein d'arrogance dans la lice, et se prépare à tuer d'un coup son indigne adversaire.

Mais à peine le chien a-t-il aperçu Macaire qu'il s'élance sur lui avec rage et le saisit à la gorge avant même qu'il s'y attende et roule avec lui par terre. Macaire, aux abois appelle ses parents à son secours mais le roi a défendu sous peine de mort toute intervention dans le combat et personne ne bouge. Seul, Galeron (Galalon) se confiant pour apaiser le roi dans ses immenses richesses s'élance à travers la foule; mais Charles indigné de cette audace, s'écrie qu'il promet cent livres d'argent à qui arrêtera le coupable. Aussitôt toute la populace s'élance sur lui, il cherche en vain à s'enfuir à cheval; toutes les issues sont barrées par le peuple, enfin, un vigoureux vilain l'abat d'un coup de bâton, et l'amène au roi qui paye la récompense promise. — Cependant le chien a tout à fait terrassé Macaire qui alors demande grâce au roi, sur quoi on le délivre à grand peine de son vainqueur. Mais Charles refuse toute grâce, et voyant sa mort inévitable, Macaire avoue son crime, et en reçoit le châtement. Lui et Galeron sont attachés à la queue de vigoureux chevaux qui les traînent dans tout Paris. Le chien vengeur de son maître, retourne sur son tombeau, s'y couche et ne tarde pas à mourir; le roi le fait enterrer près du cimetière où son maître repose.

Cependant Sibile, restée seule rencontre, fort heureusement pour elle, un vilain nommé Varocher espèce de géant grotesque mais bon qui se fait son guide et son protecteur. Tous deux s'acheminent vers Constantinople où Sibile veut se retirer chez son père; mais surprise en voyage par les douleurs de l'enfantement, elle met au monde, en Hongrie, chez le bourgeois Joseran son hôte, un fils, Louis qui est reconnu pour être de sang royal, à une marque qu'il porte sur l'épaule et que le roi de Hongrie tient sur les fonds de baptême. Une longue maladie retient Sibile chez Joseran et Louis est déjà un jeune homme, quand elle se remet en route.

La petite troupe se grossit du bon larron Grimoard, et de l'oncle même de Sibile, le frère de l'empereur, Richier de Constantinople, qui quitte pour accompagner sa nièce, l'ermitage où il vivait depuis de longues années, et où elle l'a retrouvé par un surprenant hasard. Ils s'en vont d'abord à Rome, et racontent leur histoire au Pape, qui touché des malheurs et de la vertu de Sibile, s'embarque avec eux pour Constantinople. L'empereur, indigné du traitement qu'a subi sa fille, rassemble

une immense armée, traverse l'Europe et porte la guerre en France, sans autre explication. Aimeri de Narbonne s'oppose aux Grecs et leur livre un combat acharné, mais apprenant de Louis qui il est, il se joint à ses partisans et lui donne même pour femme sa fille Blanchefleur.

Varocher ne peut résister au désir d'aller voir sa femme et ses enfants; il n'est pas reconnu par eux, mais il l'est par son âne dont les joyeux braillements le saluent. Il annonce à sa famille des temps meilleurs, et il pénètre déguisé en pèlerin dans le camp de Charlemagne, auquel il parle familièrement, et dérobe audacieusement le cheval. Après divers combats, dans l'un desquels Varocher est fait prisonnier, et ensuite délivré par le larron Grimoard, l'empereur est étroitement assigné dans une forteresse; il fait demander des secours au duc de Lombardie, qui ne lui promet de l'aider qu'à la condition qu'il prêterait enfin l'oreille aux propositions de paix qu'il a rejetées à plusieurs reprises. Cependant le pape était parvenu à faire accepter des deux partis un armistice qu'il emploie à adoucir des deux côtés les esprits. Il conseille aux alliés de la reine d'essayer de fléchir par les prières l'obstination hautaine de Charles qui ne cédera jamais à la force. On suit son conseil : tous les hommes de l'armée grecque, nu-pieds et en chemise, puis les femmes dépouillées jusqu'à la ceinture viennent en longue et humble procession supplier à genoux l'empereur de reprendre sa femme innocente. A la vue de ce touchant cortège, en tête duquel marche le pape, l'empereur Richier, Sibile elle-même et le jeune Louis, en entendant leurs prières plaintives, Charlemagne se sent touché et vaincu ne peut résister plus longtemps aux mouvements de son propre cœur. Il détache son manteau de pourpre pour couvrir la nudité de sa femme, embrasse son fils, se réconcilie avec Richier et pardonne même à l'insolent Varocher, en considération de son dévouement à Sibile. Les traîtres, auteurs de tout le mal sont punis comme l'a été Maicaire; les nouveaux alliés entrent ensemble à Paris, et le mariage de Louis avec Blanchefleur est célébré au milieu de l'allégresse générale. »

L'innocente (ou la malheureuse) Reine de France.

Poème allemand du *xiv^e* siècle. — Sommaire d'après Massmann.

« La reine repousse avec indignation le maréchal de son époux, qui a osé lui parler d'amour. Pour se venger de cet affront, un jour que le roi est allé de grand matin à la chasse, le traître, profitant du sommeil de celle qu'il veut perdre, pénètre jusqu'à son lit et y place à côté d'elle un nain qui dormait dans la grande salle du palais. Puis il court dénoncer au roi le crime qu'il a préparé, dont il lui montre la preuve. Dans sa fureur, le roi veut tuer la reine; mais il en est détourné par le duc Léopold d'Autriche. Il se contente de la remettre aux mains d'un chevalier qui la conduira en pays étranger, elle et un jeune enfant qui lui est né depuis peu. Le chevalier part avec l'exilée; mais il est bientôt rejoint par le maréchal qui l'attaque et le blesse mortellement. La reine se sauve dans une forêt voisine; le maréchal revient à la cour sans avoir pu la retrouver.

« Le chevalier avait un chien qui ne le quittait jamais. Le chien lèche les blessures de son maître, mais sans pouvoir le ranimer. Pressé par la faim, il revient à la cour où il arrive à l'heure du dîner, se jette sur le maréchal et le mord, saisit un pain sur la table et s'en retourne. Chaque jour, on le voit ainsi revenir et s'attaquer de même au maréchal. De là la découverte du meurtre. Le duc Léopold (qui dans cette version allemande joue le même rôle que le duc de Naïmes dans le récit français) propose de mettre aux prises le chien accusateur et le maréchal accusé. Le duel a lieu, le chien est vainqueur, et le maréchal confesse son crime.

« Cependant, la reine a trouvé asile chez un pauvre charbonnier de la forêt où elle s'est réfugiée. Elle y fait, pour vivre des ouvrages de soie que le charbonnier va vendre à la ville. C'est grâce à cette circonstance qu'après de longues et inutiles recherches, le roi finit par retrouver avec son enfant celle qu'il a si injustement bannie. »

Récit de J. Scaliger.

Est et altera historia Galliae peculiaris. Offensus amici sive potentia sive perfidia, quidam Regis Aulicus cum ex incidiis Obtruncat atque in avii agro sepelit. Venaticus canis ibi tum comes hero fuerat : is amore victus diu sedit in tumulto. Postea quam fames pietatem superavit, atque inaulam sine domino reversus est, rati illius contuberrales bestiam temere vagari, ei cibum dari jubent. Satur ille ad tumultum redit; et redit toties, ut primum suspicio invaderet animos incerta quaedam et fluctuans, mox etiam certi esse sibi viderentur heri id fieri desiderio. Abeuntem persecuti, deprehenso telluris tumore, effossum cadaver atque agnitum afficiunt sepultura. Canis, exequiis peractis, socius fit eorum quibus fuerat dux ad investigandum. Tandem aliquando in aulam ubi homicida rediisset, cum canis conspucatus, magnis illico aditis latratibus aegre ab impetu cohibetur : quo tanquam indice aucta suspicio in militum animis certa fides evasit. Caeterum bestiae perseverantia in illis odio atque prosecutione etiam regem movit ut juberet hominem causam dicere. Ille negare factum persistere inficiatione; canis ejus orationem latratibus atque assultibus obturbare, ut eam interpellationem pro facinoris, exprobatone quotquot adrant interpretarentur. Eo res deducta est ut, jussu regis, homicida cum provocatore singulari certamine decertaret. Picta est canis historia in caenaculo quodam regio. Pictura vetustate dilutior atque obscurior facta, regum mandato semel atque iterum instaurata est : digna prorsus Gallica magnanimitate quae aere fusili assequatur perennitatem.

(*Exotericarum exercitat.* Lib. XV *de subtilitate*, ad. Hier. Cardanum, Exerc. 202. Paris, 1557, in-4°, p. 272.)

Récit de Vulson de la Colombière.

Nous avons très suffisamment fait voir cy-devant comme par faute de preuves, les Princes Souverains ou leur Parlemens permettoient le duel entre les hommes, lorsqu'il s'agissoit de quelque crime capital, commis secretement. Mais cecy est bien

plus nouveau et plus estrange, qu'on ait accordé le combat à une beste contre un homme, et contraint un homme d'entrer en combat, et se mesurer avec une beste. L'histoire en est admirable, et on la voit encore peinte sur le manteau d'une des cheminées de la grande Salle du Chasteau de Montargis; le Roi Charles V ayant eu soin de l'y faire représenter pour une marque des merveilleux Jugemens de Dieu.

Il y avoit un Gentil-homme que quelques ung qualifient avoir esté Archer des Gardes du Roy, et que je crois plustost devoir nommer un Gentil-homme ordinaire ou un Courtisan par ce que l'Histoire latine dont j'ai tiré cecy, le nomme Aulicus, nommé par quelques Historiens le Chevalier Macaire : lequel estant envieux de la faveur que le Roy portoit à un de ses compagnons, nommé Aubry de Montdidier, l'espia si souvent qu'en fin il l'attrapa dans la forest de Bondis, accompagné seulement de son chien (que quelques historiens et notamment le sieur d'Audiguier, disent avoir esté un levrier d'attache) et trouvant l'occasion favorable pour contenter sa malheureuse envie, le tua, et puis l'enterra dans la forest et se sauva après le coup, et revint à la Cour tenir bonne mine : Le Chien de son costé ne bougea jamais de dessus la fosse où son Maistre avoit été mis, jusques à ce que la rage de la faim le contraignit de venir à Paris, où le Roy estoit, demander du pain aux amis de son feu Maistre, et puis tout incontinent s'en retournoit au lieu où ce misérable assassin l'avoit enterré; et continuant assez souvent cette façon de faire, quelques ung de ceux qui le virent aller et venir tout seul heurlant et plaignant, et semblant par des abois extraordinaires vouloir découvrir sa douleur, et déclarer le mal-heur de son maistre, le suivirent dans la forest, et observans exactement tout ce qu'il feroit virent qu'il s'arrestoit sur un lieu où la terre avoit esté fraîchement remuée; ce qui les ayant obligés d'y faire fouiller, ils y trouverent le corps mort, lequel ils honnorerent d'une plus digne sépulture, sans pouvoir découvrir l'auteur d'un si exécrationnable meurtre. Comme donc, ce pauvre chien estoit demeuré à quelques uns des parents du deffunt, et qu'il le suivoit il apperceut fortuitement le meurtrier de son premier Maistre, et l'ayant choisi au milieu de tous les autres Gentils-hommes, ou Archers l'attaqua avec grand violence, luy sauta au collet, et fit tout ce qu'il peut pour le mordre, et pour l'estrangler. On le bat, on la chasse, il revient toujours, et comme on l'empesche d'ap-

procher, il se tourmente, et abbaye de loing, adressant ses menaces du costé qu'il sent que c'est sauvé l'assassin. Et comme il continuoit ses assauts toutes les fois qu'il rencontroit cet homme, on commença de soupçonner quelque choset du fait, d'autant que ce pauvre chien plus fidelle, et plus reconnoissant envers son Maistre, que n'auroit esté un autre serviteur, n'en vouloit qu'au meurtrier, et ne cessoit de luy vouloir courir sus pour en tirer vengeance. Le Roy, estant adverty par quelques uns des siens, de l'obstination de ce chien, qui avoit esté reconnu appartenir au Gentil-homme, qu'on avoit trouvé enterré et meurtry mésérablement, voulut voir les mouvements de cette pauvre beste. L'ayant donc fait venir devant luy, il commanda que le Gentil-homme soupçonné se cachast au milieu de tous les assistans, qui estoient en grand nombre. Alors le chien, avec sa furie accoustumée, alla choisir son homme entre tous les autres; et comme s'il se fust senty assisté de la présence du Roy, il se jetta plus furieusement sur luy, et par un pitoyable abboy, il sembloit crier vengeance, et demander justice à ce sage Prince. Il l'obtint aussi; car ce cas luy ayant paru merveilleux, et estrange, joint avec quelques autres indices, il fit venir devant soy le Gentil-homme soupçonné et l'interroga, et pressa assez puissamment pour apprendre la vérité, de ce que le bruit commun et les attaques et abbaymens de ce chien (qui estoient comme autant d'accusations) luy mettoient sus; mais la honte et la crainte de mourir par un supplice honteux, rendirent tellement obstiné et ferme ce criminel dans la négative qu'en fin le Roy fut contraint d'ordonner que la plainte du chien et la négative du Gentil-homme se termineroient par un combat singulier entr'eux deux, par le moyen duquel Dieu permettroit que la vérité seroit reconnue. Ensuite de quoy ils furent tous deux mis dans le camp comme deux champions, en présence du Roy, et de toute la Cour. Le Gentil-homme armé d'un gros et pesant baston, et le chien avec ses armes naturelles, ayant seulement un tonneau persé pour sa retraite et pour faire ses relancemens. Aussi tost que le chien fut lasché il n'attendit point que son ennemy vinst à luy, Il sçavoit que c'estoit au demandeur d'attaquer; mais le baston du Gentil-homme estoit assez fort pour l'assommer d'un coup, ce qui l'obligea à courir ça et là à l'entour de luy, pour en éviter la pesante cheute; mais en fin tournant tantost

d'un costé, tantost de l'autre, il prit si bien son temps, que finalement, il se jetta d'un plein saut à la gorge de son ennemy, et s'y attacha si bien, qu'il le renversa parmy le champ et le contraignit à crier miséricorde, et supplier le Roy qu'on lui ostast cette beste, et qu'il diroit tout. Sur quoy, les escoutes du camp retirèrent le chien, et les Juges s'estant approchez par le commandement du Roy il confessa devant tout qu'il avoit tué son compagnon, sans qu'il y eust personne qui l'eust peu voir que ce chien, duquel il se confessoit vaincu. L'Histoire dit qu'il fut puny, mais elle ne dit point de quelle mort, ny de quelle façon il avoit tué son amy. Si ce chien eust été au temps des ancien Grecs, lorsque la ville d'Athènes estoit en son lustre, il eust été nourry aux despens du public; son nom seroit dans l'Histoire; l'on luy auroit dressé une statue, et son corps auroit été ensevely avec plus de raison et plus de mérite que celui de Xantipus. L'histoire de ce chien, outre les honorables vestiges peintes de sa victoire qui parroissent encore à Montargis, a esté recommandée à la postérité par plusieurs Auteurs et singulièrement par Julius Scaliger, en son livre contre Cardan. Exerc. 202.

J'oubliois de dire que le combat fut fait dans l'Isle Notre-Dame, en présence du Roy, et de toute la Cour.

(*Le Vray Théâtre d'honneur et de Chevalerie*, t. II, p. 300, in-fol. Paris, 1648.)

Extrait du chapitre second de l'*Histoire du Gastinois*. « Histoire du Gastinois ». — Dom Morin.

Tome premier, chapitre second.

« ...Dans cette salle sont six cheminées de deux toises chacune..., les manteaux desquels sont enrichis de peintures et principalement celui de la cheminée de Midy, où est représentée l'histoire du Chien qui combatit en la présence du Roy Charles VIII, le meurtrier de son Maistre, laquelle histoire, je rapporteray icy sommairement pour contenter la curiosité au Lecteur, ainsi qu'elle a esté descrite par Belleforest en ses *Histoires Prodigeuses*, par Expilly, Advocat Général au Par-

lement de Grenoble, en ses plaidoyers, par Olivier de la Marck en son traité des Duels et par Jules Ceasar Scaliger. Faut donc sçavoir qu'un nommé Mondidier accompagné de son Chien, passant par la forest de Bondis, fut attaqué et assassiné par un certain gendarme, nommé Machaire; lequel, son coup fait vint en l'armée du Roy Charles Huictièsme. Le chien demeura quelques jours sans boire ni manger, près le corps de son maistre, et enfin suivit un soldat passant qui allait à l'armée, où estant arrivé le chien reconnut le meurtrier Machaire qui avait massacré son maistre, il luy court furieusement dessus, l'outrage de morsure, et abboye esperduement après luy, sans crainte, ny du bâton, ny des pierres que luy jettoit Machaire, lequel estonné de ce cas cru l'appaiser en lui jettant du pain, mais le chien mesprisant ce qui luy estoit présenté a manger il continuait sa furie enragee sur Machaire, ce qui donna à penser au soldat auquel le chien s'estait donné que c'estait le meurtrier du maistre du chien, auprès duquel il l'avoit trouvé, et d'où il l'avoit suivy, ce qu'il déclara à Machaire de sorte qu'ils vinrent à de grandes querelles, jusque là que le bruit en vint aux aureilles du Roy, qui fut venir les deux soldats devant luy, le chien ne fut si tost en la présence du Roy qu'il sauta sur Machaire, l'attaquait et s'efforçait de le dévorer : sur quoy le Roy interrogea le soldat que le chien avoit suivy d'ou cela pouvait arriver, il luy raconta comme le chien s'estoit levé d'auprès d'un homme mort en la forest de Bondis, et qu'il s'estoit donné à luy. Le Roy pour tirer la vérité du fait, après avoir interrogé Machaire qui nioit le tout et soustenait qu'il n'estait meurtrier du maistre au chien, il ordona que le Chevalier pour preuve de son innocence s'armerait et livrerait le combat au chien auquel le Roy pour toutes armes donna un tonneau où il se retirait des coups et faisait sa retraite. Le cōbat cōmençé le chien se deffenait et le cōbattit de telle sorte, qu'ayant lassé et harassé son ennemy, il le rendit demy-mort, et l'eust estrāglé si le Roy n'eust fait cesser le cōbat; après lequel Machaire revenu à soy confessa son crime.

En mémoire, de ceste histoire, le Roy, qui se délectait au Chasteau de Môtargis, la fit peindre sur le manteau de ladit cheminée.

BIBLIOGRAPHIE

N.-B. — Les références suivantes se succèdent dans l'ordre où l'auteur les a citées au cours de cet ouvrage.

Gerald le Cambrien :

- 1^o *Itinerarium Cambrie*. Londres, 1585, in-12, lib. I. (n^{os} 124 et 125).
- 2^r *Life of Giraldus de Barri*, en tête de la traduction anglaise du précédent : *The itinerary of archbishop Balwin trough Wales*, translated into english by sir Richard Colt Hoare. Londres, 2 vol. in-4^o.

LÉON GAUTHIER. — *Les épopées françaises* (tome III), 2^e édit. Paris, 1878, 1892. V. Palme' et Walter, 4 vol. in-8^o.

GUESSARD. — *Les anciens poètes de la France* (tome IX). Paris, Jeannet, 1866, in-12. Bibliothèque Elzevirienne.

PAULIN PARIS (1873). — *Histoire de la littérature française commencée par les moines de l'Abbaye de St-Maur, et continuée par l'Académie des Inscriptions*, in-4^o. Edit. de la Bibl. Sainte-Geneviève, t. XXVI (XIV^e), p. 373. Paris, F. Didot et fils et Cie, MDCCCLXXIII.

MANUSCRIT FRANÇAIS de la Bibl. de Saint-Marc à Venise, n^o XIII, Zz 3.

ADOLF MUSSAFIA. — *Allfränzosichen Gedichte aus venezianischen handschriften*, 1 volume : « La Prise de Pampelune » et « Macaire ». Vienne, 1864, in-8^o.

ALBÉRIC DES TROIS FONTAINES (chroniques). Edition de Leibnitz-Hanovre, 1698. — Manuscrit à la Bibl. Nat., fonds latin, 4896 A (fol. 33 v^o et 34 r^o).

GASTON PARIS. — *Histoire poétique de Charlemagne*. Paris, 1865, 1 vol. in-8^o. Voir à la Bibl. de la Sorbonne.

Chroniques de Philippe Monskes, édit. Baron de Reiffenberg. Bruxelles, 1836, t. I, p. 160. Commission royale d'Histoire.

- MASSMANN. — *Die Kaiserchronick*. Quedlinburg, 1854, in-8° (t. IV, p. 893-917).
- GEORGES ELLIS. — *Specimens of early english metrical Romances*. Londres, 1848, p. 491 à 501.
- FERDINAND WOLE. — I. *Über die neuesten Leistungen der Franzosen für die Herausgabe ihrer National-Heldendichte*. Wien, 1833, in-8° (p. 124 à 159).
- II. *Über die beiden wiederaufgefundenen Niederlandischen Volksbücher von der Königin Sibille und Huon von Bordeaux*. Mémoires de l'Académie impériale de Vienne, in-4°. Vienne, 1857 (t. VIII, p. 3 à 16).
- Storie Nerbonesi romanzo cavallerescho del secolo XIV* (livre I, cap. II-VII et X-XII). Edit. d'Isola, Bologne, 1877, in-8° (t. I, p. 6 et 11).
- MANUSCRIT DE LA BIBL. DE L'ARSENAL, sous le faux-titre Garin de Montglane, n° 3351, ancien BLF 226.
- SVEND GRUNDTVIG. — *Danmarks Gamle Folkeviser*. Copenhague, 1853, in-4°, t. I, p. 177-213.
- MONMERQUÉ et FRANCISQUE MICHEL. — *Le Théâtre français au Moyen Age*, édit. F. Didot (p. 365-416).
- IL VIAGGIO. — Manuscrit de la Bibl. Albani de Rome (xiv^e siècle).
- EGINHARD. — *Vie de Charlemagne*, édition de M. Louis Halphen. Paris, 1923 (p. 55 et suiv.).
- FLORENT et OCTAVIEN. (XIV^e). Bibl. Nationale, 3 manuscrits. 1 manuscrit à la Bibl. Bodléienne d'Oxford.
- DOON DE LA ROCHE (poème du XIII^e). Musée Britannique, 1 manuscrit. Manuscrit Harleien, n° 4404.
- LOUIS HALPHEN. — *Etudes sur l'Histoire de Charlemagne*. Paris, Alcan, 1921, in-8°.
- PLUTARCHI SCRIPTA MORALIA. Edit. Didot, II, 1186.
- DIVI AMBROSII OPERA. Hexameron, I, VI, 2^e édit. Paris, 1559, p. 882; Edit. des Bénédictins, 1686, I, VI, 122.
- HUGUES DE SAINT-VICTOR. — *De bestiis et aliis rebus*, lib. III, chap. XI. Edit. Rouen, 1648, II, 436.
- VINCENT DE BEAUVAIS. — *Speculum naturale*, lib. XIX, chap. XIII. *Duaci, ex off... Baltazaris Belleri*, 1624, 4 vol. f°.
- PERTZ. — *Scriptores*, III, 742 (Monumenta Germaniae historica).
- RENÉ BASSET. — *Revue des Traditions populaires*, V, 1890, p. 65 à 67.

- TRISTAN DE NANTEUIL. — Ms. fr. de la Bibl. Nat., n° 1478 (fol. 139 v°).
- GACE DE LA BIGNE. — Ms. de la Bibl. Nat., Moreau, 1685. Coll. Mouchet, 9; volume intitulé: « Sur la chasse avant 1400 ».
- Chroniques de France* (1380 ?). Auteur anonyme. — Ms. fr. Bibl. Nationale, n° 5003 (folio 96).
- GASTON PHÉBUS, comte de Foix. — Ms. fr. de la Bibl. Nationale. Moreau, 1865, coll. Mouchet, 9. Volume intitulé : « Sur la chasse avant 1400 ».
- LE MENAGIER DE PARIS. — *Traité de Morale et d'économie domestique*, composé vers 1393 par un bourgeois de Paris, édit. J. Pichon (t. I, p. 93).
- ACTES DE L'ACADÉMIE DE BORDEAUX, IV^e année, 1842, note 12, p. 90.
- OLIVIER DE LA MARCHE. — *Traitez sur les Duels et gages de bataille*, Paris, J. Richier, 1586, in-8°, 82 ff., folios 8 et 9.
- GUILLAUME CRÉTIN. — *Le Débat de deux dames sur le passe-temps de la chasse des chiens...* Paris, Coustellier, 1723, 1 vol. in-12 (p. 87).
- SCALIGER. — *Exotericarum exercitat.*, lib. XV *de subtilitate* ad Hier. Cardanum, Exerc. 202; Paris, 1557, in-4° (p. 272).
- GUILLAUME BOUCHET. — *Sérées*, livre I^{er}, 7^e série (p. 320). Edition de Rouen, 1634-1635, L. et D. Loudet, 3 parties en 1 vol. in-8°.
- JACQUES ANDROUET DU CERCEAU. — *Les plus excellents Bastiments de France...* Paris, A. Lévy, 1868-1870, 2 vol. in-folio.
- Histoires prodigieuses...*, par F. DE BELLEFOREST. Paris, C. Macé, 1575, in-8°, XII-75 ff. (t. II, fol. 295 à 298).
- Recueil mémorable d'aucuns cas merveilleux...*, par JEAN DE MARCONVILLE. Paris, V^e Cavellat, 1598, in-18 (t. VI, p. 51).
- ANDRÉ THEVET. — *Cosmographie Universelle*. Paris, 1575, 2 vol. in-folio (t. II, livre XV, fol. 573).
- JUSTE LIPSE. — *Epistolarum centuria prima ad Belgas*, epistola 44, t. II. Anvers, 1637, p. 390.
- MONTAIGNE. — *Essais*. Livre II, chapitre XII. Paris, 1912. Edition phototypique de la Librairie Hachette.
- PHILIPPE CAMERARIUS. — *Operae horarum subcisivarum*,

sive Meditationes historicae. Francfort, 1615. Centuria secunda, p. 359.

ANATOLE FRANCE. — *La Vie de Jeanne d'Arc*. Paris, 1908.

Edit. Calmann-Lévy, 2 vol. in-8° (t. II, chap. IV, p. 89).

PERCEVAL DE CAGNY. — *Chroniques* publiées par H. Moranville. Paris, 1902, in-8° (p. 170 et 171).

JEAN DE LA TAILLE. — *Discours notables des Duels*. Paris, 1607, 1 vol. in-18 (p. 51-53).

ANONYME. — *Choix de plusieurs histoires et autres choses mémorables tant anciennes que modernes apparées ensemble*. Paris, Mettayer, 1 vol. in-12.

CLAUDE ESPILLY, chevalier conseiller du Roy en son conseil d'état. Plaidoyer XXX sur l'edit des Duels, publié le 13 juillet 1609 (p. 312 et p. 313). Lion, 1636, in-4°.

Le vray et ancien usage des duels, par le sieur d'AUDIGUIER. Paris, P. Billaine, 1617, in-8° (p. 363 à 367).

PEIRESC. — *Manuscrit du milieu du XVII^e siècle retrouvé à la Bibliothèque de Carpentras*, n° 1771, f° 198-199. Voir aussi *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*, Fontainebleau, 1922, t. 36, 1^{er} fascicule.

DOM MORIN. — *Histoire du Gastinois*, t. 1^{er}, chapitre II. Paris, 1883, 2 volumes, in-4°.

WILSON, sieur de la Colombière. — *Vrai Théâtre d'honneur et de Chevalerie ou Le miroir heroïque de la noblesse*. Paris, 1648 aug. Gombé, 2 volumes in-fol. (t. II, p. 300), (Tit. Gr. Port. front. et 5 planches hors texte).

GUILLAUME RIBIER. — *Lettres et mémoires d'état sous les règnes de François I^{er}, Henri II et François II*. Paris, François Clouzier, 1666, 2 vol. in-fol. (t. I, p. 311 et 312).

Le Père J. VANIÈRE. — *Praedium rusticum*, t. VI. Paris, Marc Bordelet, 1746.

SAUVAL. — *Histoire et Recherches des Antiquités de la ville de Paris*. Paris, 1724, 3 volumes in-fol. Voir le t. II aux pages citées dans les notes.

DOM BERNARD DE MONTFAUCON. — *Monuments de la monarchie française* (t. III, p. 69 à 72). Paris, 1731, chez Julien Gandouin et Pierre François Giffard.

Journal littéraire de la Haye, année 1832, t. XIX, 1^{re} partie, p. 259.

LEBER, J. B. SALGUES et J. COHEN. — *Collection des meilleures*

- Dissertations, notices et traités particuliers, relatifs à l'histoire de France*, t. XVIII, in-8°. Paris, 1830, p. 183-189-193.
- BULLET. — *Dissertations sur la mythologie françoise*. Paris, 1771, 1 vol. in-12 (p. 64 à 92).
- POULLAIN DE SAINT-FOIX. — *Essais historiques*. Paris, 1778, t. III.
- DE LA CURNE DE SAINTE-PALAYE. — *Mémoires de l'Ancienne Chevalerie*. Paris, N. B. Duchesne (et Vve Duchesne), 1759-1781, 3 vol. in-12, t. III (1781), p. 398.
- SCHACK. — *Geschichte der dramati. Lit. and Kunst in Spanien*. Berlin, 1846, in-8°, t. III, p. 296.
- D. AMADOR DE LOS RIOS. — *Historica critica de la literatura española*, t. V. Madrid, 1864, p. 344-391.
- T. SAINTYVES. — *En Marge de la Légende Dorée. Songes, Miracles et Survivances*. Essai sur la formation de quelques thèmes hagiographiques. Paris, E. Nourry, 1930, 1 vol. in-8°. Chap. VII, p. 281.
- ELOI JOHANNEAU. — *Mémoires de l'Académie Celtique*. T. I, p. 97.
- A. J. FRÉVILLE. — *Histoire des chiens célèbres*. Paris, 1808, 2 vol. in-12.
- PIXÉRÉCOURT. — *Le chien de Montargis ou la forêt de Bondy et la Notice historique*. Paris, Barba, 1814. Brochure in-8°.
- The dog of Montargis, or the forest of Bondy*, a melodrama in Two acts (adapted from the french); Lacy's acting edition. Londres, sans date.
- Briefwechsel des Grossherzogs Carl August von Sachern-Weimar eisenach mit Gæthe in den iahren von 1775 bis 1828*. Weimar, 1863, 2 vol. t. II, n° 369.
- Album d'Aquetil*. Edition Fayot. Paris, Hocquart, 1830.
- WALTER SCOTT (traduction Defauconpret). — *Le Talisman ou Richard en Palestine*. Paris, Furne, C. H. Grosselin, Perrotin, éditeurs 1835, chap. XXVI, p. 280.
- Description historique et pittoresque du département de la Somme*, par H. DUSEVEL et P. A. SCRIBE. 2 vol. in-8°. Amiens, Paris, 1836.
- M. F. H. VON DER HAGEN. — *Gesammtabenteuer*. Stuttgart, 1850, in-8° (t. I, p. CIV-CXII).
- WOLFGANG MENZEL. — *Deutsche Dichtung*. Stuttgart, 1858 (t. I, p. 299 et 300).

- LEGRAND D'AUSSY. — *Fabliaux ou contes traduits ou extraits*. Paris, 3^e édition, 1839 (t. I, p. 324).
- FRANCISQUE MICHEL. — Actes de l'Académie de Bordeaux (Mémoire sur le roman des quatre fils Aymon), IV^e année, 1842, p. 57.
- Magasin pittoresque, année 1834, p. 89; année 1844, p. 346-394.
- EDOUARD FOURNIER. — *L'Esprit dans l'Histoire*, 2^e édition. Paris, 1860, p. 41 à 43.
- M. A. SCHELER. — *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, bulletin XXXIX, n^o 4.
- ORTAIRE FOURNIER. — *Les animaux historiques*, 1 vol. in-8^o, Paris, Garnier frères, p. 114 à 119.
- Choix des légendes populaires*, 3 vol. in-4^o. Paris, 1861 (t. III, p. 193 à 224).
- MICHELET. — *Origines du Droit français cherchées dans les symboles et formules du droit universel*. Paris, 1837, 1 vol. in-8^o.
- Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, année 1867, t. III. Paris, Franck, MDCCLXVII, vol. in-8^o. Notice de H. d'Arbois de Jubainville, p. 480 à 483.
- DECLAREUIL. — 1^o *Preuves judiciaires dans le Droit franc du V^e au VIII^e siècle*. Paris, 1899, 1 vol. in-8^o.
- 2^o *A Propos de quelques récents travaux sur le Duel judiciaire*. Paris, 1909. Brochure in-8^o.
- Histoire générale du droit public et privé des origines à 1815*.
Tome I : Emile Chénou. Paris, Sirey, 1926, in-8^o.
Tome II : Emile Chénou publié par les soins de M. Olivier Martin. Paris, Sirey, 1929, in-8^o.
- ESMEIN. — 1^o *Histoire de la Procédure criminelle*, 1 vol. in-8^o; Paris, L. Larose et Forcel, 1882.
- 2^o *Les Ordacés dans l'Eglise gallicane au IX^e siècle*. Hine-mar de Reims et ses contemporains (Ecole pratique des Hautes-Etudes, section des Sciences religieuses. Rapports annuels 7). Paris, Impr. Nat., 1898, in-8^o.
- P. FOURNIER. — *Les Officialités au Moyen Age*. Paris, E. Plon, 1880, in-8^o.
- MONTESQUIEU. — *Esprit des Lois* (livre XXVII). Avec notes de Voltaire, Crevier, Mably, la Harpe, etc. Paris, Garnier frères, 2 vol. in-12, t. II.

ALBERT DU BOYS. — *Histoire du Droit criminel des Peuples modernes* (t. I, p. 361). Paris, A. Durand, 1854-1860, 3 vol. in-8°.

GRÉGOIRE DE TOURS. — 1° *Histoire des Francs*. Reproduction réduite du manuscrit enoncial latin 17654 de la Bibl. Nat. Paris, Berthaud, 1905, in-4°.

— 2° *Histoire ecclésiastique des Francs*, suivie d'un sommaire de ses autres ouvrages et précédé de sa vie, par Odon, abbé de Cluny, trad. nouvelle par Henri Bordier. Paris, Didot, 1859, 2 vol. in-18.

COULIN. — *Verfall* (en allemand). Décadence du duel judiciaire et origine du duel privé en France. Halle, 1908, in-8°.

RAPETTI. — *Le livre de Justice et de Plet*. Paris, 1850, in-4° (coll. des Doc. inédits).

BEAUMANOIR. — 1° *Coutumes du Beauvoisis*.

— 2° *Jean d'Ibelin : Assises et bons usages du royaume de Jérusalem et autres anciennes coutumes*, avec les notes par Gaspar Thamas de la Thaumassière. Bourges, François Tombeau, 1690, in-fol.

Père CHARLES DE SMEDT. — 1° *Origine du Duel judiciaire*. Paris, Retaux et fils, 1894, 1 brochure in-8°.

— 2° *Le Duel judiciaire et l'Eglise*. Paris, 1895, 1 brochure in-8°.

BRANTOME. — *Mémoires de M. Pierre de Bourdeille seigneur de Brantôme contenant les anecdotes... touchant les Duels*, in-18. A Leyde chez J. Sambis, 1722.

Nouveau Coutumier général. Bourdot de Richebourg, t. IV, p. 1 à 58 et notamment p. 23. Paris, 1724, 4 vol. in-fol.

GLASSON. — *Histoire du Droit et des Institutions de la France*. Paris, F. Pichon, 1887-903 (t. III), in-8°.

ALEXANDER GAL. — *Die Prozess beilegung nach den fränkischen Urkunden des VII^e-X^e jahrhunderts*. Bresleau, M. n. H. Marcus, 1910, in-8° (XII-106).

PASQUIER. — *Les Recherches de France*, augmentées en cette édition de trois livres... tirées de la Bibliothèque de l'auteur. Paris, Jean Petitpas (1621 f°).

FRÉDÉRIC POLLOCK. — *Introduction à l'étude de la science politique*. Londres, 1820, 1 vol. in-8°.

MABILLON. — *Act SS. O. S. B. saec.* (t. II, p. 96); *act SS. Mai* (t. V, p. 229*).

- *Acla sanctorum ordinis sancti Benedicti*. Lutetiae Parisiorum, 1688-1701, 9 vol. in-fol.
- BINOS. — *Discours sur « les Ordalies » prononcées à l'audience solennelle de rentrée de la Cour de Limoges*. Limoges, de Ducourtieu et Gout, 1902, in-8° (br.).
- GUILHIERMOZ. — *Saint Louis, les gages de bataille et la procédure civile*. Nogent-le-Rotrou, Dempley et Gouverneur, 1887, in-8°.
- SAPLAYROLLES. — *Recherches sur le Duel judiciaire et la doctrine ecclésiastique*, thèse, Toulon. Fontemoing. Paris, 1902, in-8°.
- Chroniques de J. Froissart* publiées par la Société de l'Histoire de France; 1^{er} livre par Siméon Luce; 2^e livre par Gaston Raynaud. Paris, Laurens, in-8°. Voir également l'édition Dacia Bulhon.
- D'ARGENTRÉ. — *Histoire de Bretagne, des rois, ducs, comtes et princes d'icelle* (livre IX, p. 335 et p. 778). Paris, Nicolas Baon, 1618, f°.
- JOBBÉ DUAL. — *Les idées primitives dans la Bretagne contemporaine*. Paris, Sirey, 1920.
- WIEDEMANCURT. — *Die Gottesurteile*. — Les jugements de Dieu chez les peuples Bantous, chez les nègres du Soudan et chez les Hamnites (en allemand). Weida, th. 1909, in-8°.
- GRELEWSKI. — *La réaction contre les ordalies en France depuis le IX^e siècle jusqu'au décret de Gratien Agobard, archevêque de Lyon et Yves, évêque de Chartres*. Rennes, imp. du Nouveliste, 1924, in-8°.
- Monumenta Germaniae Historica...* et la série de ces ouvrages à la Bibl. Sainte-Geneviève ou mieux encore à la Bibl. Nationale, casier R et S. Voir chacune des références dans les notes au cours de l'ouvrage.
- Annuaire Richard pour 1898*. Chiens célèbres et chiens de célébrités, ouvrage illustré de très nombreuses gravures, inédites pour la plupart. Editeur et rédacteur en chef Lucien Richard. Paris, 129, rue de Ranelagh, in-8°.
- MAHÉ DE LA BOURDONNAIS (A.). — *Le Chien, l'ami de l'homme*. Recueil des faits nouveaux et curieux tirés des auteurs anciens et modernes et d'après la connaissance de l'auteur,

sur l'instinct, les services, le courage, la reconnaissance et l'admirable fidélité de ces excellents animaux, par A. Mahé de la Bourdonnais. Paris, impr. de H. Jouve, 1896, in-8°.

Vu,
le Doyen,
H. BERTHELEMY

Vu, bon à imprimer :
Le Président de Thèse,
René MAUNIER

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLETY

Table des Matières

Chapitre Premier. — La légende du Chien de Montargis	7
Chapitre II. — De la date de la légende médiévale	12
Chapitre III. — Des sources du poème médiéval	22
Chapitre IV. — Résumé de la chanson de Macaire	40
Chapitre V. — La légende de Macaire depuis le XII ^e siècle jusqu'à Montaigne	54
Chapitre VI. — Montaigne et le Chien de Montargis. Quelques points d'histoire montargoise	68
Chapitre VII. — Le Chien de Montargis au XVII ^e siècle. Dom Morin ...	81
Chapitre VIII. — Dom Bernard de Montfaucon. Bullet. Le XII ^e siècle	88
Chapitre IX. — Le Chien de Montargis de 1800 à nos jours	98
Chapitre X. — Comparaison de la légende et de l'Histoire	118
Appendices	152
Bibliographie	163
